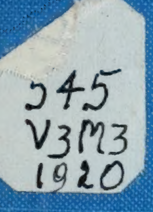

3 1761 07986508 5

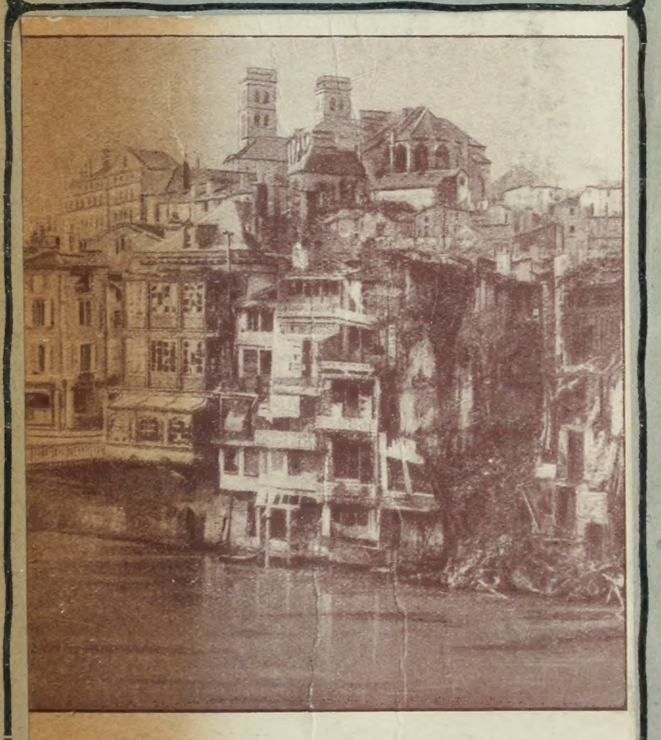

345
V3M3
1920

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »

LOUIS MADELIN

VERDUN

Avec 6 planches et 1 carte hors texte.



Un coin de Verdun après le premier bombardement (juin 1915).

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

VERDUN

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »
Dirigée par M. Gabriel LOUIS-JARAY

Série I : LES RÉGIONS

LOUIS MADELIN

VERDUN

Avec 6 planches et 1 carte hors texte.

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VIe
1920

VERDUN

I

LE CAMP DE VERDUN

Verdun, vieille ville épiscopale et militaire, s'élève en un cirque de coteaux, de vallons et de bois, qui, dans tous les temps, a fait de ce coin des Marches de l'Est un obstacle aux invasions, un « camp » naturel que, fatalement, le génie des hommes devait perfectionner et fortifier.

Assise sur sa colline où les maisons semblent monter à l'assaut, la cathédrale élève ses tours comme deux bras tendus vers le Ciel, mais les évêques qui vécurent des siècles à son ombre ne furent point prêtres ordinaires : princes de la Cité, ils coiffaient, dit la Chronique, « plus souvent le *bassinet* que la *mitre* ». Ce sol est, depuis des siècles, le domaine des soldats. La situation de Verdun sacrait la cité ville de guerre. Bien avant que Vauban évidât cette colline en citadelle, y creusât la crypte qu'il fallait à cette cité guerrière, Verdun possédait sa *fermeté*, la ceinture de pierres, que les évêques avaient assise sur les fondations d'un *oppidum*, bien plus ancien, dont les Romains avaient déjà ceint la colline. Tenons pour certain que les soldats d'Auguste avaient déjà trouvé là une forte-

resse gauloise : *Vérodunum*, le nom sonne Celte et quiconque tient Verdun le fortifie.

Dès le Moyen Age, la défense avait été portée loin de la ville : les collines de l'Est étaient barrière naturelle ; il n'est pas étonnant qu'un évêque de Verdun se soit tranquillisé à sentir s'élever, sur une des falaises qui constituent le « front de Meuse », ce château d'Hatton, l'*Hattonchastel* dominant la plaine face à Metz.

En fait, Verdun est le centre d'une cuvette — à la vérité, ébréchée, car la Meuse la coupe en son sud et en son nord.

Sauf ces deux brèches, le « camp » présente une des plus belles *couvertures* dont seigneur ait rêvé de voir sa principauté protégée.

Dans une certaine mesure, le « camp » s'adosse, vers l'ouest, à l'Argonne et la couvre : ce petit massif, entièrement boisé, a joué dans notre histoire un rôle que des chaînes plus élevées n'ont jamais rempli. Il n'est jamais bon que l'ennemi aborde ces « Thermopyles », mais depuis que Verdun, après être par surprise, malentendu et supercherie, tombé dans la vassalité du Saint-Empire, est revenu à la communauté française, la ville couvre ces Thermopyles : en vain essaierait-on de les forcer si Verdun reste debout.

Les forêts de Hesse et de Montfaucon qui, si l'on vient de l'Est, semblent les avant-gardes de la grande sylve d'Argonne, lient en quelque sorte celle-ci aux bois qui enserrent Verdun au nord : bois Bourrus, bois de Malancourt et d'Avocourt, bois des Corbeaux et de Cumières, bois de Forges, bois d'Haumont, bois des Caures, bois des Fosses et, plus en avant, bois de Consenvoye et forêt de Spincourt.

Cette ceinture rend plus inabordables les collines qui, sur la rive gauche comme sur la rive droite, s'élèvent au nord de Verdun. A une hauteur variant de 250 à 310 mètres, ces collines dessinent une chaîne où le *Mort-Homme* fait figure de petit massif et que la trouée de la Meuse coupe sur une largeur d'une demi-lieue à peine : encore le fleuve a-t-il été obligé de contourner, n'ayant pu la rompre, la croupe qui prolonge vers l'ouest la côte de Talou. Le massif de Louvemont-Haudromont fait chaînon, plus à l'est, entre cette côte de Talou et les « côtes de Meuse ». On s'approche là de la plus redoutable barrière : car le massif atteignant 347 mètres conduit à la hauteur de Douaumont qui en mesure 388, dominant de plus de 150 mètres la plaine de Woëvre.

Avec cette hauteur — aujourd'hui célèbre dans le monde entier — on aborde les *Côtes de Meuse*. On les appelle *Hauts de Meuse* dans le pays et *Front de Meuse* dans l'histoire. Tous ces mots font trop image pour que j'aie lieu d'y insister. En fait, voici la vraie muraille — et les ravins de cette chaîne sont dorénavant nos vraies « Thermopyles ». Car c'est là que la ruée allemande se déchaînera, là qu'elle parviendra à forcer quelques passages, mais pour venir, le sang germain ayant coulé à flots, mourir sur les plateaux.

Il faut se figurer la ligne des côtes comme une sorte de haut *littoral*. Des géographes admettent que la Woëvre fut, de longs siècles, une mer intérieure. Ce qui pourrait accréditer cette tradition, c'est l'aspect même des *Hauts de Meuse* : promontoires, falaises, caps, presqu'îles, sont les mots qui viennent tout naturellement aux lèvres quand on cherche à

qualifier les montagnettes qui se dressent au-dessus de la Woëvre. Entre ces falaises, à l'issue d'une riviérette — tel le *Ru* de Vaux ou la Tavanne — on trouve parfois une petite *anse*, où s'est niché un village. J'ai occupé, avec ma section, avant la grande bataille, un de ces villages aujourd'hui célèbre lui aussi, Vaux devant Damloup, et je disais parfois à mes camarades que ce petit bourg me représentait un port de pêche d'où la mer se serait retirée. Et j'ai, quelques mois après, habité avec mon colonel un autre village, qui coule vers la « mer de Woëvre » sur une croupe que j'appelais obstinément le *cap* de Damloup.

Manifestement la chaîne a été travaillée par les eaux : elle en est restée dentelée. La paroi jurassique s'est creusée de criques et de golfes. A l'angle nord-est du camp de Verdun, la côte jette une presqu'île : *les Jumelles d'Ornes* qui, bastion avancé de ce camp, en cette région, comme Montfaucon l'est au nord-ouest, sera, comme Montfaucon, aux mains des Allemands bien avant la grande bataille et, comme Montfaucon encore, nous tenterons en vain de leur arracher.

Ornes fait l'angle nord-est du camp sur l'*isthme* qui rattache les *Jumelles* au camp. Le *massif de Douaumont*, un peu plus au sud, assure ce *coin :* il est caractéristique des côtes de Meuse : les eaux l'ont creusé et le fort domine ainsi de ses talus des ravins orientés vers le nord et vers l'est qui font apparaitre l'ensemble comme une main aux doigts écartés, dont la falaise de Hardaumont serait la paume : cette image est cependant plus sensible encore si l'on aborde, plus au sud, le *massif de Vaux*. Il est séparé de l'autre par le *ravin du Bazil* qu'a

creusé le *Ru de Vaux* : celui-ci, avant que d'aller se traîner dans la Woëvre, court, alerte et vif, ramassant les eaux que lui amènent, de Douaumont au nord, le *ravin de la Fausse-Côte*, et, du plateau de Vaux au sud, le *ravin de Fontaines* coupant en deux le *bois de Vaux-Chapitre*, de douloureuse et glorieuse mémoire. Le massif de Vaux, entre la vallée du Ru de Vaux au nord et celle de la Tavanne, au sud, a son point culminant à Souville dont l'altitude 388 mètres dépasse légèrement celle de Douamont : la pente s'incline jusqu'au plateau où s'est installé le fort de Vaux comme vers celui où se bâtissait, au moment où la guerre éclata, le fort de la Laufée : puis comme nous l'avons dit pour le massif de Douaumont, la main écarte les doigts : caps de Damloup, de la Gayette, de Dicourt, de Bourvaux entre lesquels se creusent les « fonds » : fonds de la Horgne, de la Gayette, de Beaupré, de Dicourt, de Bourvaux, qui m'étaient — après quatorze mois de séjour en ce coin — aussi familiers que les rues de mon quartier parisien.

Ce n'est pourtant point, bien entendu, ce qui m'a conduit à m'arrêter plus longuement sur cette partie de la ceinture. Le lecteur sait déjà qu'entre Ornes au nord et Eix-Abaucourt au sud, le « Front de Meuse » fut le point principalement assailli. C'est celui que, de février à juin, les Allemands tentèrent de forcer, qu'ils forcèrent au prix que l'on sait : c'est celui aussi qu'en octobre et décembre, on leur reprit en de magnifiques combats — si bien que les noms, en 1914 bien obscurs, aujourd'hui si illustres que je viens de tracer, reparaîtront vingt fois en cette étude.

Au sud du massif de Vaux, les Côtes de Meuse

continuent à dessiner une suite de massifs dentelés : massifs de Moulainville, de Manesel, du Rozelier, presqu'île d'Haudromont, plateau des Devises, plateau des Bois-Hauts. Ce dernier, particulièrement haché par les eaux, détache vers la Woëvre une série de « côtes » que la bataille des Eparges a rendues, de longs mois, célèbres : côte des Hures, côte de Montgirmont, côte des Eparges-Combres, côte d'Herbeuville. La chaîne alors dessine un puissant saillant au sommet duquel s'aperçoit de bien loin en Woëvre, la *falaise d'Hattonchâtel* qui, haute de 412 mètres, joue à l'angle sud-est du camp, ce rôle de bastion que nous avons vu le piton de Montfaucon, au nord-ouest, les Jumelles d'Ornes au nord-est, remplir. Comme eux, conquis et occupé bien avant le grand assaut, Hattonchâtel couvrait le sud du camp, la région fortifiée de Saint-Mihiel.

Les collines de cette région de Saint-Mihiel, celles de la rive droite comme celles de la rive gauche de la Meuse, constituaient la couverture méridionale de Verdun, de ce massif *Camp des Romains* qui devait rester quatre ans exactement entre les mains de l'ennemi, à cette *hauteur des Paroches* qui, conservée, fit, ces quatre ans, front au voisin germanisé.

Cette région de Saint-Mihiel est reliée par les collines d'entre Meuse et Aire au sud du massif d'Argonne. L'Aire, qui prend naissance au nord-est de Ligny-en-Barrois, creuse, du côté ouest, le léger fossé qui, du sud au nord, court le long du camp de Verdun, de Pierrefitte à Varennes, bordant, par ailleurs sur sa gauche, après Fleury-sur-Aire, le massif argonnais qui, je l'ai dit, représente le bord supérieur occidental de la grande cuvette.

* * *

Il ne faut point prendre à la lettre ce mot de cuvette. Le camp est une cuvette, mais fort accidentée. D'une des tours de la cathédrale, la région, de quelque côté qu'on se tourne, évoque l'idée d'une petite mer figée. Les collines enserrent Verdun d'une triple et parfois quadruple ceinture et leurs croupes dessinent de grandes vagues qui, chevauchant parfois les unes sur les autres, vont en grossissant vers le nord et vers l'est comme vers le sud. C'est ainsi que Verdun occupe le centre d'un véritable amphithéâtre, aux gradins irréguliers dont les premiers — en partant de la ville, sont dominés par les forts de la défense immédiate, forts du Regret, de la Chaume, des Sartelles, de Choisel, de Belleville, de Saint-Michel ; puis se dessine le second gradin, hauteurs boisées de Landrecourt au sud, de Bethelainville à l'ouest, des Bois Bourrus au nord, de Froideterre, de Belrupt à l'est qui conduisent au troisième constitué par la haute ligne que nous avons décrite. N'imaginons point d'ailleurs des cercles réguliers. Le sol jurassique a été travaillé par l'érosion, recouvert d'alluvions, haché et entamé : les croupes se heurtent parfois, se croisent, se chevauchent. Le plateau qui, à l'est de Verdun, s'étend de la seconde ligne à la troisième, est assez tumultueux : « Que l'on s'imagine, écrit un des historiens de la bataille de décembre 1916, le capitaine Louis Gillet, une ossature couverte d'une matière molle et gluante : cette matière perpétuellement entraînée par les eaux, glissant des pentes vers la plaine, donnera

ce modèle. fournira ces plis que présente le paysage. »

Ce caractère assez tumultueux est aggravé par les bois : nous avons vu qu'au nord ils font une ceinture aux collines protectrices : ils couvrent une partie des côtes de Meuse ; les environs de Douaumont sont extrêmement boisés : bois Chauffour, bois Nawé. bois de Hardaumont. bois de la Vauche, bois de la Caillette ; Vaux est séparé de Fleury sur le plateau par le bois de Vaux-Chapitre dont le bois Fumin et la Haie-Renard sont, du côté du fort, les avant-gardes : la *batterie de Damloup* qui dominait le village était à l'orée du bois de la Laufée que j'ai tant de fois traversé porteur des messages de Damloup au fort de Souville. La forêt devient fort large plus au sud De la Meuse, entre Haudainville et Lacroix, à la partie des côtes situées entre Haudiaumont et Hattonchâtel. elle s'étend du fond même de la vallée aux pentes des collines. traversée. du sud au nord. par la célèbre *tranchée de Calonne*. Au sud et sud-ouest, d'autres forêts encore forment autour de Verdun un demicercle boisé qui n'est séparé que par un assez court terrain dénudé des Bois Bourrus et des forêts du Nord.

Le paysage n'est pas toujours dépourvu de grâce. Il est cependant. en thèse générale. grave jusqu'à la tristesse. La Meuse, si riante a Domrémy et Vaucouleurs. est, après Commercy, un fleuve mélancolique : les eaux en coulent mollement entre des rives un peu mornes. Les plateaux qui s'étendent à l'est de la ville ne le sont pas moins Le sol est gris et poissé : une glaise pâle empâte les lignes du paysage. Cette glaise est redoutable. Tous ceux qui ont

passé par Verdun en ont gardé le souvenir effarant. La moindre pluie la delaye jusqu'à l'extrême : le sol de certains villages de Meuse n'a jamais pu être amelioré : semblant certains jours rejeter l'eau, il paraissait, par contre, boire les cailloux dont on entendait le raffermir. Les collines, à cet égard, valent le plateau. Des Eparges dont j'ai souvent affronté l'effroyable boue (« La montagne semblait toujours s'écrouler sous nous » me disait un des assaillants d'avril 1915) au trop célèbre Mort-Homme en passant par Douaumont, nos soldats ont connu l'horreur de ce sol gluant qui, en été, s'effrite après une période de sécheresse en poussière abondante. Le paysage en est attristé. A la vérité, ce n'est pas un « paysage » qu'on vient chercher à Verdun, mais un « camp ». La nature semble rendre à dessein sévère un canton depuis tant de siècles voué à être champ de bataille.

Bien avant 1914, tout y disait la guerre et ses combats : chaque colline avait son fort ou son ouvrage, chaque repli de terrain ses traquenards : la forêt y était complice de la hauteur et au centre de ce cirque, voué à être le gigantesque Colysée de nos martyrs, la ville même se dressait, militaire et religieuse : les églises, chapelles et couvents n'y alternaient qu'avec les bastions anciens et modernes, tours fortifiées, portes à créneaux, corps de garde et casernes : Vauban a, en 1677, creusé ce sol : nous avons achevé l'œuvre en créant cette prodigieuse citadelle où se réfugiera la vie de Verdun au cours de la bataille : mais, dès 1552, l'antique *tour Saint-Vanne* qui, aujourd'hui ruinée, domine la ville, était « garnie de canon ». La *Porte Chaussée*, témoin du bas Moyen Age, présentait, entre deux poivrières,

un front de guerrier sombre que l'un des derniers obus allemands devait finir par rompre. L'évêque ne porte plus « bassinet » ni ses chanoines ne chevauchent en palefroi, mais la population militaire y excédait avant la guerre la population civile. Et Verdun, en ses obscures ruelles, en ses rues étroites et ses petites places, ville ramassée qu'empêchait de s'élargir la ceinture des noirs remparts ne retentissait, bien avant nos combats, que du bruit du canon qui s'exerçait.

Sous un ciel rarement rayonnant, mais plus souvent gris et bas, affligé d'un climat humide et froid, traversé de cette morne rivière de Meuse, le camp de Verdun est austère. Son sol est cette « terre grasse et visqueuse » dont, avec rancune, parlait, dès 1792, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse. Le paysage y est triste et dur. Verdun qui pour la force a répudié toute grâce, a depuis cette guerre reçu en compensation une incomparable grandeur.

II

LE ROLE DE VERDUN

Tout le vouait à une grande histoire. Les *Trois Evêchés* — Metz, Toul et Verdun — bien avant qu'ils fussent érigés par Vauban en forteresses du royaume des lis en face de la Maison d'Autriche, avaient été vis-à-vis de la Germanie, les avant-postes du monde roman. Avant-postes disputés. C'est précisément à Verdun, choisi comme centre de la *Marche* créée entre les deux puissances, qu'à la date néfaste du 843, les petits-fils de Charlemagne, partageant son Empire, avaient fait sortir du domaine de *Francie* ces villes gallo-latines — avec bien d'autres. Puis s'était édifié ce monument artificiel du Saint-Empire qui, sous sa vague et lointaine suzeraineté, allait tenir induement cette *Lotharingie* dont Verdun était devenu — la frontière étant ainsi portée à l'Argonne — un avant-poste, mais cette fois de l'Empire germain contre la France. L'anomalie était singulière : sans parler traditions, races et droits, le bouclier de Verdun est tourné par la nature même non contre l'Ouest, mais contre l'Est, ce bouclier convexe que dessinent, nous l'avons vu, les côtes de Meuse et qui n'a sa réelle valeur qu'au bras de la France assaillie.

Ce qui avait été fait, à Verdun, en 843, il avait fallu sept siècles pour le défaire. Mais enfin les Trois Évêchés, — restés obstinément romans — étaient revenus, spontanément, à la France : à Saint-Germain, l'évêque de Verdun avait consacré lui-même le retour de sa principauté à la vieille Mère Patrie, mais il avait fallu encore un siècle pour que l'Allemagne s'inclinât enfin — aux traités de Westphalie — devant le fait et, dès lors, Verdun, revenu, comme Metz et Toul, à sa destination quasi physique, avait repris le rôle historique que la nature lui assignait. Derechef le bouclier couvrait la France.

*
* *

A la vérité le monde Germanique s'y résignait mal. Verdun — depuis que Charles-Quint l'avait perdu — restait une chassie dans l'œil des princes allemands et — éventuellement — pour leurs armes un obstacle irritant. Et si, deux fois en moins d'un siècle, en 1792, en 1870, les Prussiens l'avaient brisé, nos ingénieurs militaires n'y avaient vu, après 1871, qu'une raison de plus de reprendre et de magnifier l'œuvre de leur illustre devancier, le Maréchal de Vauban. Le traité de Francfort nous avait arraché Metz : l'Empire allemand en faisait un redoutable camp retranché — bientôt le premier de toute l'Europe. Formidable bastion du « glacis » qu'était pour le nouvel Empire, l'Alsace-Lorraine tout entière, Metz n'avait cependant pas un rôle exclusivement défensif : les flancs du « camp » germanisé pouvaient vomir contre Verdun les troupes d'attaque formées sous son couvert et

appuyées sur sa « fermeté ». Il fallait donc que Verdun assumât, de notre côté, le même rôle.

Qui n'apercevrait en effet que, plus que Toul même, Verdun était, en cas d'attaque allemande nouvelle, le point de plus fatalement menacé. Le camp barrait la route traditionnelle de Paris, la plus courte et, partant, la plus tentante pour qui venait de la contrée messine : Verdun couvrait Bar-le-Duc, Châlons, Reims — c'est-à-dire Paris — plus immédiatement que Toul et Épinal. Par ailleurs, le camp meusien pouvait être un appui magnifique pour une armée française se jetant sur la Lorraine annexée et le Luxembourg. Couverture de la France du nord-est, il constituait la menace suspendue sur la région rhéno-mosellane. En 1914, Metz et Verdun, frères de race qu'un sort affreux dressait l'un contre l'autre, s'affrontaient, cuirassés par les deux puissances ennemies et, derrière le bouclier de leurs forts, tenant de la dextre l'épée qui sous peu chercherait l'autre au défaut de sa cuirasse.

A ceux qui, en dépit des doutes que pouvait inspirer la foi germanique, refusaient de croire à la violation de la Belgique et à l'invasion, préparée en coup de Jarnac, du nord-est de la France par la Sambre et l'Escaut, Verdun paraissait bien devoir être, dès les premières heures de la grande lutte à venir, le témoin et l'acteur du premier acte — que celui-ci fût assaut donné ou subi. Je trouve la trace de cette pensée dans un petit livre que je publiais en 1907 : « Au pied même de ces Hauts-de-Meuse, il est loisible de supposer qu'une immense bataille se livrera où se décidera peut-être un jour le sort de notre pays. Ces champs de Woëvre peu fertiles

s'engraisseront un jour de milliers de cadavres[1] ». La bataille vint un peu plus tard que nous ne l'eussions pensé : il était fatal qu'elle vînt.

L'invasion par la Belgique pouvait en effet porter les Allemands sur la Somme, l'Oise, l'Aisne, la Marne, mais de tels événements — s'ils détraquaient notre défense toute tournée vers l'Est — n'en donnaient cependant qu'un rôle plus éminent à Verdun. Tandis que nos armées, refoulées vers la Marne exécutaient le gigantesque mouvement de retraite où Joffre avait, avec raison, vu la seule chance de salut, Verdun devenait, je vais y revenir, le pivot sur lequel cette manœuvre s'appuyait et jouait. Puis lorsque, l'ennemi ayant été reconduit de la Marne à l'Aisne, le front se stabilisa, le camp restait le chaînon d'airain qui, en quelque sorte, liait notre défense de l'Est à celle du Nord.

Considérons en effet la position de Verdun par rapport à nos *Marches* : par la basse Meuse, la région se rattache au plateau de Langres : le fleuve est le lien entre Verdun, Commercy, et par Commercy, Toul et Nancy d'une part, par Vaucouleurs et Neufchâteau, entre Verdun et Langres, d'autre part ; par la vallée de l'Aire le camp gardait un lien avec le Barrois, Vitry, Châlons et la Champagne ; par l'Aisne, jaillie en riviérette de son flanc sud-ouest, il se rattachait à la région si disputée de Reims, Soissons et Noyon. Si de la carte générale de cette partie de la France, nous passons plus précisément à la carte du front, tel qu'il se maintint de si longues années, nous sommes frap-

1. *Croquis lorrains*, chez Berger-Levrault, 1907. — *La Cuirasse d'airain*, p. 76.

pés par la place qu'y tenait notre ville. C'est devant le camp que se coudait, presque en angle droit, le front qui se dessinait, de la région nord de Compiègne à la région est de Nancy, puis vers les Vosges. Verdun apparaît énorme bastion, pierre d'angle de ces deux courtines dont l'une part du massif de l'Aisne, autre bastion, dont l'autre court, en avant de Toul et d'Épinal, vers la région de Belfort.

Telle constatation devait donner ou rendre à Verdun le rôle éminent que l'invasion traîtresse par le Nord semblait lui enlever. Elle devait inspirer aux Allemands le regret que, dès 1915, exprimait un de leurs historiens, Gottlob Egelhaaf, attribuant la grave défaite de la Marne à ce que « Verdun n'eut pas été pris ». Il n'avait pas tort d'ajouter que « le plan de la guerre » avait été « changé ». Ce qu'il ne pouvait alors prévoir, c'est que ce regret, pour avoir hanté l'esprit du kronprinz de Prusse, l'inciterait à réparer l'erreur par lui commise, mais qu'après un effroyable assaut subi, Verdun continuerait à jouer tel rôle en cette campagne, qu'il faut étendre à la campagne entière — de 1914 à 1918 — le jugement porté en 1915 par Egelhaaf sur les seuls événements d'août-septembre 1914.

Verdun, lien des provinces du Nord et de l'Est, bastion de la défense entre les deux courtines par nous dressées, pivot d'une manœuvre toujours possible, restait pour Metz menace constante : rendant toujours instable l'occupation du bassin de Briey, il n'en pouvait empêcher l'exploitation, mais il la rendait plus difficile et en tous cas mal assurée : cette pointe avancée, « cette dent pénétrant dans les chairs de l'ennemi » ainsi que l'a écrit Gabriel Hano-

taux, troublait et, partant, compliquait une partie des communications de l'armée allemande avec l'Allemagne, forçait à un détour considérable par Longwy et Rethel la voie de Metz à Laon et, avant de devenir pierre d'achoppement pour les armées allemandes, était pierre où sans cesse, si elle ne s'en garait, trébucherait l'offensive éventuelle.

Ainsi Verdun — pour n'avoir pas joué, dès les premiers jours le rôle à la fois simple et tragique que nos imaginations lui destinaient avant 1914 — devait-il être amené, par sa situation géographique et les circonstances, à en jouer un multiple et prépondérant pendant quatre ans et plus — du premier jour de la guerre au dernier.

III

AVANT LA GRANDE BATAILLE

Septembre 1914-août 1915.

« Si les kronprinz de Bavière et de Prusse avaient été en mesure de s'emparer de Verdun en août-septembre 1914 et de percer ainsi la ligne de la Meuse, écrit Egelhaaf, les armées allemandes auraient foncé sur Paris d'un seul mouvement. Mais les princes restèrent *accrochés à Verdun*... »

Il est très certain que parmi les fautes graves commises en septembre 1914 par le Haut Commandement allemand et qui sont aujourd'hui avérées, l'espèce de dédain que le kronprinz de Prusse sembla témoigner pour le camp de Verdun fut une des plus singulières. D'aucuns diront que, la ville étant aux trois quarts encerclée vers le 3 septembre 1914, il était de bonne guerre de ne point hasarder une bataille de plus pour la forcer : elle fût, cela est certain, tombée d'elle-même si, de l'Ourcq à l'Ornain, les armées allemandes eussent été, à cette date, victorieuses. Mais en négligeant de s'assurer ce point d'appui et, partant, de le dérober à son adversaire, le Haut Commandement allemand jouait grosse partie, car battus en Ile-de-France et en Champagne, nos ennemis étaient obligés de *reculer* sur toute la

ligne au lieu de *pivoter* sur ce point d'appui. Maître de Verdun, le Kronprinz n'eut peut-être ni plus ni moins pu — Kluck, Bulow et Hausen étant vaincus et forcés de se retirer — se maintenir en face des armées agressives de Langle de Cary et de Sarrail. Encore n'eût-il pas été contraint de faire un repli, par bonds, de soixante-dix kilomètres, des rives de l'Ornain à la ligne Consenvoye-Montfaucon-Varennes-Binarville — ainsi qu'il arriva — et gardant, à tout prendre, avec la magnifique position conquise sur la Meuse, la ligne ferrée de Verdun à Châlons, il eût certainement permis au front allemand de se stabiliser fort au sud de Reims, de Soissons et de Compiègne.

A la vérité, d'autres objecteront que l'envie — peut-être — n'en manqua point au kronprinz de Prusse, mais qu'il ne se crut point de force à la réaliser. C'est qu'il fut probablement trompé sur l'importance des troupes qui, à cette heure, défendaient Verdun. Le camp avait, en 1914, un tel prestige que, l'assimilant en leur esprit à celui de Metz, les Allemands — chose rare en cette campagne — surestimèrent sur ce point la capacité de défense de leurs adversaires. Le général Sarrail qui, avec la 3e armée, nous l'allons voir, gardait avec Verdun une liaison bien fragile, représentait une force — et il le prouva — mais cette force était en septembre 1914 absorbée presque tout entière à défendre de l'Aire à l'Ornain un des côtés du camp de Verdun : sur trois autres côtés, Verdun était livré à un assaut allemand un peu vigoureux ; sans doute, le gouverneur de la place, le général Coutanceau, soldat plein d'une froide résolution, était-il décidé à résister avec tout ce qu'il avait de troupes à un assaut venant du Nord, de l'Est et de l'Ouest, mais il avait peu de forces relativement à celles dont disposait

encore la place de Metz. La preuve en est qu'il fallut une intervention de la 2e armée Castelnau pour empêcher — au cours de la bataille de la Marne — les forts du sud de la défense Troyon et Génicourt, assaillis, de tomber au pouvoir des ennemis, et il est probable que si, au lieu d'être limité à une attaque locale en direction de Saint-Mihiel, l'assaut eût été généralisé aux trois fronts de Verdun alors investis, la vaillance des deux divisions de la place en grande partie composées de troupes territoriales eût été soumise à assez rude épreuve et exposée à un tragique dénouement.

C'est là un chapitre du Verdun de guerre sur lequel on n'attend pas que je m'arrête ici longuement. Le drame de 1916 relègue au troisième plan celui dont Verdun eût pu être, en septembre 1914, l'une des illustres victimes. Ce n'est là que partie d'un autre grand drame, celui qui se jouait du camp de Paris à celui de Verdun, sur la ligne de la Marne et qui a été étudié ailleurs [1].

J'ai ailleurs, en m'aidant de mes souvenirs, dit quel avait été en ces jours le moral des quelques régiments qui, sur les limites du camp, avaient dû en assumer la défense éventuelle [2] et je prends la liberté de renvoyer à ces pages. Du 30 août au 13 septembre, le camp, investi sur trois de ses côtés, avait été, par surcroît, après le 7, menacé sur le quatrième par l'irruption de l'ennemi dans la trouée de Spada en direction de Saint-Mihiel. Mon régiment territorial (le 44e) occupait le large secteur nord-est

1. Cf. mon petit volume, *La Victoire de la Marne*. Plon, 1916.

2. Louis Madelin, *Devant Verdun*, *Revue hebdomadaire* du 13 octobre 1917.

qui s'étendait de Bras à Eix-Abancourt et je me trouvais alors personnellement au fort de Douaumont, observatoire éminent d'où il nous avait été loisible de suivre la retraite de la 3e armée et le mouvement du Kronprinz glissant lentement à notre nord, puis à notre ouest. A notre est, nous avions vu jusqu'aux premières pentes des Côtes de Meuse et au pied de notre massif de Douaumont — la Woëvre se remplir d'Allemands : alors, avait éclaté à notre sud la sinistre fanfare de Troyon, bombardement continu permettant de prévoir l'attaque dont le succès pouvait faire de nous — à l'extrémité nord-est du camp — des assiégés, peut-être avant peu assaillis. Le 5, il avait fallu que le fort de Douaumont, pour nettoyer les Jumelles d'Ornes et les environs, tirât ses premiers coups de canon dont notre casemate avait retenti — non moins que des acclamations dont nous saluions cette entrée en scène. Mais rien de tout cela — pas même le manque forcé de nouvelles — n'ébranlait un moral magnifique. Le sourd grondement lointain, que le bombardement de Troyon ne couvrait pas toujours et qui s'entendait constamment à notre sud-ouest nous apprenait que la bataille prévue entre Paris et Verdun se déchaînait. Le canon ne s'éloignait pas : donc on tenait tête à l'Allemand. Vers le 13, le silence se rétablissant du côté de Saint-Mihiel, nous perçûmes nettement que, par contre, le canon de la grande bataille se rapprochait. Nous ne savions rien — ne recevant ni communiqués ni journaux et tenant volontiers pour suspects les *bruits* qui, à Douaumont, nous parvenaient de Verdun — mais, notre foi aidant, que rien, pas plus que notre belle humeur, n'avait pu ébranler, nous permettait de sentir bruisser les ailes de

de la Victoire. Le 14, nous apprîmes dans notre obscure casemate, par un message que les téléphonistes transcrivaient d'un air extasié, que la victoire avait en effet couronné nos efforts, que l'ennemi était rejeté sur l'Oise, l'Aisne, le nord de l'Argonne et que, partant, Verdun était dégagé. Nous l'apprîmes sans transports de surprise, n'ayant jamais connu le doute ni l'inquiétude, mais avec une joie profonde et frémissante qui, dans ce fort, pendant quelques jours avant-poste isolé, répondait à celle du pays tout entier.

Nous vîmes, peu d'heures après, reparaître l'État-major du 6e corps, alors commandé par le général Veyraud, au fort de Douaumont. Tandis que le kronprinz de Prusse se repliait vers la Basse Meuse, une opération se montait pour le pousser plus loin : tandis que le 15e corps se portait au nord de la route de Clermont à Verdun, le 5e visait Avocourt, le 6e, sur ces entrefaites, passé aux ordres du général Herr marchait sur la Woëvre : il occupait, le 15 par ses avants-postes Beaumont, le bois de Caures, la cote 351, la partie sud de l'Herbebois et les Jumelles d'Ornes. De son côté, la 2e armée Castelnau tenait par ses 65e, 67e, 73e et 75e divisions les côtes de Meuse de Haudiomont à Hattonchatel.

*
* *

La manœuvre qui se préparait sous nos yeux pouvait avoir pour résultat le dégagement de la Woëvre, quand, par un brusque coup contre-offensif, l'ennemi attaqua sur Hattonchatel. La 75e division surprise céda ce bastion et l'ennemi ayant, à ce saillant, brisé derechef la barrière et, par l'occupation

du massif de Combres, parvenant à élargir la brèche, fit irruption dans la trouée de Spada. Le 6e corps fut immédiatement porté vers le sud pour enrayer la marche de l'ennemi vers la Meuse. Déjà celui-ci s'était infiltré par Woinville sur Saint-Mihiel, tandis que son artillerie bombardait sévèrement les forts de Troyon, de Liouville et du Camp des Romains qui en quelques heures fut écrasé. Attaqué aussitôt, ce dernier fort fut, le 25, occupé par les Allemands. Ils entraient enfin à Saint-Mihiel et parvenaient même à occuper sur la rive gauche de la Meuse, Chauvoncourt. Là s'arrêta leur succès. Les troupes détachées de la gauche de la 1re armée (assumant, sur ces entrefaites, le secteur de la 2e) et de la droite de la 3e l'enrayaient dès le 23, mais, ne parvenant pas à refouler l'ennemi, le laissaient en cette fameuse « hernie de Saint-Mihiel » d'où, nous le verrons, il ne devait être chassé que quatre ans après, presque jour pour jour, par les corps franco-américains sous les ordres du général Pershing.

Comme, le 23, l'ennemi avait, reprenant en Argonne une attitude très agressive, violemment attaqué dans la région de Varennes, et que, le 8 octobre, nous reçûmes au fort de Douaumont — ce fut *mon* premier bombardement et on m'excusera d'en garder un souvenir particulièrement frappant — une pluie de « marmites » assez sérieuse (150 et 305 agréablement mêlés), il semble bien qu'obéissant à un regret tardif, le Haut Commandement allemand ait préparé une attaque de large envergure sur la place et qu'arrêté finalement partout il ait dû y renoncer.

Il ne parut pas disposé, au cours des dernières semaines de 1914, à en tenter une nouvelle. C'était, au contraire, les troupes de Verdun qui, tant vers

les bois du Nord, dont elles s'emparaient, que du côté de la Woëvre, élargissaient l'action et fortifiaient la position de Verdun. Par ailleurs, le général Coutanceau, dont la sollicitude restait inquiète jusqu'à se faire assez âpre, obtenait ces magnifiques batteries de côte qui — enfin — assuraient la défense du formidable bastion de France confié à ses soins.

La situation du camp de Verdun semblait, à cette époque, assez bien assise — sauf d'un côté : la présence des Allemands dans la région de Saint-Mihiel constituait un danger constant. Sans doute ne suffisait-elle point autoriser pour les Allemands à proclamer tous les mois que le « siège de Verdun » était commencé[1]. Mais il était certain que, en cas d'une grande attaque sur la place, nous serions singulièrement gênés par ce *coin* enfoncé dans nos côtes. Or, en quelques semaines, l'ennemi s'était assez fortifié sur la partie des Hauts de Meuse qu'il avait saisie (des Eparges inclus à la forêt d'Apremont) pour que des opérations locales ne fussent pas suffisantes pour le chasser d'aucun des points qu'il occupait. Une attaque sur Chauvoncourt, menée le 16 novembre 1915 par la 65e division de réserve, destinée simplement à chasser l'ennemi de l'enclave qu'il tenait au delà de la Meuse, avait permis de pénétrer dans les anciennes casernes et de s'y maintenir quelques jours au prix de grandes pertes : mais les casernes minées ayant sauté, cette attaque avait fini en petit désastre et on avait dû non seulement s'arrêter, mais abandonner Chauvoncourt.

Notre Haut Commandement en avait à juste titre

1. J'ai cité ailleurs les lettres qui prouvent que l'Allemagne croyait fermement Verdun « assiégé » (*Revue Hebdomadaire* du 20 octobre 1917).

conclu qu'une opération d'ensemble permettrait seule de « réduire la hernie » et commençait à la préparer. Elle devait être confiée à la 1re armée (tenant par sa gauche la Woëvre méridionale et la Haye), et appuyée par les troupes de la place de Verdun. Il parut dès lors expédient de faire passer celle-ci de la 3e à la 1re armée, commandée par le général Roques.

Je sortirais de mon cadre en entrant dans le récit de ces opérations qui, pour des raisons diverses, devaient aboutir à un insuccès total, sauf sur un très petit point. Ce point pourrait nous arrêter, car la bataille des Eparges, seule en ces circonstances, se rattache étroitement à l'histoire du Verdun de guerre, mais je me réserve de la raconter plus amplement ailleurs.

Il me suffira de rappeler qu'attaquée dès l'automne par le général Herr, commandant le 6e corps, investie par lui savamment durant tout l'hiver 1914-1915, assaillie le 17 février, à moitié prise alors, réassaillie les 17 et 27 mars, la position, après une âpre bataille de cinq jours, du 5 au 9 avril, était emportée par la 24e brigade (Gramat) actionnée par le général Herr.

Les Allemands ne pouvaient accepter cette défaite. Elle nous installait en face de Combres que le général Herr se préparait à conquérir. Ainsi tout le pilier nord du saillant de Saint-Mihiel serait-il enlevé à l'occupant. Par une contre-offensive violente, non sur la hauteur elle-même mais sur son flanc ouest, l'ennemi essaya, le 24 avril, de mettre obstacle à ces projets. Après un bombardement intense sur les Eparges, les Allemands se portèrent sur Saint-Remy et firent irruption dans la tranchée de Calonne qui,

du sud au nord, coupe le bois de Saint-Remy et le bois Haut, à l'ouest immédiate de la colline disputée. Le général Herr précipita dans la tranchée tout ce qu'il avait de troupes, tandis qu'il dépensait à canonner l'assaillant tout ce qui lui restait de munitions. La voie d'eau fut aveuglée, l'ennemi refoulé en mauvais arroi et la tranchée presque totalement reconquise. L'ennemi entendit la reprendre : le 5 mai, une division entière attaquait derechef nos positions reconquises ; elle s'y brisa, fauchée par nos tirs de barrage et finalement rejetée en lambeaux. Mais à ces opérations défensives la dotation d'artillerie destinée à compléter par la prise de Combres celle du petit massif entier, avait été dépensée. Or on était encore — en ce printemps de 1915 — tenu à une stricte économie des munitions comme des canons. L'opération de Woëvre dont primitivement l'attaque des Eparges n'avait dû être que le premier acte ayant, en dernière analyse, échoué, on préparait la première grande offensive d'Artois. Et l'on dut se contenter, dans la région de Verdun, des succès — assez minimes — obtenus.

*
* *

Ils ne se bornaient cependant pas exclusivement à la prise des Eparges. Le gouverneur de Verdun avait profité des circonstances pour « donner de l'air » à sa place. Un sévère bombardement des forts de Douaumont, les 15, 16 et 17 février et de Vaux, le 18, par un mortier de 42 avait attiré une fois de plus l'attention sur le danger que créait à la ceinture de défense extérieure de la place la présence de l'ennemi en Woëvre à une si courte distance des Côtes de

Meuse. Sans doute, une de nos pièces de 240 avait-elle pu — par un maître coup — atteindre le 420 allemand et en démolir la plate-forme, mais le général Coutanceau n'en rêvait pas moins de porter ses batteries plus avant, ce qui constituerait pour les forts de l'est une chance de plus de sécurité. On avait, par une véritable guerre de guérillas menée dans les petits bois et les marécages de Woëvre, à l'est de la ligne Ornes-Douaumont-Damloup, porté déjà nos avant-postes à Maucourt, Mogeville, la ferme Haraigne et l'on s'était infiltré dans le bois des Hautes-Charrières. Le 5 avril, nous enlevions Fromezey et, nous établissant ainsi à une lieue d'Etain, permettions à notre artillerie de garnir les Hautes-Charrières tandis que l'on emportait plus au sud la côte 221 à une demi-lieue ouest de Warcq, Gussainville, les fermes de l'Hôpital et du Haut-Bois, ce qui couvrait, par ailleurs, l'attaque du général Gérard sur Marcheville. On sait que cette attaque échoua. Cet échec empêchait de porter plus à l'est la ligne des avant-postes de la place et, après avoir pensé occuper la Warcq et Etain, on dut s'en tenir à la nouvelle ligne Ornes-Maucourt-Mogeville-Hautes-Charrières-Fromezey-Gussainville-Hennemont-Pintheville-Fresnes-Tresauvaux-Les Eparges, qui allait rester la limite extrême du camp du côté de l'est jusqu'à la grande attaque du 21 février 1916.

Au nord, l'essai d'élargissement tenté n'avait pas abouti à un résultat plus important. Nous avions, au cours de l'hiver, en « grignotant » — suivant l'expression alors à la mode — les positions ennemies, porté les nôtres au delà du bois des Caures, du bois d'Haumont, au delà de Consenvoye et du bois de Forges. Mais pour aller plus loin, il eût fallu

que la 3e armée, à notre gauche, nous débarrassât de l'obsédante et redoutable présence des Allemands à Cuisy et Montfaucon. Or la 3e armée après avoir, à grand'peine et au prix de grosses pertes, atteint en Argonne, Vauquois et Bourenilles, en restait là. Montfaucon n'était donc point tourné à l'ouest et ne le serait pas. Il fallait bien, dès lors, que, de ce côté, on s'en tînt à la limite bois de Malancourt-Bethincourt-bois des Forges-Consenvoye-bois d'Haumont-bois des Caures, qui, à la vérité, devait pendant huit mois résister à toutes les tentatives de l'ennemi pour l'entamer.

***

En dernière analyse, le camp de Verdun était, au commencement de l'été 1915, arrivé à prendre assez largement de l'air sans se dégager complètement de l'étreinte allemande. Celle-ci pouvait d'un instant à l'autre se resserrer. Maîtres de l'Argonne septentrionale, de la région de Varennes à celle de Grandpré, de la vallée de la Basse Meuse au nord de Consenvoye, des vastes forêts de Mangiennes-Spincourt et Hingry sous le couvert desquelles ils pouvaient installer leurs batteries, les Allemands occupaient, à l'est du camp, la Woëvre entre la région d'Etain-Conflans et celle de Vigneulles-Thiaucourt ; rompant les Côtes au sud des Eparges, courant à la Meuse en direction nord-est, sud-ouest jusqu'à Saint-Mihiel et le franchissant même à Chauvoncourt, leur front enveloppait en partie le sud de Verdun et l'ennemi tenait ainsi l'une des principales voies de communication entre la ville et la grande ligne de l'Est — le chemin de fer de Lérouville à Sedan,

par Saint-Mihiel et Verdun. Ses canons installés en Woëvre, comme les batteries de Montfaucon, pouvaient battre, avec toute la partie nord et est de la région de Verdun, la ville elle-même et le fait devint patent quand, le 4 juin, Verdun, qui jusque-là n'avait connu que la visite des avions, fut bombardé par les pièces de 38 installées au bois de Museray et, dès ce jour, cruellement malmené. A la vérité, nos pièces de 240 et notamment le fameux « Péruvien long » de Vaux avaient mis presque immédiatement à mal la grosse pièce. La situation n'en était pas moins constamment menaçante. Dès le 1er juillet 1915, le général-gouverneur Coutanceau et le général Roques, commandant la 1re armée, tombaient d'accord sur l'éventualité d'une grosse ruée allemande sur Verdun. Sans partager entièrement leur pessimisme, le général Dubail, commandant du Groupe des armées de l'Est, et le Grand Quartier Général envisageaient la perspective comme plausible. La conclusion qu'ils en tiraient était qu'il fallait constituer en armée autonome les troupes qui, des positions faisant face à Saint-Mihiel aux Eparges, des Eparges à Ornes et d'Ornes à Malancourt, gardaient le saillant de Verdun. La « place » proprement dite disparaissait en cette organisation. Verdun resterait évidemment, avec sa citadelle, le centre et le point d'appui principal de la défense, mais le cadre un peu étroit de la « place » était brisée. La *Région fortifiée de Verdun* — pour nos papiers, la *R F V* — était entre les mains d'une petite armée, intercalée entre les 1re et 3e armées et qui, gardant pour quelques semaines le 6e corps, recevrait, avec le 5e, les troupes de la défense groupées en « secteur nord » sous les ordres de

notre ancien gouverneur, le général Coutanceau. Le général Herr, commandant le 6e corps, que son succès des Eparges avait mis fort légitimement en relief, reçut le commandement de cette petite armée, constituée le 8 août 1915 et qui, après cinq mois d'une existence presque sans histoire, connaîtra des jours si agités.

IV

LA GENÈSE DE L'AFFAIRE

Lorsque, le 1er juillet, envisageant la situation générale, la position de Verdun et les hypothèses que l'une et l'autre permettaient, les généraux Roques et Coutanceau estimaient plausible celle d'une ruée allemande sur notre grande place de guerre, ils ne faisaient que devancer de quelques semaines les projets du Haut Commandement allemand. Dès le début d'octobre, celui-ci était certainement résolu à jouer cette partie.

A cette époque, la Russie semblait sinon écrasée, ainsi que Falkenhayn avait un instant pu l'espérer, du moins « bouclée ». Le front russe, reporté à la vérité fort à l'est, avait paru se stabiliser. Aucune décision n'était sortie de ces événements. A cette époque il dut y avoir hésitation. Porterait-on vers la France les armées victorieuses de Pologne et de Courlande ?

Il parut expédient de régler auparavant leur compte aux Serbes et d'en finir avec l'Orient. Le 7 octobre, le vainqueur du front russe, Mackensen, était jeté sur les Balkans. On sait que les Serbes furent, en dépit de leur vaillance, écrasés en quelques semaines. Mais, le coup ayant été prévu, déjà une armée alliée avait été jetée dans Salonique qui, si

mince qu'elle fût, suffisait à fermer la voie à un triomphe oriental plus complet.

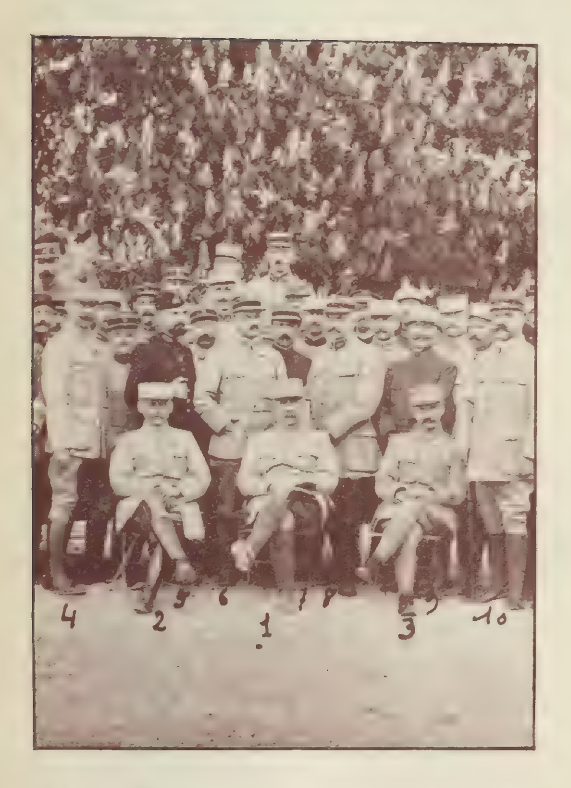
Le programme des offensives d'Orient était clos. L'Italie n'était pas encore officiellement en guerre avec l'Empire allemand. Il ne restait à attaquer que le front de France.

Peu d'heures avant que l'affaire de Verdun se déclanchât, le Kronprinz commandant l'armée allemande devait adresser à ses troupes un ordre du jour où se lisaient ces mots singuliers : « Moi, Guillaume, je vois la patrie allemande *forcée* de se jeter à l'assaut » (*Ich, Wilhelm, sehe das deutsche Vaterland gezwungen zur Offensive über zugehen*). Lorsque presque immédiatement ce document nous fut apporté, à l'État-major de Verdun, nous pûmes nous demander ce qui « forçait » l'Allemagne à l'assaut. Depuis, l'étude des lettres que nous trouvâmes en si grande abondance sur les prisonniers allemands du mois de mars à juin 1916 nous a permis de pénétrer les raisons de l'entreprise.

L'Allemagne traversait un grand malaise, d'ordre physique et moral. Chose assez singulière, elle était peut-être moins résignée — peut-être parce que moins entraînée — qu'elle ne le sera en 1917 et 1918, au régime alimentaire auquel la contraignait le blocus de l'Empire. Les plaintes des estomacs se traduisaient par l'aigreur des esprits. Mal faits encore à la perspective d'une longue guerre qui avait été, par eux moins encore que par nous, prévue en 1914 et acceptée en 1915, les Allemands subissaient, de ce fait, une pénible dépression. On avait espéré, après le retentissant échec de la grande attaque sur la France, puis sur la Flandre, en septembre et novembre, la décision sur le front

de Russie et on ne l'avait pas obtenu, sur le front des Balkans et on ne l'avait pas obtenu. Bien plus, en France, la ligne allemande avait été à deux reprises attaquée et sur le point, deux fois, d'être crevée, en Artois au mois de mai, en Champagne au mois de septembre, et quelqu'eussent été alors les euphémismes des communiqués, on avait soupçonné en Allemagne les transes qu'avait traversées le Haut Commandement.

Il ne pouvait être question de rester inactif en 1916, d'autant que si l'on n'attaquait pas, l'on serait attaqué. L'offensive française en Champagne, si elle n'avait pas abouti à un résultat stratégique, avait obtenu de tels succès tactiques que l'armée française y avait acquis un surcroît de confiance en elle-même. Les Allemands savaient que, par ailleurs, l'effort presque surhumain auquel la France se livrait pour produire des canons et des munitions commençait à se traduire par un afflux sans précédent des uns et des autres; ils savaient aussi que la « méprisable petite armée anglaise » tous les jours grossie depuis 1914, était devenue groupe d'armées fort redoutables qui s'entraînaient pour les grands combats et aspiraient à y faire leurs preuves. Ils n'ignoraient pas enfin que le général en chef travaillait à grouper les efforts en vue d'une offensive alliée qui, si elle ne devait être définitivement arrêtée qu'aux conférences de Chantilly des 6, 7 et 8 décembre 1915, était, si j'ose dire, dans l'air au lendemain même des attaques de Champagne. De l'échec relatif des grands projets allemands sur la Russie et l'Orient, il était résulté cette conviction que la décision ne se trouverait décidément qu'en France, et que si on ne la provoquait par une offen-



Le général Pétain au milieu de son état-major à Souilly.

1. Le général Pétain ; 2. Le général Descourtis ; 3. Le colonel de Barescut chef d'état-major ; 4. Le colonel Zeller, sous-chef.

sive contre « l'ennemi principal », à savoir le Français, elle pourrait bien, du fait des armées de l'Entente, se produire aux dépens de l'Allemagne.

Il fallait prévenir l'adversaire. Telle fut la pensée de l'Etat-major allemand. On pouvait espérer par une attaque brusquée le mettre à mal presque à coup sûr. Si la France avait travaillé à produire le matériel par où il paraissait bien que se gagnerait la guerre, l'Allemagne n'était pas, de son côté, restée inactive. Krupp et ses émules avaient forgé et reforgé des armes nombreuses et redoutables. L'Etat-major allemand se tenait pour assuré de pouvoir, en concentrant sur un point quelconque un ensemble de « moyens » jusque-là insolites, forcer le passage de telle façon que l'infanterie n'aurait plus qu'à aller occuper « l'arme sur l'épaule », les positions écrasées par une formidable artillerie.

Pourquoi, maîtres du massif de l'Aisne, à vingt lieues de Paris, l'Etat-major allait-il attaquer si loin de la capitale, sur un point en apparence excentrique ? Plus d'une raison explique ce choix, d'ordre stratégique, d'ordre tactique, d'ordre moral.

On était guéri, depuis la Marne, des gigantesques poussées. Ce qu'un Foch appelle la *bataille de lignes*, un Falkenhayn sait qu'elle peut obtenir de beaux résultats, mais qu'elle ne détruit point l'armée adverse : il y faut la *bataille manœuvre*. Or le saillant de Verdun seul offrait un terrain propre à une manœuvre. Dès 1915, j'ai relevé dans une lettre allemande (Munich, 2 février) que Verdun pouvait être le « *Sedan de la guerre mondiale* ». C'était maintenant l'idée de l'Etat-major.

* * *

Le lecteur sait en quelle situation était la région de Verdun : elle pouvait être attaquée au nord, à l'est et au sud, et, du côté du nord, sur les deux rives de la Meuse. Attaqués sur la rive droite, les Français y porteraient des forces importantes ; elles combattraient, le fleuve à dos, et, si l'attaque se produisait à la mauvaise saison, un fleuve élargi par les inondations qui, en cette région, sont chroniques. Lorsque deux ou trois corps français seraient ainsi engagés au delà de la Meuse, une attaque plus violente encore serait, sur la rive gauche, déclanchée sur le front Malancourt-Forges. Si elle réussissait, Verdun serait, de ce fait, menacé de si pressante façon à son nord, que les troupes, hasardées bien au delà du fleuve sur la rive droite, seraient exposées à y être saisies ou tout au moins contraintes de repasser précipitamment le fleuve, au prix de quelles pertes d'hommes et de matériel ! Sans doute pouvait-on prévoir l'afflux de troupes de secours sur la rive gauche : mais l'Etat-major allemand n'ignorait point que, du fait de l'occupation par lui de la voie Lérouville-Verdun à Saint-Mihiel, son adversaire ne disposait plus que d'une voie de fer sérieuse et d'une route de terre : le chemin de fer de Châlons à Verdun et la route départementale de Bar-le-Duc à Verdun par Souilly. Or la première, sur toute une partie de son parcours (d'Aubréville à Dombasle), sous le canon allemand, pouvait être dès les premières heures facilement rompue et quant à la seconde, elle ne pourrait, au sens de l'Etat-major

allemand, suffire au transport de nombreux corps d'armée et de leur matériel. Verdun était, de fait, virtuellement isolé : les troupes qui s'y pouvaient trouver, celles qui y seraient, dans les premiers jours de la bataille, portées en renfort, seraient prises dans un entonnoir où elles resteraient engagées. Soixante mille Français pourraient y être capturés et de ce coup, l'armée française ne se relèverait point.

La tactique allemande consistant dès cette époque, *avant tout*, dans la surprise, la région de Verdun lui offrait des avantages considérables, tout au moins pour les premières heures de l'attaque brusquée. Les bois situés au nord et nord-est de la place, aux mains des Allemands, leur fournissaient un excellent écran sous le couvert duquel les concentrations de troupes et l'établissement des batteries se pouvaient opérer sans qu'aucune alarme ne fût donnée. Les vallonnements de la ceinture côtière seraient de propices voies d'acheminement et d'infiltration. Enfin, les Allemands possédaient, pour plonger leur vue sur le futur champ de bataille et canonner de haut et de loin nos voies, nos ponts, nos cantonnements et nos nœuds de communications, de merveilleuses positions, les bastions extérieurs du camp eux-mêmes qui, nous le savons, étaient entre leurs mains, le piton de Montfaucon au nord-ouest, la côte de Romagne et les Jumelles d'Ornes au nord-est, sans parler du Camp des Romains au sud enfilant la Meuse jusqu'à Dieue.

Ainsi, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue tactique, pas de partie de front plus propre tout à la fois à favoriser l'attaque brusquée, puis à en permettre l'exploitation jusqu'aux plus magnifiques résultats.

De cette exploitation on attendait avec un colossal coup de filet sur toute une armée française, la chute de Verdun et cette chute retentirait en coup de tonnerre en Allemagne comme en France, comme dans le monde entier. Et ici jouait le *facteur moral*. Il fallait qu'il jouât, car des objections pouvaient, en dépit de ce que nous venons de dire, être opposées à cette offensive engagée sur une partie de front très éloignée de Paris, alors qu'à Noyon et Soissons, on n'en était distant que de vingt lieues, à cette attaque qui ne mènerait qu'à un grand succès local après lequel on retrouverait la barrière d'Argonne et toute une ligne reformée entre cette barrière et la région de l'Ornain. Mais telle considération disparaissait devant ce que l'on attendait de l'effet moral. Il faut se reporter à ce que j'ai dit au debut de cette petite étude. Verdun est un nom que l'Allemagne connaît entre tous les autres. Ce n'est pas seulement, ainsi que s'exprimera Guillaume II dans l'ivresse des premiers succès, « la plus puissante forteresse du principal ennemi ». Gabriel Hanotaux a écrit : « Verdun, depuis l'antique traité qui a partagé l'héritage des fils de Charlemagne, est le point autour duquel a pivoté toute l'histoire de la France et de la Germanie. Verdun est le nom qu'on retrouve à toutes les pages de cette histoire. » Les lettres et carnets que, depuis septembre 1914, on saisissait sur nos ennemis, prouvent, d'indubitable façon, le prestige dont jouissait la ville. L'Etat-major allemand imaginait que ce prestige était aussi reluisant en France : n'avait-il pas suffi que Verdun fût pris en septembre 1792 pour qu'il y eût à Paris un sanglant sursaut de guerre civile ? En 1916, il en pouvait être de même. Et l'émotion populaire se traduirait-elle de moins

tragique façon qu'il y avait cependant de quoi démoraliser la nation, l'inciter à jeter bas ses chefs militaires et — le mot est répété dans cent lettres — « l'amener promptement à une paix séparée ».

Qu'on ajoute que le Kronprinz, commandant très précisément l'armée arrêtée depuis quatorze mois devant Verdun, gardait sur le cœur de n'avoir pu ou su enlever la ville au bon moment et d'y être, suivant l'expression mortifiante d'Engelhaaf, « resté accroché », que dans les conseils de l'État-major l'influence — toujours néfaste d'ailleurs — du jeune prince impérial devant sans cesse prévaloir et qu'il entendait, en attendant Paris encore difficile à atteindre, asseoir son futur trône sur cette prestigieuse conquête, et on comprendra pourquoi, « forcé de jeter la nation allemande à l'assaut » pour prévenir une offensive alliée dangereuse et calmer les cris des estomacs mécontents, le général de Falkenhayn, alors chef d'État-major général des armées en campagne, ait, dès l'automne, arrêté son choix sur la région fortifiée de Verdun.

V

LA SITUATION DES DEUX ARMÉES

Pour qu'une entreprise aussi « essentielle » réussit, il fallait en multiplier les chances de succès : la première, je l'ai dit, résidait dans la surprise. L'adversaire devait être trompé avant toutes choses sur les projets formés. Nous pouvions difficilement être abusés sur l'afflux de troupes et de matériel qui, depuis l'automne de 1915, était en effet dénoncé par nos services de renseignements, du front russe vers le front français. Mais pour que les Français pussent jusqu'au bout douter de la région où se porterait l'attaque, ordre fut donné de multiplier les manifestations d'activité sur divers points du front et en fait, de décembre à février, on allait voir en Flandre, dans la région de l'Aisne et de Soissons et jusqu'en Alsace, bombardements violents et coups de main sérieux se multiplier. A la vérité, une attaque par les gaz tentée le 25 novembre sur Bethincourt et Forges pouvait alerter l'armée de Verdun; mais il est possible qu'elle n'ait eu pour but que de détourner de la rive droite, où se préparait la grande attaque brusquée, l'attention du général Herr. Car sur la rive droite, de juillet 1915 à février 1916, c'était, au contraire, le calme plat.

Ce pendant, l'attaque se préparait activement. Con-

naissant le caractère précaire de nos voies de communication, l'Allemand avait multiplié les siennes de façon à ce que les troupes concentrées au nord-est de la région pussent être — ainsi que les munitions — promptement portées en avant et, par la suite, la bataille facilement nourrie. Sur la rive gauche comme sur la rive droite, le réseau de chemin de fer avait été enrichi de nouvelles voies : lignes Stenay-Vilosnes, Brieulles-Cierges, Dannevoux-Brillancourt, Montmédy-Damvillers, Lissey-Romagne, Longuyon-Spincourt, Spincourt-Billy-sous-Mangiennes, Spincourt-bois de Muzeray, voies anciennes et nouvelles flanquées de tout un sous-réseau de voies de 0.60, reliées à l'Allemagne par les lignes Conflans-Metz, Briey-Thionville, Longwy-Luxembourg et Charleville-Namur et si approchées des lignes que les wagons pourraient jusqu'à une distance de 500 mètres des tranchées débarquer les troupes d'assaut.

Ces troupes devaient être telles que, la voie ouverte par une formidable artillerie, une énorme infanterie serait engouffrée dans les brèches. Au 20 février, l'armée assaillante comptait 17 à 19 divisions : sur la rive gauche les VIe corps de réserve, IIe division de Landwehr, XXIIe division de réserve, sur la rive droite les Ve et VIIe corps de réserve, le IIIe corps, la 192e brigade, le XVIIe corps et en Woëvre le XVe corps : enfin 6 divisions (les Ve de Landwehr, XXXIIIe de réserve, V^e^ corps et IIIe Bavarois) tenaient la région sud-est d'Etain à Saint-Mihiel. En outre des réserves considérables, 7 divisions destinées, si besoin était, à pousser la bataille, étaient groupées derrière le front occidental, de la Belgique à l'Alsace : elles seront toutes engagées, et d'autres encore seront

appelées à la rescousse puisqu'on verra, outre ces forces, deux nouvelles divisions jetées avant mai dans cette « fournaise de Verdun » — et y fondre. Pour s'en tenir aux premiers jours de l'attaque, c'était une vingtaine de divisions qui y seraient employées sur un secteur d'attaque qui ne mesurerait pas totalement huit lieues.

Elles attaqueraient avec fureur, car, ne se fiant pas pas exclusivement à ses préparatifs matériels, l'Etat-major avait tout fait pour surexciter le moral de ses troupes. Depuis deux mois, le bruit courait qu'une grande attaque se préparait qui, en quelques jours, aboutirait à la paix. Le Kronprinz courait les corps de son armée, haranguant les troupes lui-même : « Mes amis, il nous faut prendre Verdun. Il faut qu'à la fin de février tout soit terminé. L'Empereur alors viendra passer une *Festparade* sur la place d'armes de Verdun *et la paix sera signée.* » Tous les déserteurs affirmeront que nul ne doute qu'une attaque heureuse sur Verdun « *contraindra la France à une paix séparée* ». Un soldat du 8e fusillier (XXIe division) écrira, le 21 février, à ses parents (et ce sentiment s'exprime dans des centaines de lettres) : « On attend que nous enlevions la plus grande forteresse des Français... Cela coûtera encore bien des victimes *mais si cela réussit, la paix est proche, car l'ennemi verra bien qu'il ne peut pas venir à bout de nous.* » Le patriotisme se fortifiait de cette espérance : « Nos chefs nous ont renseignés et nous ont dit que l'Allemagne et nos chères familles *attendaient de nous de grandes choses...* »

* * *

En face de cette énorme armée, le général Herr, commandant la Région fortifiée, disposait de forces médiocres et de moyens inférieurs. Au 1er février, il avait vu son secteur de défense augmenté de toute la partie de la ligne située entre Avocourt et Béthincourt et défendue par la 29e division (Guyot de Salins). De Béthincourt au Longeau (région des Eparges), le 30e corps (Chretien) tenait le front avec trois divisions, la 72e (Bapst) de Bethincourt à Ornes inclus, une division territoriale (Pierron) d'Ornes à Hennemont, la 132e (Renaud) d'Hennemont au Longeau ; le 2e corps (Duchêne), celui du Longeau aux Paroches (région de Saint-Mihiel) avec ses deux divisions. Deux divisions étaient en réserve, la 51e (Boullangé) dont le quartier général était à Verdun et la 67e (Aime) dont le quartier général était à Tillambois. En tout, sept divisions pour un front de 60 kilomètres, ce qui était peu, d'autant que le corps Chrétien, formé très récemment des éléments un peu hétéroclytes du « secteur nord » de la « Région », couvrait avec des troupes qu'on estimait peu cohérentes le front qui allait être attaqué avec la plus grande violence.

Ces troupes auraient à soutenir l'assaut sur des positions incomplètes, non point qu'il faille un instant faire crédit à l'absurde légende qui eut alors cours dans le grand public, représentant la défense de Verdun comme n'ayant été assurée « par aucune tranchée, par aucun réseau ». Le général de Castelnau, au cours d'une récente inspection, avait — sauf sur de très petits points — constaté que la première position

était au contraire bien constituée. Mais il est certain que la deuxième n'existait pour ainsi dire pas. Depuis des mois, le général Herr ne disposait que d'un très petit nombre de travailleurs, les régiments territoriaux placés sous ses ordres étant tous, au même titre que ceux de l'armée active, immobilisés dans les secteurs de défense. Dans une lettre en date du 15 janvier (sur laquelle j'aurai sous peu à revenir), le général commandant la R. F. V. signalait la faiblesse de ses moyens : le front de la 72e division Bapst était excessivement étendu : les formations territoriales y occupaient une très large place ; la dotation du secteur nord en artillerie de 75 était très faible ; les réserves étaient peu importantes. Depuis des semaines, Herr réclamait des « travailleurs » qui, par la construction d'une deuxième position, pourraient *asseoir* la défense sur des bases plus assurées.

Par surcroît, nous savons combien était aléatoire, la bataille engagée, le ravitaillement de l'armée de Verdun en munitions, vivres et renforts. En face du riche réseau allemand, la R. F. V. n'était reliée à l'arrière que par trois voies : la ligne ferrée de Châlons à Verdun dont on pouvait prévoir qu'elle serait, dès les premières heures, rompue par le bombardement ennemi, le petit chemin de fer départemental, ce « tortillard », objet des nasardes de tous depuis des années et qui cheminant cahin-caha de Bar-le-Duc à Verdun par Rembercourt ne représentait — s'il ne fléchissait à la longue sous ce poids — qu'une capacité maximum de 800 tonnes, et la route départementale qui par monts et vaux courait de Bar-le-Duc à Verdun. Il était peu croyable, dans ces conditions, qu'un assaut étant donné au saillant de Verdun, les troupes de la défense pussent être grossies à temps

pour que la première position enlevée, on pût opposer avant quelques jours devant Verdun une résistance sérieuse.

* * *

La situation était d'autant plus préoccupante que, dès les derniers jours de décembre, l'Etat-major du général Herr commençait à relever sur le front adverse des indices qui, se multipliant de jour en jour, donnaient à penser. Prisonniers faits au cours de coups de main et déserteurs recueillis aux avants-postes étaient d'accord pour affirmer que plusieurs corps d'armée — qu'on allait bientôt identifier — avaient été transportés en secret sur le front nord-est de Verdun ; certains affirmaient avoir vu passer ou même s'installer dans les forêts ou sur les éminences voisines de notre front un nombre considérable de grosses pièces parmi lesquelles des mortiers de 420 et de 380. On nous rapportait (j'assistai à vingt de ces interrogatoires) les propos tenus aux soldats, les ordres du jour et harangues du Kronprinz. On annonçait une formidable préparation d'artillerie, puis une attaque par les gaz et les flammes. Grâce à quoi, aurait déclaré le Kronprinz, « à la fin de février tout serait terminé ». En dépit de ces assurances, certains soldats prenaient peur. Un médecin, constatant l'affluence insolite de malades à la visite, avait dit : « Ils sentent venir l'orage, ils se défilent. » Nous recueillions chaque jour, effectivement, un nombre croissant de déserteurs qui « se défilaient » de plus radicale façon. Par ailleurs, on avait appris qu'on avait vidé les hôpitaux de Metz. Enfin nos

observatoires signalaient que les Allemands faisaient abattre, depuis le 3 janvier, les points de repère possibles pour notre artillerie, notamment les clochers restés debout des villages du nord-est.

Le général Herr en était arrivé, le 15 janvier, à la conviction absolue qu'il allait être attaqué. Il avait, le 16, adressé une lettre dans ce sens au Commandant du groupe des armées de l'Est, le général Dubail dont il dépendait encore pour quelques jours, et celui-ci l'avait transmise au Grand Quartier. Signalant les indices recueillis, Herr demandait qu'on lui accordât au plus vite un supplément de troupes et de moyens.

Le Grand Quartier était perplexe. On venait de décider et d'arrêter définitivement, dans les conférences interalliées de Chantilly, l'offensive qui se devait déclancher au commencement de l'été dans la région de la Somme ; on était résolu de constituer en vue de cette action qui pouvait être décisive, des réserves d'hommes et de matériel ; le général Pétain, commandant la 2e armée, avait été, avec son Etat-major, retiré du front et porté à Noailles tout à l'étude de l'opération, où il était destiné sous le commandement supérieur du général Foch, à jouer un rôle éminent. On était, à Chantilly, peu disposé à se laisser distraire de la préparation d'une offensive dont on attendait de grands résultats.

Il serait injuste de dire cependant, ainsi qu'on devait un jour l'affirmer, qu'on y pratiquait, par rapport aux menaces d'offensive allemande, la politique de « la tête sous l'aile ». Le Grand Quartier admettait comme plausible l'hypothèse d'une grande attaque allemande sur le front occidental et même d'une attaque sur Verdun. Mais des indices étaient recueillis sur le front de Champagne qui, depuis quel-

ques semaines, paraissaient aussi significatifs que ceux dont le général Herr se faisait l'écho. Peut-être l'attaque de Verdun ne serait-elle qu'une diversion, sinon une feinte : on ne pouvait sans imprudence précipiter en un saillant d'où, en cas de grosse attaque en Champagne, on ne les retirerait ensuite que difficilement, les forces considérables nécessaires à l'une ou à l'autre bataille. Il fallait agir très prudemment.

On venait de décider le rattachement de la R. F. V. au groupe des armées du Centre : ainsi le général de Langle de Cary réunirait-il sous son œil les deux parties du front qui pouvaient être menacées. Le 23 janvier, il était avisé par le Haut Commandement des craintes que pouvaient inspirer les indices recueillis sur le front de Verdun.

En fait le Grand Quartier s'était rallié à la solution qui, dans l'occurrence, paraissait la plus raisonnable : le 7e corps (Bazelaire) qui, depuis le 8 décembre, était en réserve dans la région de Bar-le-Duc, à portée de Châlons comme de Verdun, y resterait, mais on étudierait les moyens propres à la porter rapidement sur l'un ou l'autre des points tenus pour hypothétiquement menacés. On prévoyait qu'il pourrait être par échelons acheminé vers la région sud de Verdun en cas où la menace sur ce point se préciserait.

Le général de Castelnau, alors chef d'État-major général, reçut du général en chef mission de visiter le saillant de Verdun. Il y parut le 23 janvier : il en rapporta les observations que l'on sait, mais aussi une opinion plus arrêtée sur l'imminence d'une attaque. Le Grand Quartier en venait d'ailleurs — peu à peu — à envisager celle-ci comme la plus

probable. Le 10 février des renseignements d' « agent excellent » achevèrent de le convaincre. Le général en chef donnait immédiatement l'ordre de porter le 7e corps vers la région de Verdun et renforçait l'aviation de la R. F. V.

L'attaque ne paraissait plus douteuse. On précipitait donc vers la région tous les éléments d'artillerie lourde du groupe d'armées et tandis qu'on acheminait le corps Bazelaire vers la rive gauche de la Meuse, ordre était donné au général Dubail de préparer l'embarquement du 20e corps (Balfourier) et la 68e division alors en Lorraine, de façon à ce que, portées à Bar-le-Duc, ces forces pussent être promptement dirigées sur la bataille.

Cependant, le général Herr, tout en réclamant à cors et à cris les renforts, organisait leur transport éventuel. Depuis août 1915, la route de Bar à Verdun, avait été élargie à 7 mètres, ce qui permettait le passage de trois voitures de front. Ainsi pourrait-on organiser une « chaine sans fin » de camions montant et descendant, sans fermer la voie aux voitures plus rapides ; le général Herr faisait depuis quelques semaines, raffermir la chaussée, tandis que, par ailleurs, il fortifiait aux points faibles la petite voie de fer meusienne. Mais pour les camions, l'essentiel était que leurs allées et venues fussent réglées comme un mouvement d'horlogerie. Ainsi éviterait-on des « accrochages » susceptibles d'avoir, quand il faudrait précipiter le mouvement, les plus funestes conséquences. On fit appel au service automobile, qui, fort heureusement, était, depuis peu, en mesure de fournir, sur « la réserve des transports à la disposition du général en chef »,

le matériel nécessaire[1]. Le 19 février, le capitaine Doumenc, de la direction des services automobiles, se transportait à Bar-le-Duc et d'accord avec l'État-major de Verdun y créait cette *commission régulatrice automobile* qui, ayant aussitôt organisé dans la région de Bar le mouvement de la « courroie de transmission », se tenait prête à fonctionner exactement dans la journée du 20. La *voie* s'organisait par où allaient s'acheminer les sauveurs. Et il était temps, car dans cette même journée la bataille se déclanchait sur le front de Verdun.

1. Je renvoie pour tous les détails de ce service — j'y reviendrai d'ailleurs — à l'excellent opuscule de M. Heuzé : *La Voie Sacrée*. Renaissance du Livre, 1919.

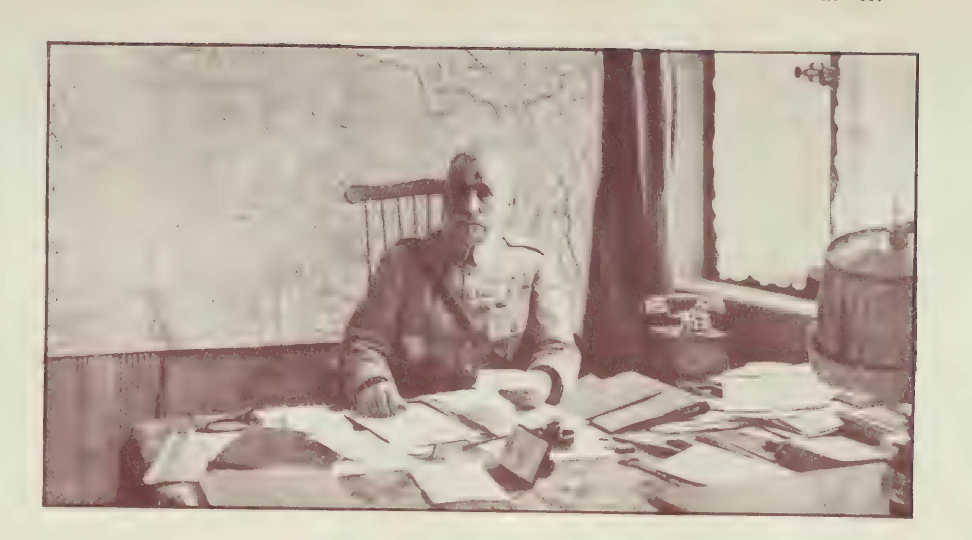
VI

L'ASSAUT ALLEMAND

21-25 février.

La semaine qui s'écoula du 14 au 20 février fut affreuse en cette région meusienne. Nous ne circulions à travers les rues des villages et les routes et chemins que par des rafales de neige fondante sans accalmie. Déjà gonflée par les pluies et les neiges, la Meuse débordait en larges nappes dans les prés riverains. La boue — cette boue de Meuse, que depuis dix-huit mois je ne connaissais que trop — tournait à la calamité. Des giboulées de grêle coupaient les tourmentes de neige : le vent soufflait d'ouest avec une constance rare.

Nous bénissions cependant ce temps effroyable. Attendant la ruée, nous savions par les déserteurs allemands que, fixée primitivement au 10, elle n'était, chaque jour, ajournée qu'en raison du temps défavorable. Or ce n'était que le 12 que nous avons vu arriver l'Etat-major et les premières unités du 7e corps : à peine prenaient-ils contact avec le secteur de la rive gauche que lui passait le corps Chrétien ; celui-ci, serrant à sa droite, prenait lui-même à peine possession de ses nouvelles positions et nous savons combien ce corps de si récente for-



Le général Nivelle dans son cabinet de travail de Souilly.

(Au fond la carte des tranchées de Verdun.)

mation offrait de faiblesses, encore que la présence à sa tête d'un magnifique soldat fût bien pour rassurer. A peine l'artillerie lourde s'installait-elle et à peine encore arrivaient ses munitions. Or les indices d'attaque prochaine se multipliaient. On ne respirait plus.

*
* *

Le 20 février seulement on était avisé, au quartier général de Dugny, siège de l'Etat-major Herr, que le 20e corps allait commencer, le lendemain, ses débarquements dans la vallée de l'Ornain et qu'on allait pousser le 1er corps vers les quais d'Epernay. Car le Grand Quartier précipitait maintenant les mesures. Le général Herr organisait avec une fiévreuse ardeur son armée légèrement grossie : les 29e et 67e divisions occupaient la rive gauche d'Avocourt au fleuve : le général Chrétien, avec la 72e, (de la Meuse au Bois-le-Comte), la 51e (du Bois-le-Comte à Ornes), la 14e (d'Ornes à la Tavannes) avec les troupes territoriales, tenait la rive droite (secteur nord-est), tandis que le général Duchêne, renforcé de la 192e, conservait le secteur sud. Mais tout cela ne faisait au bout du compte que 9 divisions et nous savions maintenant que 3 divisions allemandes (VIe corps et IIe division de Landwehr) faisant face à Bazelaire, et 4 divisions (Ve division de Landwehr, XXXIIIe de réserve et IIIe corps bavarois) *fixant* Duchêne, c'étaient 10 divisions qui allaient assaillir les 4 de Chrétien : en tout 17 divisions contre 9 sans parler des réserves allemandes qu'on sentait se masser en arrière. Les renforts nous arriveraient-ils assez vite pour que cette écrasante dis-

proportion fut à temps, sinon détruite, du moins atténuée ? Un sourd malaise régnait qui n'excluait pas chez tous de grandes espérances. Le ciel clément dans son inclémence même allait-il continuer à permettre de gagner encore les deux, trois, quatre jours nécessaires ? Si l'ennemi ne pouvait attaquer que le 23 ou 24, Bazelaire serait tout à fait installé — avec une division de plus — sur la rive gauche, Balfourier serait à Verdun, Guillaumat à Bar-le-Duc. L'on serait paré et l'ennemi serait reçu.

Or le dimanche 20, le ciel s'éclaircit : le soleil, encore timide, se montra qui arrachait à la Meuse débordée des éclairs et, le soir, le vent d'est, aigre et sec, souffla sur la terre fangeuse. La gelée se préparait : nous n'avions pas de doute sur ses conséquences.

Le lendemain 21, l'aube se leva dans un ciel d'hiver, mais radieux. La terre était ferme et les flaques gelées. Nous n'avions pas sauté du lit que de formidables détonations ébranlaient l'atmosphère. Verdun, à une lieue à notre nord, recevait, comme entrée de jeu, les obus de 380 dont le premier éventrait l'ancien évêché. En même temps se percevait un roulement continu, sourd, sinistre au nord et à l'est : c'était le fameux *trommelfeuer* de Verdun qui commençait — pour dix mois. Sur ce grondement, toutes les quatre ou cinq minutes, les violentes détonations venant de la ville tranchaient, puis soudain ce fut à notre sud qu'on entendit de nouveaux éclatements : l'ennemi bombardait les ponts de la Meuse. Enfin, à l'ouest, l'artillerie allemande faisait rage sur la ligne de Verdun à Sainte-Menehould dont nous apprenions, une heure après,

que, suivant nos prévisions, elle était à Aubréville carrément rompue. Ponts du fleuve et du canal, routes et carrefours, villages, lignes de chemin de fer, tout était sous les obus. Nous étions sous une voûte de feu. A midi on apprit que nos tranchées du front nord-est étaient déjà bouleversées, les bois du nord — sur la rive droite — hachés, et défoncés les abris. Déjà les bois d'Haumont, des Caures et de Ville particulièrement semblaient intenables.

Le bombardement avait commencé à 7 h. 15, sur le front de Malancourt aux Eparges, mais il n'était intense que sur la rive droite sur la ligne Consenvoye-bois d'Haumont-bois des Caures-bois de Ville-bois de la Wavrille-Herbebois-Ornes-Maucourt-Mogeville-bois de Hauts-Charrières-Fromezey : en arrière, la deuxième ligne de Bras à Douaumont, les forts de Douaumont, de Vaux, le massif d'Hardaumont, le plateau de La Laufée et le fort de Tavannes étaient copieusement « arrosés ». Le tir s'étendit, après 9 heures, à droite sur la rive ouest, à gauche sur la Woëvre méridionale, tandis que les ponts de Belleray, Ancemont-Dieue, Woimbey et Troyon étaient encadrés — sans être en aucun point atteints. C'était du gros calibre : 150, 210, 280, 305, 380 et 420 : la « trombe massive » dont parle une étude semi-officielle [1].

« Les observateurs par avions qui avaient pour mission de repérer les batteries allemandes, au cours de cette première journée, ajoute cette étude, durent renoncer à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils

1. *La Victoire de Verdun. Une bataille de 131 jours* (21 février, 1er juillet 1916). Ce très remarquable travail écrit à la fin de 1916, au G. Q. G., fut, sans nom d'auteur, imprimé au Service géographique de l'Armée.

voyaient en action : « On ne peut les repérer toutes, ont-ils déclaré, *c'est un feu d'artifice.* » Les bois de Consenvoye, Etrayes, Crépois, Moirey, Hingry, Le Breuil, le petit bois de Gremilly, les forêts de Mangiennes, les bois le Tilla et le Baty, paraissaient souffler de la flamme sans interruption ».

Notre artillerie répondait. Mais nous étions dans un état d'infériorité telle que l'intervention de nos pièces lourdes ne pouvait être provisoirement qu'un palliatif. A 15 heures, le feu allemand atteignait une intensité terrifiante. A 16 heures, il se tut. L'Allemand tenait nos lignes pour bouleversées, nos abris pour écrasés. L'heure de l'infanterie avait sonné. « Vous occuperez les positions l'arme à l'épaule », avait-on dit, avec la belle outrecuidance germanique, aux *Feldgrauen.* Ils partirent à l'assaut sur cette assurance. Ils allaient, deux jours durant, avec une sorte d'épouvante dans la victoire, voir se lever de ce chaos de terre retournée, d'arbres brisés et de sillons ensanglantés, des spectres, l'œil désorbité, le poil hérissé, bleuis par le froid, terreux, terribles. Et il fallait en découdre. Le corps Chrétien, condamné à la ruine, allait faire payer chèrement sa peau à l'ennemi.

Les premiers attaqués furent les hommes du 165e qui tenaient le bois d'Haumont et les chasseurs de Driant, — les 56e et 59e bataillons — qui tenaient le bois des Caures. Leur chef nous était à tous connu : c'était un Bayard et ses hommes le valaient. Nous savions que Driant tiendrait le bois ou mourrait. Ensevelis sous leurs abris effondrés, assommés par la chute des tranchées, trébuchant en un sol de cataclysme, les chasseurs de Driant se cramponnè-

rent comme les soldats du 165e. La première vague d'assaut se brisa contre leur héroïsme.

Trois vagues se succédaient : c'était la nouvelle tactique. La première, d'exploration, déployée en tirailleurs avec pionniers et grenadiers, la deuxième, d'occupation, dense et pleine, la troisième, d'appui, traînant avec elle mitrailleuses et canons de tranchées. Lorsque les trois vagues auraient submergé la position, une deuxième masse viendrait la franchir et, se divisant ensuite, s'infiltrant, s'insinuant, tournerait les îlots de résistance, les ferait sauter. C'était bien le flot déchaîné. Mais c'est un flot de flammes : car redoutant une résistance sur tel point qui doit être coûte que coûte enlevé, on a garni la première vague de *flammenwerfer*. C'est un flot de flammes qui vient déferler contre le bois des Caures, le bois d'Haumont, le bois de Ville, l'Herbebois, isolés de l'arrière par un formidable tir de barrage.

Dans ces bois, ainsi devenus inabordables à tout renfort, nos troupes luttèrent avec une énergie qui, on peut le dire, donna dès ces premières heures, sa note à la bataille de Verdun, *victoire morale avant que d'être victoire matérielle*. Le 165e était, nous le savons, dans le bois d'Haumont : il le défendait littéralement mètre par mètre : après cinq heures de combat, l'ennemi en était encore à n'avoir conquis que la moitié du bois alors que, d'après ses prévisions, il eut dû être, dans la soirée même, devant Samogneux, fort au sud. Comment, à moitié écrasé par les obus, tiraillé, mitraillé, dans ce labyrinthe chaotique d'arbres brisés, le brave 165e put-il résister jusqu'au lendemain matin aux vagues allemandes ? c'est presque miracle. Lorsque les Allemands furent

maîtres du bois, c'est que le 165e n'existait pour ainsi dire plus.

Dans le bois des Caures, Driant tenait tête, lui aussi : il faisait mieux, contre-attaquait, et, s'il avait perdu des tranchées, les reprenait à la grenade. A peine si, à la fin de la journée, l'ennemi en tenait quelques-unes. Et la résistance avait été aussi belle dans le bois de Ville et l'Herbebois. Le 164e y avait été presque enseveli sous ses abris effondrés, mais devant l'attaque allemande, il sembla un mort qui ressuscite. Non content de tenir bon, le colonel Roussel essaya d'attaquer l'ennemi sur ses flancs. Celui-ci déchaînait tous ses feux, car les *flammenwerfer* étaient de la partie. Un malheureux bataillon territorial, placé deux jours avant à l'Herbebois en *bouche-trou* provisoire, fut presque entièrement brûlé ; j'en vis le soir même quelques *rescapés* : ils gardaient dans le regard une vision de l'enfer.

En somme, grâce à la résistance — presque inexplicable — de ces braves, les assaillants n'avaient, ce soir du 21, réalisé qu'une très minime avance. Mais, le bois d'Haumont perdu à la nuit, ils pouvaient pousser en coin vers Haumont et dès lors Brabant à la droite et les bois à la gauche étaient menacés d'être tournés. Ici s'applique pour la première fois, la methode allemande : le trou fait, avancer l'épaule droite, puis l'épaule gauche.

Le général Bapst, le valeureux commandant la 72e division, s'était rendu compte de cette situation périlleuse : il fallait reprendre le bois d'Haumont : une contre attaque était ordonnée, allait se déclancher : l'ennemi nous prévint et avança sur Haumont en forces considérables. En même temps, le tir de l'artillerie recommençait, écrasant sur les bois, la veille

si vigoureusement disputés. Les pertes allemandes avaient été, le 21, quatre fois supérieures à celles qu'avait prévu l'ennemi : il entendait que pareille aventure ne se répétât point le 22 : il fallait, suivant l'expression du rapport Chrétien, avant de relancer l'infanterie, « créer autour des défenseurs *une zone de mort* par les tirs de barrages ». C'est ainsi que le bois des Caures fut en quelque sorte *encagé* par un cercle de feu, puis soudain couvert de fer. Il était d'ailleurs tourné : Driant réunit ses lieutenants : il parlait de mourir sur place, puis revint à l'idée de sauver ses braves par une tentative désespérée de repli ; le lendemain j'entendais l'un des derniers survivants de ces deux bataillons, me raconter d'une voix sourde cette tragédie : on forma trois petites colonnes; à la sortie du bois, les mitrailleuses allemandes, déjà en position au sud-est de la lisière, les couchèrent par terre : Driant tomba quand il assurait la sortie des derniers survivants; le 24, je vis ces 280 survivants (sur 1.800), ils fixaient devant eux un œil indifférent, atone et comme mort, et je me rappelais ce grognard qui, après la Russie, disait d'une voix éteinte : « Maintenant je ne mourrai plus! ».

Les défenseurs de l'Herbebois — les soldats du 164e — mettaient de la rage à le disputer : l'ennemi ayant pris un ouvrage de deuxième ligne, on se jeta sur lui, on tenta de reprendre la position, on fit des prisonniers. Le bois de Ville tenait. Le tir de l'artillerie y fit la mort. Tout était écrasé à midi. Haumont, les fermes d'Anglemont et de Mormont, le bois de Wavrille, étaient de même sous une voûte d'obus : on compta parfois vingt coups à la minute. Lorsqu'ils crurent Haumont sans défenseurs, les

Allemands vinrent occuper et ils reçurent des coups de fusils ! Les malheureux débris du 362e se redressaient pour tirer : le colonel Bonviolle, un fusil à la main, dirigeait dans Haumont cette résistance stupéfiante : les Allemands mirent le feu au village : le colonel ne sortit de son poste de commandement qu'à travers les flammes qui le cernaient. Rendant compte des pertes effroyables subies, il ajoutait simplement : « Tous mes effectifs ont sombré sous la rafale formidable d'artillerie lourde ennemie qui, pendant deux jours, s'est abattue sur eux et les a écrasés aussi bien dans les tranchées que dans les abris. *La consigne était de tenir jusqu'au bout : elle a été observée.* » Ce court et fier résumé vaut pour toutes les troupes engagées ces journées des 21 et 22. Elles se firent hacher ; mais à la fin de la journée les bois n'en étaient pas moins perdus, la ligne reportée aux lisières de Samogneux, et ce village déjà menacé.

Si la tempête se déchaînait à notre nord, elle n'était pas moindre en Woëvre d'une part, et sur la rive gauche, de l'autre ; mais c'était simplement tempête d'artillerie. En fait, l'ennemi n'entendait là jusqu'à nouvel ordre, que nous occuper. Peut-être, pour s'assurer la victoire, eût-il mieux fait d'assaillir, notamment sur la rive gauche. Car il laissait le général de Bazelaire libre de disposer de son artillerie et, avançant vers Samogneux en direction de Champneuville, allait prêter le flanc aux canons du 7e corps.

La journée du 23 n'en fut pas moins néfaste. A notre gauche, Brabant était, du fait de la prise d'Haumont, quelque peu isolé. On pouvait y être cerné. Il fut évacué. Samogneux était ainsi décidé-

ment découvert : le général Herr donna l'ordre de réoccuper le village abandonné, mais déjà la ligne allemande tenait bon en avant. A notre droite, cependant, l'Herbebois était derechef attaqué avec une violence inouïe : c'était l'angle du camp de Verdun et l'ennemi mettait un acharnement sans trêve à enlever ce taillis. N'arrivant pas à le réduire, il se jeta sur le bois de Wavrille à l'ouest de l'Herbebois et sur son flanc. Encore que la Wavrille eut été toute la nuit accablée sous les obus, le premier assaut allemand fut repoussé à 6 heures. Une nouvelle pluie d'obus s'abat alors sur les deux bois, puis de grosses forces sont jetées derechef sur la Wavrille ; la garnison est écrasée par ce dernier tir ; ses débris sont rejetés sur le bois des Fosses : l'Herbebois était dès lors perdu. Le général Herr donna l'ordre de reprendre la Wavrille ; mais l'Allemand s'y était déjà fortement installé ; la contre-attaque se brisa là contre. En dernière analyse, l'évacuation de Brabant, la perte des bois du Nord-Est semblaient livrer Samogneux même. Le soir du 23, le village déjà accablé sous les obus semblait perdu. Quatre compagnies (des 351e et 324e) y tenaient néanmoins encore. C'était par miracle, car l'état du village était tel qu'il ne présentait plus qu'un chaos, à ce point que les observateurs du 7e corps, sur la rive gauche l'estimaient à coup sûr évacué, quand six ou sept cents Français s'y cramponnaient encore dans les caves éventrées, résolus à la résistance.

Tandis qu'à Souville, le général Chrétien essayait de combler les brèches, d'aveugler les voies, d'étayer les débris de son corps battu par le flot, ce sublime 30e corps, sur toute la ligne, mourait, mais ne se rendait pas.

* * *

Le canon de Verdun avait retenti dans tout le pays. Jusqu'au 23 ou 24, on ne savait rien des détails de la tragédie, mais on avait le sentiment qu'une petite armée de héros se faisait hacher pour donner aux corps de secours le temps d'arriver. Ils arrivaient. Le Grand Quartier maintenant en précipitait la marche. Les divisions du 20e corps avaient achevé, dans la région de l'Ornain, leur débarquement le 22 à 14 h. 30. Par la route où, pour la première fois, la commission régulatrice de Bar mettait en branle la fameuse chaîne sans fin, elles commençaient à rouler vers le Nord. Déjà le 1er corps (Guillaumat) était, du Tardenois, acheminé vers Bar-le-Duc : une circonstance providentielle voulait qu'à cette heure, tout un groupement automobile roulât à vide de Chantilly sur Bar-le-Duc : il embarqua à Ville-en-Tardenois les soldats de Guillaumat. Il *fallait* qu'avant quatre jours, celui-ci fut en ligne, car il était à craindre que le corps Balfourier, jeté en pleine fournaise, n'y vint rapidement fondre. Un verglas terrible couvrait les routes. Les conducteurs courbés sur leur volant luttaient contre la glace, *sentant* que, eux aussi, sur ces routes du Barrois, ils avaient à gagner la bataille. Ce pendant, le 21e corps était, à son tour, alerté pour qu'après le 1er, il put être acheminé dans la région meusienne. Le général en chef, entendant libérer les troupes de la 10e armée, demandait au maréchal Haig et en obtenait la relève de cette armée par la britannique, rendant ainsi disponibles neuf de nos divisions.

Ému par l'abandon de Brabant — encore qu'il se

justifiât pour plus d'une raison — le général en chef craignait qu'il ne fît exemple : la voix de Joffre gronda : « L'occupation de tout point même débordé : de tout îlot même complètement entouré, doit être maintenue à tout prix. Elle peut, si désespérée qu'elle soit, si inutile qu'elle paraisse, avoir des conséquences incalculables, soit en ralentissant la progression des fractions ennemies, soit en facilitant nos contre-attaques. » C'était prêcher des convertis. Nous savons que les subordonnés du général Chrétien, d'avance appliquaient l'ordre sévère qui leur parvenait.

Mais ce malheureux corps était, le 24 au matin, en lambeaux. Les troupes de Balfourier ne pouvaient relever ces débris de régiments qu'au plus tôt dans la soirée. Devant la ruée allemande il n'y avait plus que des ombres. Est-il étonnant que cette journée critique ait vu s'écrouler tout un pan du mur défendu ?

Samogneux était, à 3 heures du matin (nuit du 23 au 24) tombé entre les mains de l'ennemi. C'était d'ailleurs conquête funeste pour lui, car il s'engageait par là fort avant : son flanc gauche se prêtait toujours davantage au bombardement que le général Bazelaire intensifiait dès l'aube. Lorsque, entendant pousser de Samogneux sur Champneuville, l'Allemand déboucha il se trouva pris entre les feux de Bazelaire et ceux de Chrétien et, après de cruelles pertes, reflua en mauvais arroi. Un barrage sévère lui interdisait toute nouvelle tentative de ce côté. A l'abri de ce barrage, la 37e division (de Bonneval), enfin arrivée sur le terrain, relevait les débris de l'héroïque 72e que le général Bapst, son digne chef, pouvait ramener à l'arrière.

Mais, plus à notre droite, toute une partie de la défense fléchissait. Le général Herr qui, d'une main nerveuse, mais musclée, dirigeait la défense, donnait l'ordre de tenter une nouvelle contre-attaque sur le bois de la Wavrille ; à 13 heures, zouaves et tirailleurs venaient de reprendre la lisière sud, quand une nouvelle ruée allemande les rejeta en désordre sur Beaumont et le bois des Fosses. Les défenseurs de ces deux positions, déjà à moitié décimés par un déluge d'obus, se trouvèrent gênés dans leurs tirs par le reflux des Africains. Beaumont, déjà débordé à l'ouest par la chute de Samogneux, à l'est par l'occupation de la Wavrille, fut cependant disputé pied à pied et si le bois des Fosses tient, l'Allemand s'est infiltré dans le bois de Chaume plus à l'est, et, plus à l'est encore, dans le petit bois des Caurières. C'est là fait des plus graves. Car si, à l'ouest, le bois des Fosses si vaillamment défendu est menacé d'encerclement, Louvemont et la Côte du Poivre en péril, à l'est, Ornes tombe et le vallon de la Vauche, par ailleurs, au sud des Caurières, s'ouvre, cheminement vers le le village et le fort de Douaumont.

Le général Chrétien, dans son poste de commandement de Souville, voyait s'écrouler le mur : mais qui le pouvait soutenir ? Depuis la veille au soir, on peut dire que le général n'avait plus de troupes : des régiments réduits à 500 hommes, des batteries aux trois quarts démolies, des débris sanglants ; lui-même, épuisé par ces quatre terribles jours, attendait dans la fièvre l'arrivée des renforts. Les généraux Reibell et Chère enfin arrivèrent ; leurs troupes débarquaient, après leur course en camions, presque paralysées par le froid, en ce secteur inconnu

et les deux chefs demandaient vingt-quatre heures. — « Pas une heure! répondait Chrétien. Ne voyez-vous pas que la barrière est en pièces? Il faut combattre sur l'heure ! » Ils s'inclinèrent : c'est au feu que se dégelèrent les vaillantes troupes des 31e et 308e brigades que quelques heures après le général Deligny prenait sous son commandement.

Ce 24 au soir, la situation n'en était pas moins terriblement empirée : Louvemont et Champneuville, d'un côté, et, avec ces villages, tout le système de défense qui couvrait les abords immédiats de Verdun, Douaumont, de l'autre, vers lequel l'ennemi poussait par la Vauche, étaient immédiatement menacés, et la bataille cessant d'être simplement bataille de premières lignes était portée à l'intérieur même du camp de Verdun. Les troupes qui jusqu'à la région d'Etain, jusqu'à celle d'Henneville, jusqu'à celle de Fresnes occupaient la Woëvre semblaient exposées à être sous peu « en l'air ». Déjà l idée d'une évacuation de la plaine, du report de la défense sur les côtes de Meuse était mise en discussion. Le général Herr demandait qu'on pressât l'envoi de la 1re division du corps Guillaumat : car il était bien évident que les troupes du 20e corps ne pourraient, dans ces premières vingt quatre heures, que ralentir la poussée sans l'arrêter et s'y useraient vite. Les généraux de Bonneval, Deligny et Crépy essayaient de faire barrière de la côte de Talou à Eix-Abancourt, mais la situation était étrangement difficile : le sol tremblait sous leurs pas. A 10 heures, le général Balfourier arrivait enfin à Souville et recueillait des mains du général Chrétien ce champ de bataille bouleversé. Le 30 corps, attaqué dans les condi-

tions les plus défavorables, avait joué le rôle sacrifié que le destin lui avait soudain assigné : comme un capitaine quitte, le dernier, le vaisseau en péril, son vaillant chef allait rejoindre dans la vallée de l'Aire les malheureux restes de son malheureux corps.

Les troupes étaient fraîches, les chefs moins fatigués, mais le secteur de bataille leur était inconnu. Il leur fallait s'y asseoir et la tâche était malaisée. Telle situation explique que la journée du 25 ait été plus néfaste encore que celle du 24.

La 37e division fut attaquée dès le matin par des troupes débouchant de Samogneux sur la côte de Talou et du bois des Fosses sur Louvemont. Une fois de plus, le général de Bazelaire, que les Allemands commettaient la faute de ne pas attaquer, foudroyait de la rive gauche leur marche sur la côte de Talou et la coupa net. Mais plus à sa gauche, l'ennemi parvenait jusqu'à Louvemont où la garnison tint tête, au prix de quel effroyable effort, sous un feu intense de mitrailleuses.

Sur le front du général Deligny la menace s'accentue. L'Allemand avait pénétré jusqu'au village de Douaumont. « Quoi qu'il arrive, a déclaré le colonel commandant le 95e, je n'abandonnerai pas Douaumont ». Il devait tenir parole — trois jours — contre dix attaques et cette résistance marque le premier arrêt sérieux de la ruée allemande. Mais à sentir l'ennemi à son sud-est et se croyant menacé d'être tourné, le général de Bonneval était autorisé à craindre un désastre pour les troupes occupant les abords de Louvemont et les côtes de Talou et du Poivre : il replia ses forces sur Froideterre : Verdun, de ce fait, était presque découvert : les bruits

les plus sinistres coururent immédiatement : on disait la cavalerie allemande à Bras, aux portes de la ville. Le général Dubois, commandant d'armes de Verdun, reçut l'ordre de mettre la ville elle-même — toujours accablée sous les obus — en état de défense. Mais le général Herr ne pouvait admettre pareille situation : il donnait l'ordre à Balfourier non seulement de tenir à tout prix la ligne Bras-Douaumont, mais de réoccuper les côtes de Talou et du Poivre, ce que, dès le lendemain, la 39e division allait faire en partie.

La Woëvre, cependant, se vidait de nos troupes : elles se repliaient en bon ordre sur les côtes qu'elles garnissaient. Bezonvaux même était abandonné. Et déjà un dernier événement — le plus grave peut-être de tant d'incidents tragiques — semblait devoir rendre précaire la défense même des côtes. Dans la soirée, un parti allemand, se glissant par le ravin d'Hassoule, s'était présenté devant une des entrées du fort de Douaumont. Fait qui paraîtra toujours singulier, le plus important des forts de Verdun n'était, au témoignage même de l'ennemi (Rapport du major Gebsattel du 1er mars) « occupé que par les servants d'artillerie des tourelles et quelques hommes du génie ». Ceux-ci furent en quelques instants réduits à l'impuissance, mais, de l'aveu du document allemand, firent la meilleure contenance du monde ; fait singulier, je le répète, et cependant explicable sinon excusable [1].

1. Ayant, depuis août 1914, suivi de très près la chronique du fort, où j'avais passé mes premières semaines de guerre, je fus appelé peu de jours après l'événement du 25 février 1916, par l'État-major du général Pétain à chercher cette explication. Elle est assez simple. Dès octobre 1914, sur un ordre du général

Le lendemain l'Etat-major allemand tranformait cette surprise en un assaut épique : « *Dans une vigoureuse poussée en avant, des régiments du Brandebourg* sont arrivés jusqu'au village et au fort cuirassé de Douaumont *qu'ils ont enlevés d'assaut...* » — galéjade prussienne qui prêterait à sourire, si l'événement n'avait été, par lui-même et ses suites, un des plus lamentables de cette série à la noire.

*
* *

A la vérité, cette série était close. Non que nous ne dussions encore connaître des heures tragiques et de malheureux reculs. Mais ce ne seront plus qu'incidents d'une bataille chèrement disputée et menée d'une main de maître. A l'heure même où, après la côte de Louvemont au nord immédiat de Verdun, le fort de Douaumont, au nord-est, tombait entre les mains de l'ennemi, la bataille qui, depuis trois jours, semblait s'acheminer au désastre, allait

Coutanceau qui semble n'avoir été qu'une application d'un ordre général du G. Q. G. — conséquence de la réaction contre le système jusque-là en vigueur de l'occupation des forts — la garnison de Douaumont avait évacué le fort pour venir habiter les baraquements voisins d'où elle pouvait et devait se reporter rapidement, en cas d'attaque, dans le fort lui-même. En 1915, celui-ci était en 3e ligne : il ne resta occupé que par les servants. Au moment où brusquement la perte de l'Herbebois, des Fosses, de la Chaume, d'Ornes et du vallon de la Vauche et le retrait des troupes de Woëvre faisaient du fort un bastion de la 1re ligne, il est clair qu'il eût fallu le faire réoccuper. Mais à cette heure même, l'Etat-major Chrétien passait la main à l'Etat-major Balfourier : celui-ci ne pouvait un instant supposer que le fort était à peu près vide de défenseurs. D'où le fatal événement du 25 février qui parut monstrueux à bon droit à tant de personnes et, comme on le voit, s'explique par un enchaînement fâcheux d'événements fort simples.



Environs de Vaux devant Damloup après la bataille.

prendre une toute autre tournure : les renforts affluant — le 1er corps après le 20e corps, le 21e corps après le 1er, — le commandement de ces troupes d'élite était remis à l'un des meilleurs chefs de notre Armée. Et la fortune allait prendre une face nouvelle.

VII

LA BATAILLE ORDONNÉE

La soirée du 25 au 26 février 1916 avait été l'une des plus tragiques que nous eussions connue, que nous dussions connaître. L'État-major de la R. F. V., encore à Dugny (à une lieue au sud de Verdun), avait à faire front à une situation si compromise qu'elle semblait — à moins d'un miracle — perdue. Il paraissait que devant nous un mur s'écroulât. Le général Herr menait cette ingrate bataille avec une passion qui soutenait tout à la fois et fatiguait ce cerveau fécond. La bataille l'avait trouvé à la tête d'une petite armée de secteur, que rien ne préparait à une tâche exceptionnelle et qui n'y avait fait front que par une magnifique surexcitation des âmes et des forces. Cette bataille débordait une petite armée mal préparée à la soutenir. L'État-major de la R. F. V. eut lui-même proclamé que les circonstances étaient plus fortes que les moyens dont il disposait. Ces quatre journées avaient éreinté les corps et surmené les âmes.

Dans la journée du 25, nous vîmes le général de Langle de Cary arriver à Dugny : le hasard fit que je me trouvasse, avec mon ami le capitaine Henry Bordeaux, officier de liaison envoyé par la 1re armée, dans le cabinet du général Herr quand le Comman-

dant de notre groupe d'armées survint. Nous eûmes l'impression que le nouveau venu prenait les choses fort au tragique. Les deux chefs s'enfermèrent quelques heures : il semble que le général de Langle ait envisagé avec un très grand pessimisme la bataille engagée : l'évacuation de la Woëvre ne lui apparaissait que comme un premier pas, dit-on : il envisageait déjà le retrait sur la rive gauche comme événement à prévoir et il semble que de retour à son quartier générat d'Avize, il ait ordonné les mesures préliminaires à cette grave décision.

Le Grand Quartier ne partageait point cette façon de voir. Le 24, dans la soirée, le général en chef laissant le général commandant le Groupe d'Armées libre « de prendre sur place les décisions nécessaires »... « lui indiquait sa ferme volonté de faire face à l'attaque allemande, en se maintenant sur la rive droite de la Meuse ». Mais, il paraissait, avant tout, expédient qu'une armée solide fût constituée sous une main très ferme. On disposait, nous le savons, d'un Etat-major : celui de la 2e armée et c'était Etat-major d'élite, formé par le général de Castelnau et, pendant huit mois de guerre, conduit par lui et par lui entraîné. Lorsque, en juin 1915, Castelnau avait pris le commandement du groupe des armées du Centre, pour assumer, peu après, au Grand Quartier une fonction plus éminente encore, la 2e armée avait passé à l'homme que la guerre portait après l'avoir révélé : le général Philippe Pétain. Tout le monde aujourd'hui connaît l'homme : ce colonel de 1914 s'était, dès les premières heures de guerre, affirmé grand chef ; cet ancien professeur d'infanterie à l'Ecole de Guerre avait apporté dans le commandement d'une brigade, d'une division,

d'un corps d'armée cet esprit clair, froid, un peu ironique, ce bon sens qui, depuis longtemps, a rejeté au second plan, en ce cerveau organisé, l'imagination et cette pénétration acérée qui donne à son regard clair une expression parfois insoutenable. Simple jusqu'à l'affectation, très haut, très calme, très froid d'apparence, avec une propension à la fronde et même à la taquinerie, il le faut connaître pour découvrir ce que cette apparence marmoréenne cache de chaleur, de sentiment et je dirai de sentimentalisme : parce que, au fond, et par nature frémissant de passion, il s'est imposé le sang-froid et en a fait plus qu'une seconde nature, la condition essentielle de son jugement : l'homme fort d'Horace qui « le monde brisé s'écroulant, en recevrait sans crainte les morceaux » — *impavidum ferient ruinæ*.

Il avait fait partout ses preuves — et dernièrement aux attaques de Champagne sous Castelnau, à la tête de cette 2e armée héritée de lui et Joffre lui avait confié l'étude de la décisive offensive à préparer pour le printemps de 1916. Dans les circonstances tragiques — et pour beaucoup affolantes — que l'on traversait, il était l'homme désigné. C'est grand mérite à Joffre et à Castelnau d'être tombés d'accord sur celui qu'il fallait en cette crise et de l'avoir désigné. Il fut d'abord question de lui confier simplement la garde de la rive gauche ; il ferait ainsi front au danger menaçant d'un nouveau Sedan et si les troupes de la R. F. V. étaient contraintes à évacuer la rive droite, les recueillerait et tiendrait bon sur l'autre rive. Le 25 février il était mandé au Grand Quartier et recevait cette mission. Il eut le geste qu'on pouvait attendre de cet homme réfléchi : il demanda la correspondance de l'armée de Verdun et l'examina

rapidement, puis, rendant le registre, se déclara — sans plus de paroles — édifié, et accepta.

Le général de Castelnau était déjà parti pour Verdun. Dans la nuit du 24 au 25, il apprit, à Avize, du général de Langle de Cary, les conclusions auxquelles celui-ci avait abouti, au Quartier Général de Dugny, l'abandon de la rive droite semblait envisagé comme nécessaire : l'esprit clair et ferme de Castelnau est ici d'accord avec son grand cœur et, avant l'aube du 25, il a envoyé à Herr le message qui coupe net tout projet de repli. C'est la célèbre dépêche de 5 h. 45 : « Comme confirmation des ordres du général en chef, le général de Castelnau prescrit de la façon la plus formelle que le front nord de Verdun, entre Douaumont et la Meuse, et le front Est sur la ligne des Hauts de Meuse, devront être tenus coûte que coûte et par tous les moyens dont vous disposez. *La défense de la Meuse se fait sur la rive droite : il ne peut être question que d'arrêter l'ennemi à tout prix sur cette rive.* » Le maître avait parlé.

Il arriva à Bar-le-Duc, annonçant Pétain, courut à Dugny où le général Herr le reçut en Messie. Il faut avoir approché le général de Castelnau pour concevoir comment tout — *moralement* — s'ordonne sous sa main. Ce mélange de fermeté naturelle et de bonté exquise vaut la plus étudiée des diplomaties — et la finesse du Gascon fait le reste. De causer avec le général et son Etat-major, il jugea vite d'une situation qui n'était désespérée que si l'on désespérait. Lorsqu'il quittait le commandant de la R. F. V., il était d'accord avec lui sur la nécessité de réunir dans la même main les rênes d'une bataille qui allait tous les jours s'élargir et se magnifier pour devenir *la grande bataille*. Pétain, avec l'Etat-major de la 2e armée, vien-

drait rejoindre à Souilly l'Etat-major de la R.F.V. qui s'y était — dans la nuit du 25 au 26 — installé ; les deux Etats-majors seraient fondus sous le commandement du général Pétain qui serait autorisé à garder le général Herr en qualité d'adjoint.

Dans l'après-midi du 26, un heureux hasard me fit me heurter au général de Castelnau qui, sous la neige commençante, montait d'un pas si jeune les degrés qui font du perron de la mairie de Souilly — aujourd'hui vrai monument historique — une entrée bien pompeuse à une si modeste maison commune. Je jugeai du calme parfait qui, en des circonstances si troublantes, dominait cette âme magnifique par ce fait qu'il me fit l'honneur de s'arrêter avec le modeste sous-lieutenant que j'étais et de causer avec lui. Ce que, avec sa bonhomie coutumière si peu exclusive de dignité, le général me dit à cette heure me restera toute ma vie présent. Il termina l'entretien par ces mots : « Non seulement Verdun ne sera pas pris, mais je peux vous dire pourquoi ! C'est qu'il *ne faut pas que Verdun soit pris !* » Qu'on se figure pour comprendre mon émotion, l'heure, le lieu et l'homme.

A cette heure même, Pétain arrivait à Verdun : il y apprit, comme don de joyeux avènement, la prise du fort de Douaumont. « *Si fractus illabitur orbis...* » Il ne vit là qu'une raison de hâter son arrivée à Souilly ; déjà son chef d'Etat-major, le colonel de Barescut, par Bar-le-Duc, courait à Souilly, le collaborateur le plus précieux que pût trouver un chef, âme d'élite et cerveau infatigable, un cœur de chevalier au service d'une forte tête. Il avait vu Castelnau : celui-ci lui remit l'ordre qui servirait de charte provisoire à la 2e armée : « La mission de

la 2e armée sera d'enrayer l'effort que prononce l'ennemi sur tout le front nord de Verdun. » C'était tout, mais tout y était.

Le 27 février, au matin, descendant l'escalier qui, du rez-de-chaussée de la mairie de Souilly monte au premier étage où allait — tant de mois — vivre le cerveau de la bataille, je croisai un homme grand, pâle, les yeux bleus très clairs sous une paupière tombante, la bouche ferme sous la moustache dont le vermeil blanchissait, la taille droite et forte sous une capote de soldat, la jambe alerte dans des molletières de tricot : les plantons se poussaient pour le voir : « Le nouveau patron ! ». Il restera notre « patron », l'homme de Verdun, Pétain, celui qui dit : « On les aura » — et qui les eut.

Il pénétra dans la grande salle, serra quelques mains, alla droit à la grande carte « assemblée » sur son panneau, prit un fusain et traça des secteurs avec autant de calme que s'il croquait un paysage en une matinée sereine. Tout avait fini, après les derniers combats, par être confusion sur le champ de bataille ; il fallait qu'avant tout, l'ordre fût rétabli par une rigoureuse délimitation des responsabilités, partant, des zones d'action : « Ici Bazelaire. Ici Guillaumat. Ici Balfourier. Ici Duchêne. » Et il dicta l'ordre 1 où il définissait le rôle de son armée : « *Enrayer à tout prix l'effort que prononce l'ennemi sur le front de Verdun. Toute parcelle de terrain qui serait arrachée par l'ennemi donnera lieu à une contre-attaque immédiate.* » Bazelaire tiendrait d'Avocourt à la Meuse, Guillaumat, de la Meuse au village de Douaumont, Balfourier de Douaumont à Eix, Duchêne d'Eix à la Meuse en aval de Saint-Mihiel. Jamais l'expression « prendre en

main une bataille » ne me parut plus juste. A voir cette main saisir les rênes, on se sentait animé d'une chaleur nouvelle.

*
* *

La bataille s'ordonnait, s'alimentant par ailleurs de nouvelles forces : étant, cette nuit du 25 au 26, officier de service, c'est moi qui avais reçu et transmis le télégramme : « *Le paquet Guillaumat* vous arrive ». Le paquet Guillaumat, c'était le 1er corps : que d'autres « paquets » allaient pendant cinq mois arriver ! Mais si la bataille se nourrissait de notre côté, elle se nourrissait de l'autre et allait, partant, se prolonger. Après l'effroyable mêlée des premiers jours, premier acte sanglant du grand drame, elle allait aussi se fixer, la ruée allemande allait être arrêtée entre le 27 février et le 5 mars sur les points les plus menacés la veille ; mais elle reprenait sur d'autres points, à droite et à gauche des positions conquises ; sur la rive gauche vers le Mort-Homme, au sud de Douaumont sur le massif et le defilé de Vaux du 6 au 12 mars. Les progrès allemands, très limités, paraîtront même un instant définitivement arrêtés sur l'un et l'autre point. Après une série d'attaques locales du 12 mars au 8 avril, coupées d'accalmies relatives, l'ennemi tentera, les 9 et 10 avril, une offensive massive au nord de Verdun sur l'une et l'autre rive. Nous serons jusque-là tenus à garder une attitude défensive dont nous nous départirons après le 8 avril, mais pour nous livrer à de simples attaques partielles et locales qui, améliorant nos positions nous rapprocheront des points importants à ressaisir. Et la première phase de la Grande Bataille sera close.

La seconde s'ouvrira assez exactement avec la prise de commandement du général Nivelle. Tandis que celui-ci prépare les premières grandes reprises, l'ennemi reprendra et accentuera son offensive sur la rive gauche, à laquelle nous répondrons par une contre-offensive sur le fort de Douaumont (1er-28 mai) L'Allemand, qui aura un instant perdu puis ressaisi le fort, entendra nous en éloigner et du 1er au 17 juin, reprendra ses attaques sur le massif de Vaux et les alentours de Douaumont, tandis qu'il réentreprendra la conquête du Mort-Homme et de la cote 304 sur la rive gauche. Puis sentant venir l'offensive alliée sur la Somme, il fera, du 21 au 30 juin, un effort désespéré sur le plateau de Souville-Fleury-Froideterre, difficilement brisé. Il le poursuivra même au delà du 1er juillet — date où se déclanchera la bataille de la Somme — et y mettra une particulière âpreté. Cette attaque le mène, le 12 juillet, à son point extrême, au delà de Fleury, la « chapelle Sainte-Fine », tandis que, sur la rive gauche, il parvient à s'installer sur les pentes du Mort-Homme et de la cote 304.

Alors commencera la troisième phase où l'esprit offensif de Nivelle se traduira par la série de reprises sur la rive droite, en juillet, en octobre, en décembre 1916. La bataille de Verdun alors paraîtra close. Nous pourrons dès lors inscrire à l'Histoire ce mot de *Victoire de Verdun* que, dès les premiers jours, l'admirable résistance des troupes en une lutte disproportionnée permettait d'entrevoir et que les splendides vertus déployées au cours de la bataille autorisaient à prononcer, même aux mauvaises heures parce que, suivant la formule de Foch, « victoire égale volonté ». Comme me l'avait prédit,

le 25 février, sur le perron de la mairie de Souilly, le général de Castelnau : Verdun n'aura pu être pris parce qu'il ne *fallait* pas qu'il le fût.

.·.

Lorsque Pétain saisissait la bataille, elle paraissait cependant, par la perte du fort de Douaumont et l'abandon des côtes de Talou et du Poivre, s'acheminer à la défaite. Le 26, l'Allemand entendit, du côté de Douaumont, élargir son gain : il attaqua à l'ouest du fort, puis sur le village même : mais la grande résolution qui, avec Pétain, s'installait à Souilly était déjà, ce 26, dans les âmes des défenseurs qui, sans rien savoir de ce qui se passait derrière eux, disaient, comme leur nouveau chef : « En voilà assez ! » La 39e division barrait la route et nous savons qu'il y avait à Douaumont même un colonel qui, à la tête de son 95e, avait dit : « Ils ne l'auront pas » et ceux qui lui succédaient après le 28 le répétaient. Pendant trois jours, le 26, 27, 28 février, l'ennemi s'épuisa à des attaques qui, finalement, se brisèrent : à la vérité, une tentative faite par nous pour reprendre le fort échouait également. Le 2 mars, l'Allemand jetait de nouvelles forces sur le village et derechef était arrêté : ce fut à la faveur de la nuit qu'il s'y glissait, mais il en était, le 3, rejeté, par une vigoureuse contre-attaque : revenant à la charge, il était encore repoussé, laissant un millier de morts sur le terrain. Il s'enrageait à cette lutte meurtrière autour de ces quelques maisons ruinées qui l'arrêtaient à l'heure que, dans l'ivresse de son succès des 25 et 26, il avait fixée pour la « *Festparade* de la place d'armes de Verdun ». Les Allemands reprirent contre le vil-

lage leur tir d'écrasement des premiers jours, y firent la mort, y entrèrent malgré l'héroïque résistance d'une poignée de survivants, s'y fortifièrent promptement, mais vinrent se heurter, à 200 mètres du village, à une ligne reformée, s'y brisèrent et parurent renoncer. La trouée était, de ce côté, fermée.

Ils attaquaient, par ailleurs, nos dernières positions de la Woëvre méridionale. Mais s'ils parvenaient à faire tomber Manheulles, ce qui amenait l'abandon de Fresnes, c'était au prix de grosses pertes et ils trouvaient, de même qu'au nord, la ligne reformée, infrangible, d'Haudromont à Trésauvaux, et les Éparges couvertes. Notre flanc était gardé, tandis que, du côté de la Meuse, la situation se raffermissait sur les pentes du Poivre et de Talou. L'ennemi semblait, en ce début de mars, provisoirement fixé.

Ce n'était pas le seul bénéfice d'une résistance surhumaine qui, depuis le 21 février, l'avait de telle façon éreinté et saigné, que son élan en restait pour l'heure brisé. De ces combats qui maintenant commençaient à être connus, jaillissait le sentiment très net d'une *victoire morale*. Je courais, à partir du 5 mars, les unités combattantes et j'avais l'impression que dès ce jour le soldat avait conscience d'avoir, même en reculant, mais après d'âpres luttes, « arrêté le Boche ». Les lettres datant des premières heures qu'on nous communiquait confirmaient sur ce point sans réserve mon enquête personnelle. A plus forte raison, ce sentiment allait-il se fortifier du 1er au 15 mars. Encore que les Allemands dussent à cette époque — notamment à l'entrée du défilé de Vaux — rester singulièrement agressifs, l'opinion s'affirmait, « qu'on l'avait *bouclé* ». La satisfaction et l'orgueil qu'en tirait le *poilu* créait chez lui une

mentalité qui, de l'armée de Verdun gagnait la Nation et, par un phénomène intéressant de retour, se fortifiait chez le *poilu* de l'admiration enthousiaste de la Nation. Avant que l'Allemand fut très réellement « bouclé » — et il ne le sera, je l'ai dit, pour un temps qu'au milieu de mars — *le soldat de Verdun*, type nouveau en cette guerre, s'estimait en principe soldat d'élection et, chose tout à fait curieuse en cette lutte tout au moins indécise, soldat vainqueur.

* *

Sa vertu qui, spontanément, s'était affirmée dans les premières journées, en avait reçu un magnifique stimulant. Les lettres révélaient en lui une force morale qui, jusqu'à la période critique de juin 1916, devait se soutenir à un degré prodigieux. Se résignant aux privations, aux fatigues, aux tortures et à la mort même, il affichait une foi dans la victoire, non seulement future mais présente. Et y croyant, il y travaillait d'autant mieux. Il arrivera un temps où je relèverai à plusieurs reprises ce mot sublime inscrit en plus d'une lettre écrite par un soldat « montant » à Verdun : « *C'était bien notre tour après les camarades !* ». Mais dès les premiers jours de mars, on eût rougi de se plaindre d'y « monter ». Tous les admirables sentiments qui, en août 1914, s'étaient fait jour, se retrouvaient condensés et vivants chez le soldat, avec une sorte de confiance en sa valeur professionnelle qu'après les premiers événements de l'été de 1914, nos soldats ne possédaient pas : « Notre confiance reste inébranlable, écrit l'un d'eux, et il est bien certain que malgré tous

leurs efforts, les Boches ne peuvent rien contre nous, que nous leur flanquerons une râclée magistrale et que certainement nous serons vainqueurs. » Plus brutalement, un autre écrivait (le 10 mars) : « Pour vous dire toute ma pensée, *les Boches sont foutus* : comme on dit, ils jouent leur dernier atout. Les *vaches*, il nous font du mal, c'est inévitable, mais ils savent ce que cela leur coûte : nous leur faisons des tirs de barrage et des feux concentrés qui leur font des pertes terribles. » Et c'est le même sentiment que je trouve exprimé dans mille lettres et que formule celui qui écrit : « Ils sont tombés sur un *bec de gaz* et ce qu'ils ont pris pour *purge*! Jamais on ne vit tant de cadavres. » On concédait qu'ils avaient avancé, oui, mais on ajoutait : « Ils se sont bien cassé les dents et ce n'est pas la prise de deux ou trois villages qui leur remettra la mâchoire. » Et le refrain était : « Ils n'auront pas Verdun »... « Leur offensive est *loupée*. »

De cette foi magnifique toutes les vertus découlaient, notamment une abnégation sans précédent même en août 1914 : non seulement on voit nos « rouspéteurs » déclarer qu'ils ne se plaignent point de la nourriture, mais on lit maintes fois des phrases analogues à celle-ci : « Il se peut que j'y laisse ma peau, mais cela n'a pas grande importance devant celle de pareils événements. » Un superbe héroïsme circulait des troupes descendantes aux troupes montantes. On lira encore en juin — au moment de la pire lassitude — après de grandes plaintes sur l' « enfer de Verdun », ce retour d'orgueil : « On est tout de même content d'avoir été de cette fameuse bataille de Verdun » et je voyais, avec un plaisir personnel qu'on comprendra, les revenants

de la bataille commenter avec orgueil un article intitulé *Soldats de Verdun* où, sous le voile de l'anonymat, j'avais fait passer dans la presse parisienne le récit de certains exploits. Ils ajoutaient généralement : « Et encore c'est mieux que çà ! » — ce qui ne pouvait qu'augmenter ma joie. Telle était l'exaltation qu'en attendant les heures de sombreur dont je parlerai, elle se manifestait, les âpres combats des premiers jours clos, par une surexcitation d'apparence presque joyeuse. Un étranger les voyant partir de Bar-le-Duc, écrivait : « Les Français que j'ai vu passer, on ne dirait pas qu'ils ont fait le sacrifice de leur vie : ils chantent et parlent naturellement sans fanfaronnade. » Et les officiers étaient unanimes en leurs rapports : « Entrain superbe, moral merveilleux » : C'était « merveille » en effet : et le moral allait être, alors qu'en se battant violemment parfois, on reculait encore, porté à la fin de mars, au paroxysme.

*
* *

Il fallait connaître dès l'abord cette mentalité pour comprendre la bataille de Verdun et s'expliquer cette singulière *victoire* qui consistait à n'être point vaincu. Mais le moral « merveilleux » des troupes eût été vain s'il n'avait été sagement employé. Nous avons vu Pétain organiser dès la première minute la bataille, et maintenant son Etat-major, autour de lui, continuait. Il m'était loisible, après avoir assisté aux combats, de revenir du pont à la chambre des machines ou — si l'on préfère — à la barre que le capitaine tenait d'une main musclée.

L'Etat-major de la 2e armée — de tous temps l'un

des meilleurs — s'était mis au travail sans perdre une heure : tous les bureaux étaient en activité dès les premiers instants, de celui qui préparait les opérations à celui qui, par ses renseignements, les inspiraient, de celui qui dirigeait les masses à celui qui brassait le matériel. Je vis là un Etat-major parfait en action. Son chef, le colonel de Barescut dont j'ai dit la vertu, s'était le 26 au matin, au milieu de ses officiers, installé à cette petite table où nous devions le voir littéralement attaché quatorze heures par jour pendant cent jours, pâli par le travail, émacié par les soucis, admirable de conscience et de fermeté. Et, sous cette main sèche et nerveuse, les *services* de l'Armée *rendaient* au maximum.

La route *tenait*, cette route qui, dès les premières heures, avait été la seule artère sérieuse. La neige, le gel, le dégel, la pluie, la grêle se succédaient des jours et des jours ; la route se liquéfiait en boue ou se vernissait de verglas, mais la chaussée ne craquait point sous la double file de près de 6.000 véhicules automobiles par vingt-quatre heures, dont les 3.900 camions lourds, les 200 gros autobus du R. V. F. et les formidables trains d'artillerie. Les conducteurs, conscients du rôle qu'ils remplissaient, restaient dix-huit heures à leurs volants, se reposaient cinq heures et repartaient. Certains travaillèrent jusqu'à cinquante heures, mais, se comparant aux hommes qu'ils amenaient à la bataille, ils n'avaient, en ces premières semaines, que des paroles d'acceptation simple.

Les hommes tenaient, la voie tenait, mais il fallait qu'elle tînt longtemps : des « cantonniers » — territoriaux tout à cette besogne — jetaient entre chaque passage de camion quelques pelletées de

cailloux : il en sera jeté, en dix mois, plus de 700.000 tonnes. On ne pouvait élargir la route : on pratiqua des créneaux. Et pour qu'aucun à-coup ne se produisît, qui eût pu tourner à la mésaventure, l'Etat-major, divisant la route en six « cantons », créait le service de police et de pilotage qui devait faire merveille. La courroie de transmission glissait sur deux roues idéales, l'une établie au sud de Bar, l'autre au sud de Verdun. Des jours, des semaines, des mois, nous la vîmes fonctionner sans accrocs. Elle conduisait, sans cesse, les sauveurs aux champs de Verdun. Un général dira — à l'été de 1916 — en regardant passer les convois : « Il est certain que sans ces bougres là, nous étions f..... » et Barrès : « La *Voie Sacrée !* »

Cependant, cette route, pouvait-on, en mars, penser qu'elle tiendrait en ces conditions d'utilisation intense et de réfection médiocre ? Il fallait la soulager. Le réseau meusien devenait entre les mains de l'Etat-major d'un sérieux rendement : croisements allongés, prises d'eau améliorées, magasins créés dans les gares: le *Tortillard* devenait personnage : il transportait bientôt 1.000 tonnes par jour. Mais dès la première heure, Pétain avait dit : « Il me faut une vraie ligne ferrée ! » Celle de Châlons à Verdun, sans cesse coupée, sous le canon tous les jours davantage, était aléatoire, ne pouvait, quand elle fonctionnait, qu'être un « rabiot ». Il fallait une nouvelle voie large : dès les premiers jours de mars, on s'y mit : un travail intense permettra, dès juin, de poser les rails sur le balast entre Sommeilles (nord de Revigny) et Dugny (sud de Verdun) : le 21 juin elle sera ouverte aux munitions, et, de ce fait, les grandes angoisses finies que, tous les jours, aura

inspiré cette situation d'une voie unique — à la merci d'un trop violent dégel ou de pluies trop prolongées.

Tout sortait de terre ou s'y créait : un grand ingénieur, Bunau-Varilla, forait des milliers de kilomètres de conduites d'eau, tandis que les carrières étaient explorées, les forêts exploitées, les dépôts de munitions et de vivres institués, les hôpitaux grands et petits étendus, les parcs d'aviation multipliés et l'énorme saillant de Verdun « organisé » avec ses cités de bois surgies de terre, ses voies nouvelles, qui, de Verdun, achemineraient à la périphérie où l'on allait vaincre ou mourir.

Il faut se figurer un Pétain non comme un chef croisé à l'âme enthousiaste, mais comme un grand proconsul à la tête des légions, ayant, au moins autant que de combats, le souci des chaussées. Si, en mars, on eût interrogé le général commandant l'armée de Verdun sur ses soucis, il eût assurément répondu : « Les routes ! » Et ce souci s'était traduit en gestes. La bataille se gagnerait par la prévoyance et l'organisation.

Ces routes ouvertes, il fallait que les troupes ne cessassent d'affluer. La bataille allait absorber un million d'hommes et en *consommer* un demi-million. Dès le 1er mars, le Grand Quartier s'en préoccupait. Il nourrit la bataille et avec un grand mérite, car pas un instant — ce sera un nouveau titre de Joffre à notre admiration — le général en chef ne consentit à renoncer à la grande offensive qui, Verdun attaqué, avait deux raisons pour une de se préparer, car, bousculant l'Allemand sur la Somme, elle délivrerait Verdun comme jadis une armée de secours faisait, en survenant, lever le siège des cités inves-

ties. Il fallait bien que les réserves fussent employées à Verdun, mais, il fallait qu'il en restât ou s'en reconstituât : Pétain renverrait rapidement ses troupes usées moyennant qu'on lui en expédierait de neuves : tandis que celles-ci se battraient, les forces éprouvées seraient restaurées. Ce fut le système des promptes relèves qui, des défenseurs éreintés de Verdun, fit les allègres assaillants de la Somme. Les Allemands, de leur côté, sans cesse, alimentaient leur armée de Verdun en la grossissant : dix divisions et demie nouvelles étaient par eux jetées dans la bataille en mars ; car les combats de février avaient « crevé » six divisions. Il fallait répondre à ces renforts allemands par des renforts français. Dès le 28, on avait décidé que le 21e corps (Maistre) suivrait à Verdun le 7e, le 20e, le 1er. Puis sans cesse des divisions viendront grossir ou rafraichir les « groupements » qui se divisent bientôt le front assailli et à la tête desquels on verra succéder à Bazelaire, Balfourier et Guillaumat, Maistre, Deletoille, Maud'huy, Berthelot, Baret, Nolet, Halluin, Lebrun, Nivelle, Mangin... Les 32e, 33e corps, la 76e division seront ainsi amenés avant la fin de mars, puis les 69e et 154e divisions au commencement d'avril, toujours avec la recommandation du Grand Quartier de ménager les forces en vue de la future offensive. Et l'afflux continuera à la veille de la bataille de la Somme : le 26 juin, Joffre pourra écrire qu'on a donné 65 divisions à Pétain jusqu'à ce jour pour alimenter la bataille de Verdun.

Aussi tout va se conjurer pour que la bataille d'arrêt se transforme peu à peu en bataille de reprise et la victoire morale due à nos poilus en victoire réelle, issue des travaux des grands chefs

autant que de la vertu des soldats — issue de la coopération de tous en une égale bonne volonté. Ce qu'il y aura d'admirable en cette affaire de Verdun ce sera la parfaite subordination du bras qui exécute à la pensée qui ordonne. Et Pétain pourra, dès le 12 mars, dire au président Poincaré, présidant le *rapport* de Souilly : « La victoire viendra de ce que chacun fait toute sa besogne dans sa partie. »

VIII

L'ATTAQUE SUR LES AILES. DU MORT-HOMME AU DÉFILÉ DE VAUX

6 mars-30 avril.

Les Allemands éprouvaient la plus vive déception. Si considérables que fussent leurs gains des premiers jours, l'attaque brusquée n'avait pas donné le résultat qu'on en avait attendu : la percée sur un point en direction de Verdun, puis, la brèche élargie, la ruée vers la ville : d'autre part, si les troupes françaises s'accumulaient sur la rive droite attaquée, il semblait bien que l'attention de l'Etat-major français ne se détournait pas de la rive gauche menacée : le coup du « *Sedan de la guerre mondiale* » était manqué. Chose étrange, le Kronprinz y revenait cependant. Il allait — dix jours trop tard — attaquer sur le rive gauche. A vrai dire, ce n'était plus manœuvre avantageuse, mais action nécessaire : les nouvelles positions allemandes au nord de Verdun sur la rive droite étaient presque intenables et, à plus forte raison, toute avance dans la boucle de Champneuville interdite par la présence du groupement Bazelaire sur le front de Forges à Malancourt et l'installation sur les collines du Mort-Homme et dans le bois des Corbeaux d'une artillerie

qui prenait à revers toute la région de Champneuville-Louvemont.

Le 4 mars, on lut sur le front des troupes du IIIe corps allemand un ordre du jour du Kronprinz, qui, essayant de pallier « l'arrêt momentané de la lutte », parlait de « repartir pour de nouveaux combats », car il fallait prendre Verdun proclamé « *cœur de la France* ». Mais avant toute reprise de bataille sur la rive droite, il fallait déterminer sur la rive gauche un recul des positions françaises. Ce sera le but de l'attaque du 6 mars.

Le saillant de Forges était vulnérable : il pouvait être canonné sur trois côtés et le fut. Il le fut copieusement : puis l'infanterie jetée à l'assaut au delà du ruisseau de Forges. La Côte de l'Oie fut bientôt assaillie ; elle résista, mais Forges et Regneville tombèrent, la ligne française se reformant de Bethincourt à la Meuse par le bois des Corbeaux, la Côte de l'Oie et la cote 229. Mais les Allemands, portés au pied des collines, sont à portée de les assaillir. Le 7 mars, ils parviennent à déborder la Côte de l'Oie, à enlever les bois des Corbeaux et de Cumières. Ils abordèrent alors le Mort-Homme en rangs serrés. La position était fortement tenue et on y attendait l'ennemi ; tandis que l'artillerie l' « encageait », un feu nourri de mitrailleuses et de mousqueterie traçait dans ses rangs de grandes traînées sanglantes. Rejetés en désordre dans le bois des Corbeaux, les survivants y furent pris à partie par nos batteries. Comme Cumières, enlevé, était repris et que Bethincourt avait résisté, la grande attaque de la rive gauche semblait avoir échoué. Elle n'en avait pas moins obtenu une partie du résultat cherché : la Côte de l'Oie, le bois des Corbeaux occupés, le

Mort-Homme serré de près, notre artillerie a dû se reporter un peu en arrière et l'Allemand peut réengager la bataille sur la rive droite. Le général de Bazelaire entend ne pas accepter cette solution. Ordre est donc de reprendre le bois des Corbeaux. Ce fut un des plus beaux épisodes de la bataille : la position était difficile à assaillir : le colonel Macker, un Alsacien au cœur de feu, conduisait lui-même l'attaque, à la tête de 3 bataillons : un témoin a évoqué devant moi les trois vagues roulant vers le bois, tandis que d'un tertre battu par les obus, l'abbé de Chabrol, prêtre à la grande âme, bénissait ceux qui allaient mourir. Le colonel enleva le bois et sous un déluge d'obus y tint. Mais, le 9, un retour offensif de l'ennemi, une attaque massive submergeait le bois : le colonel avait été tué l'un des premiers. J'ai entendu sur son lit de souffrance un admirable soldat, tombé à côté de lui, nous peindre le noble chef étendu tout sanglant dans la neige rougie. On dut s'en tenir là.

La bataille était donc pour les Allemands possible sur la rive droite. Elle se livrait de la côte du Poivre au massif de Vaux.

L'objectif de l'ennemi était indiqué : maître de Louvemont et de Douaumont, il entendait, par l'occupation de Bras et de Thiaumont, constituer une ligne qui lui permettrait de tenir Verdun sous une menace très proche. Mais il y avait imprudence à tenter cette avance sans s'être, au préalable, assuré, sur son flanc gauche, des pentes même de Douaumont, de la côte du sud, du défilé entre ce massif et celui de Vaux et de ce dernier massif même avec le fort qui le cime.

Ce défilé de Vaux, c'est une des poternes de Ver-

dun. Je le connais comme ma rue parisienne ; j'en ai, dans les premiers jours de guerre, gardé, certaines heures, en chef de petit poste, l'entrée qui alors était peu menacée. La Woëvre qui, entre Dieppe et Damloup, est arrosée par le Ru de Vaux vient mourir aux premières maisons du village où le ruisseau court en cascadant : Vaux est encaissé entre les pentes des deux massifs ; la rue centrale se prolonge vers l'est au delà d'un étang par le ravin de Bazil ; mais deux autres ravins viennent aboutir au nord et au sud de l'étang, le ravin de la Fausse Côte menant au fort de Douaumont au nord, le ravin des Fontaines escaladant à travers le bois de Vaux-Chapitre le plateau où s'élève Souville et où se terre Fleury. On voit l'importance du defilé. J'ajouterai que le fort de Vaux est presque imprenable si le village n'est pas entre les mains de l'assaillant. La difficulté s'augmente, s'il n'a pas pris Damloup qui flanque la colline au sud-est et défend le fond de la Horgue, voie de pénétration vers les pentes sud-ouest du fort.

Il attaque donc, le 8, le village de Vaux par l'est, d'une part et, d'autre part, la Caillette par le nord. Enfin il essaie d'enlever Damloup. A la lisière de la Caillette il est reçu de telle façon qu'il n'y revient pas. A Damloup vers lequel il s'engage imprudemment, il se fait cerner une compagnie entière par une habile manœuvre d'une des nôtres et n'insiste pas. Devant Vaux, le combat est au contraire très âpre. Maître de la partie du village entre le cimetière et l'église, il essaie de pousser. Une de ses compagnies, qu'on a laissé approcher, est rejetée dans les granges où on la *sert* à la baïonnette et dans les caves où on la *sert* à la grenade.

D'autres forces reviennent à la rescousse ; mais des barricades coupent la rue, qu'on défend à outrance. Ce fut, cette bataille de Vaux du 8-9, la journée peut-être la plus meurtrière pour l'Allemand, qui attaquait en masse et comme follement.

Il était pressé : il se décida à attaquer le fort par la falaise est. Il en escalada la base, mais arrivant sur la pente douce qui, au sommet de la falaise, amène aux fossés, il tomba dans nos réseaux, y fut pris par le double feu du village et du fort ; les assaillants se débandèrent rapidement en laissant 200 cadavres.

L'assaut avait été donné avec une telle violence et une telle confiance dans le succès qu'avant même qu'il eût abouti à ce sanglant échec, la nouvelle d'une éclatante victoire avait été envoyée par un général trop pressé au Quartier Général du Kronprinz. C'est ainsi que le 9 mars le Grand Quartier Impérial lançait ce *communiqué* fantastique : « A l'est du fleuve, le village, le fort cuirassé de Vaux, ainsi que les nombreuses fortifications voisines de l'adversaire, ont été, après une forte préparation d'artillerie, enlevés dans une brillante attaque de nuit des régiments de réserve de Posen nos 6 et 19, sous la direction du général de l'infanterie von Guretzky-Cornitz. »

La nouvelle, imprudemment lancée, il fallait la rendre vraie. Le 10, les malheureux soldats allemands sont rejetés à l'assaut des pentes et reçus de même, de même reconduits. Force était de constater qu'on n'aurait pas le fort tant que le village nous resterait. Le 11, l'assaut fut derechef donné à Vaux : une barricade particulièrement forte coupe le village en son milieu ; cet amas de poutres et de

charrettes fait rempart, trois fois, l'Allemand s'y brise, décimé par nos mitrailleuses, écrasé par notre canon. Et, le soir du 11, il s'affaisse.

Cependant, une attaque partie de Douaumont s'est brisée sur la corne est du bois Nawé. D'ailleurs c'est attaque insensée, tant que le défilé de Vaux n'est pas forcé. Et nous, arcboutés de toute notre force sur cette poterne que nous maintenons fermée, nous achevons de rendre vain l'assaut d'abord heureux de février, vains les progrès sur la rive gauche, puisque l'Allemand n'a pas pu, parce qu'arrêté au sud, porter d'un pouce sa ligne sur Thiaumont et Bras, vain tout cet immense effort qui, maintenant, se chiffre par un nombre effrayant de pertes pour aboutir à piétiner sur place depuis huit jours — dans la boue ensanglantée du défilé de Vaux.

Le 10 mars c'était avec raison que Joffre, arrivé sur les lieux, adressait à l'armée de Verdun l'ordre du jour célèbre tenant tout dans ces mots qui traverseront l'histoire : *« ... Le pays a les yeux sur vous, vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont « barré aux Allemands la route de Verdun ».*

*
* *

A la fin de mars, je fus chargé de conduire à Verdun d'illustres visiteurs. Le commandant d'armes, l'aimable général Dubois nous reçut dans les flancs de la citadelle avec son hospitalité coutumière. Après avoir salué Maurice Barrès qui était de cette compagnie, le général se tournant vers M. Athos Romanos, représentant d'une Grèce alors indécise, lui dit : « M. le Ministre, nous avons nos Thermopyles;

ils sont à Vaux. Mais nous ne serons pas écrasés comme Léonidas. »

Les « Thermopyles » de Vaux étaient restés fermés du 8 au 12 mars et l'assaut avait été si meurtrier pour l'assaillant que celui-ci, hors de souffle et exsangue, pendant trois jours, se terra. Quant à croire qu'il abandonnerait ses attaques, personne n'y songeait. A moins que, sur la rive gauche, il ne forçât la barrière du Mort-Homme, tel geste eût équivalu à renoncer à Verdun. La poussée sur Verdun était, de la Côte de Talou aux pentes sud de Douaumont, condamnée à marquer le pas tant que, sur sa droite et sa gauche, l'assaillant serait accroché. Il lui fallait sur sa gauche le massif de Vaux, donc au préalable le village : il lui fallait, à sa droite, le massif du Mort-Homme, enlevé ou tourné. Du 22 mars au 11 avril, il essaiera d'emporter les deux positions.

Il tâta les pentes du fort de Vaux, le 16, fut, le 17, rejeté : il lui fallait bien reprendre ses attaques sur le défilé ; il emporta l'est du village le 18, en fut, par une contre-attaque, chassé en partie le 19. Nous trouvâmes dans le village des monceaux de morts. Et d'ailleurs on vit l'ennemi se terrer derechef du 22 au 30.

C'était pour préparer un assaut plus formidable. Toute une division fut déchaînée. Pour lui faciliter la tâche, l'Allemand tenta d'élargir la position au sud de Douaumont et fut repoussé. Le 31 mars, ce fut ruée furieuse. Vaux fut disputé pierre par pierre. Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'il fut submergé ; encore trois compagnies se défendaient-elles, encerclées, dans la partie ouest du village. Nous réattaquons avec une compagnie à l'ouest, le

8, et parvenons à enlever les dernières maisons. Mais un nouveau flot submerge, avec la compagnie de secours, les derniers défenseurs. Vaux est définitivement perdu. Mais le village n'occupe que la tête du défilé : celui-ci se réserve au contraire après les dernières maisons, en avant de l'étang précédé d'une digue, et s'il n'a dépassé l'étang, l'ennemi ne peut aborder ni, à sa droite, le ravin de la Fausse Côte qui mène à Douaumont, ni à sa gauche, le ravin des Fontaines qui lui permettrait de contourner le fort de Vaux. C'est pourquoi nous avons, dans les derniers jours, apporté notre application moins encore à disputer le village en ruines qu'à occuper solidement la digue et les bords de l'étang. L'ennemi qui débouche du village est fauché par nos mitrailleuses, rejeté en lambeaux sur Vaux et n'y revient pas. Ce sont bien « les Thermopyles », mais « Léonidas », pour avoir un peu reculé, n'est pas plus disposé à laisser passer.

Restait à attaquer sur la rive gauche. Là c'était le Mort-Homme qui faisait barrière, long plateau dénudé à deux sommets (cotes 265 et 295) que couvrent, à l'est, l'éperon des Caurettes venant mourir à Cumières, à l'ouest la forte cote 304 dont les pentes occidentales alternent aux lisières des bois de Malancourt et d'Avocourt. L'attaque de front tentée le 7 mars avait laissé de cuisants souvenirs à l'Allemand : il espéra cependant enlever à l'esbrouffe, par une attaque brusquée, le saillant 265 : il fut déjoue : la résistance fut telle aux attaques que quatre jours elles se briseraient là contre. Le 14, il voulut en finir. La division Debeney prévenue serrait les coudes et bandait ses muscles. « J'ai donné la consigne que nul ne devait reculer », écrivait le

lendemain Debeney. On ne recula pas et ce fut miracle tant le coup fut rude. Le colonel Garçon, commandant la 75e brigade, 3 commandants de régiments et leurs états-majors qui s'étaient jetés dans le combat restaient sur le carreau avec des centaines de leurs hommes, mais Debeney pouvait témoigner fièrement qu' « aucun homme n'avait été vu se reportant en arrière ». L'exemple des chefs — et leur sacrifice — avaient achevé d'enraciner la défense.

Mais l'ennemi réitère ses attaques : si la cote 295 tient bon, la crête 265 est perdue ; une bataille confuse s'engage sur ces sommets qui va durer de bien longs jours. L'ennemi annoncera trois fois qu'il est maître du Mort-Homme. Or, le 8 avril, un officier allemand écrira qu'on va encore attaquer le malheureux Mort-Homme « que les Français occupent toujours et où ils ont toujours d'excellents observatoires », ajoutant qu'à voir ce qui se passe, « il faudrait des mois de combat pour avoir Verdun ».

Le commandement n'est peut-être pas moins découragé que ce petit lieutenant. Mais de la déception que donne ce nouvel assaut au Mort-Homme il ne tire pas la même conclusion : il entend tourner la position, puisqu'il ne la peut forcer, et la tourner très largement. Il attaque, à l'ouest, les bois de Malancourt et d'Avocourt ; l'attaque fut brusque — le 20 mars — et la surprise servit l'assaillant : les bois furent enlevés en quelques heures — j'en fus témoin — et le réduit d'Avocourt, à la lisière du bois. Nous étions ainsi pris de flanc : les ouvrages de Malancourt et d'Hautcourt, la cote 304 ensuite étaient maintenant positions aventurées

— et, partant, le Mort-Homme plus à l'est. Mais l'armée n'entend point laisser longtemps à l'ennemi le bénéfice de ce coup de main. Le 29, le réduit d'Avocourt est par nous attaqué : le colonel de Malleray se jetant à la tête de ses hommes, enlève le réduit, s'y maintient, s'y fait tuer ; mais enflammées par l'exemple, ses troupes y tiennent. Or, trois jours, l'ennemi attaqua le malheureux réduit : tout tenait à sa possession : les Allemands perdirent à ces assauts tant d'hommes qu'en dépit de tout, on reste étonné de son acharnement. Malancourt est, trois jours, ainsi défendu maison par maison et Haucourt, après sept jours de combats, ne nous est arraché que lorsqu'une brigade allemande entière est jetée sur ce tout petit village. Béthincourt, foudroyé par l'artillerie ennemie, est dès lors intenable. On l'abandonne, mais l'ennemi s'y installe à peine qu'il est à son tour écrasé par nos obus.

La situation n'en était pas moins assez sérieuse. De l'ouest de Malancourt au Mort-Homme, notre ligne avait été reportée à 2 kilomètres en arrière, la cote 304 était découverte et si l'ennemi parvenait à s'en saisir, le Mort-Homme déjà fortement abordé, tombait sans rémission.

L'Etat-major allemand entendit frapper un grand coup, emporter par un assaut d'ensemble — d'Avocourt à Cumières — toute la barrière démantelée : 11 régiments furent, le 9 avril, lancés à l'assaut, tandis que l'artillerie couvrait d'obus toute la ligne nord, de la région de Douaumont à celle d'Avocourt. La ligne tint. Mais les combats furent affreux. C'est au Mort-Homme qu'ils atteignaient la plus grande âpreté. Le 8e Chasseurs qui défendait la

pente nord-est avec le 16e Chasseurs et le 151e régiment d'infanterie, fut un moment attaqué sur trois côtés. Le capitaine de Surian qui le commandait, blessé grièvement, envoyait à la brigade l'admirable appel qui se terminait par ces mots : « *Le moral des hommes qui sentent pourtant la gravité de la situation reste bon. Ils sont resolus à tenir jusqu'à la mort.* » Ils tinrent et le Mort-Homme, ce jour-là, nous restait.

Mais une attaque aussi furieuse avait forcément entamé çà et là notre ligne : l'Armée s'émut : elle prévoyait avec raison que l'adversaire tenterait de pousser plus loin les avantages et fit déchaîner un feu d'artillerie nourri, spécialement concentré sur les points probables d'attaque.

L'assaut fut cependant donné au Mort-Homme avec une violence presque sans précédent. Le sommet 295 perdu fut par nous immédiatement canonné avec une telle intensité, que finalement il resta inoccupé. Mais tandis que les pentes nord-est étaient littéralement couvertes par les cadavres des assaillants. Cumières, âprement disputé, demeurait entre nos mains. Et le 11, nous reprenions çà et là du terrain perdu. La barrière avait été ébranlée et, en certains points, démantelée : elle restait partout étroitement approchée ; mais, vaille que vaille, elle tenait et l'on était bien résolu, au Quartier Général de Souilly, à reprendre avant peu et sur tous les points l'avantage.

*
* *

Pétain était maintenant assuré de tenir. Son esprit méthodique et froid s'affectait peu des pertes inévitables, des échecs passagers. C'était miracle — au

sens à peu près propre du mot — que, lançant à l'assaut des positions de la rive gauche comme du défilé de Vaux divisions sur divisions, y consommant par millions les obus, y employant ses pires procédés de combat, ses gaz et ses flammes, multipliant ses attaques sur un terrain hâtivement organisé et où nous ne lui opposions, à dessein (car nous ménagions on sait dans quel but, nos forces et nos moyens) que des forces presque toujours deux fois inférieures, l'ennemi n'eût pu briser la barrière du Mort-Homme, forcer le défilé de Vaux. Le 26 février, le commandant de la 2e armée n'avait eu pour nourrir sa confiance que le sentiment de sa propre supériorité et de celle d'un Etat-major éprouvé ; après un mois de combats effroyables, il avait une idée exacte de la valeur presque surhumaine des soldats de Verdun. Et ce qu'il n'eût osé peut-être affirmer le 1er mars, il n'hésitait pas à le proclamer maintenant. Devant les inquiétudes du Grand Quartier au sujet de la rive gauche et notamment de l'abandon de Béthincourt, il montrait une sérénité qui, en ces premiers jours d'avril, paraissait presque présomption : « A mon avis, écrivait-il, au pire moment, le 9, *la situation sur la rive gauche n'est pas mauvaise*. J'espère arriver à arrêter complètement l'ennemi. Mais le choix de la position a une grande importance. *Je demande donc qu'on me fasse confiance et qu'on ne se laisse pas impressionner par quelques reculs partiels prémédités.* »

Cette confiance — exprimée secrètement — éclaire d'un jour bien intéressant le fameux ordre du 10 avril : ce ne sont point phrases de tribun : ce que Pétain pense il le dit : « Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille

pour obtenir le même succès qu'hier. Courage ! *On les aura !* »

Le mot n'eut le succès qu'on sait que parce qu'après ces assauts enragés, les soldats à qui il était adressé en sentaient la vérité profonde et l'absolue sincérité. Il se retrouvait dans mille lettres de poilus qui, revenaient, fumant tout à la fois de rage satisfaite, d'orgueil et de confiance, les uns du secteur de Vaux, les autres du secteur du Mort-Homme : « *Ils ne passeront pas!* » La phrase courait : elle était à toutes les lignes des humbles papiers griffonnés en pleine bataille et dans la bouche des soldats interrogés par moi une heure après la relève. Pétain exprimait l'esprit de son armée. On les « aurait ».

Par surcroît le Grand Quartier stimulait cette confiance et la nourrissait. Tout en prêchant l'économie des forces, le général Joffre continuait à envoyer à Verdun les divisions qu'il fallait et le 3e corps pour relever le 21e. Lui-même était venu le 10 avril à Verdun. Il avait, à son ordinaire, regardé attentivement, écouté scrupuleusement, interrogé d'un mot bref et sa conclusion était qu'il fallait user des forces qu'il accordait pour prendre une attitude *agressive*. « Au cours de mon inspection du secteur du général Nivelle (3e corps, rive droite), écrivait-il à Pétain, j'ai constaté avec la plus grande satisfaction que *vos instructions concernant l'attitude agressive à prendre portaient leur fruit et que le commandant du secteur comptait poursuivre ses avantages de part et d'autre de Douaumont.* Il convient dans ces conditions de l'appuyer de toute l'artillerie lourde de gros calibre nécessaire, mortiers de 270 et de 370, dont vous disposez encore, *mortiers supplémentaires que*



Une écoute de la citadelle.

Le général Dubois, commandt d'armes. A sa droite, le lieutenant Louis Madelin

vous auriez à me demander. » Pétain demandait beaucoup ; il obtenait le 9e corps après le 3e. Il le fallait : car l'ennemi s'enrageait. Il avait perdu, à la vérité, l'espoir d'enlever Verdun à l'esbrouffe ; mais il avait mis lui-même, si haut, ce Verdun dont la prise serait l'événement décisif et le coup de grâce à la France, qu'il ne pouvait maintenant renoncer. « Il faut encore faire un dernier effort pour prendre Verdun, l'*âme de la France*, proclamait le général Daimling commandant le XVe corps, *nous n'avançons que lentement, mais nous l'enlèverons certainement* : nos femmes, nos enfants, nos parents le veulent. Les Français défendent Verdun avec acharnement : ils ont déjà engagé 38 divisions et ceci prouve toute l'importance qu'ils attachent à la place. Mais nos vaillantes troupes seront victorieuses et les hommes du XVe corps pourront être fiers en rentrant dans leurs foyers de dire *qu'ils ont participé à la prise de Verdun.* » A cette sorte de tirade napoléonienne, il ne manquait qu'une chose : la prise de Verdun. Or, de Vaux au Mort-Homme, les soldats allemands découragés affirmaient dans leurs lettres un sombre désespoir. J'en ai cité ailleurs d'abondants témoignages [1]. Que sur la rive droite, un soldat semble, le 24 mars, pris de folie devant la résistance de Vaux et hurle à la mort ou qu'un officier gémisse sur « la *résistance monstrueusement opiniâtre* que font les Français » ou que, sur la rive gauche, un homme écrive que le Mort-Homme qui n'est pas pris coûte trop cher, ce n'est pas exception, car mille lettres en disent autant avec la même conclusion : « *Nous en avons plein le nez* (*die Nase voll*). »

1. Louis Madelin. *L'Aveu*. Plon, 1916.

*
* *

Ils étaient d'autant plus déprimés, sinon affaissés, que dès avant le 10 avril, les Français reprenaient cette attitude « agressive » qu'à des échelons divers, Joffre, Pétain et les commandants de corps étaient d'accord pour prôner.

Nivelle, prenant le commandement du secteur de Douaumont-Vaux, avait dit à ses soldats : « Nous n'avons plus désormais qu'une pensée, qu'un but, le salut de Verdun », et peu après — le 5 — : « Dans l'exécution de l'attaque, on n'est jamais trop audacieux. Avec de l'audace rien d'impossible. » Et enfin : « Que tous, avant de partir, aient jeté leur cœur par-dessus la tranchée ennemie. » Sur la rive gauche Berthelot, commandant le 32e corps, dans le secteur du Mort-Homme, montrait la même humeur : il paraissait à tous qu'il fallait, après avoir repoussé l'ennemi, lui reprendre — en attendant une contre-offensive générale — les gains qu'il venait de faire.

Mangin, commandant la 5e division, avait dès le 3, repris une partie du bois de la Caillette. Pendant tout le mois d'avril, Nivelle investit, par une série de petites opérations heureuses, le massif de Douaumont et, ce faisant, tantôt attaquant et tantôt repoussant les contre-attaques, nos troupes infligeaient à l'ennemi des pertes telles que, dès le 20, celui-ci devait faire relever divisions et corps d'armée.

Berthelot, cependant, donnait de l'air au Mort-Homme du 12 au 30 avril ; ce serait nous laisser entraîner hors du cadre de ce petit livre que de conter le détail de ces actions qui aboutissent, vers le 30, à rétablir exactement notre front tel qu'il était

avant les furieuses attaques allemandes des 9 et 10 : la 40e division (Leconte) fortifia à ces combats une réputation déjà faite.

C'est légitimement que, le 21, la voix du grand chef s'était de nouveau elevée pour féliciter Nivelle, Berthelot et leurs troupes.

Soixante-dix jours en effet avaient passé depuis que l'attaque de Verdun s'était déclanchée. L'ennemi, si heureux dans les cinq premiers jours, piétinait depuis deux mois dans le sang des siens. Il n'avait forcé — à l'entrée du défilé de Vaux, aux abords du Mort-Homme — quelques passages que pour venir se heurter à de nouvelles barrières — celles que constituaient, plus encore que les positions réorganisées, ces cœurs de soldats français qui, du massif de Vaux à la cote 304, formaient une chaîne d'airain dont les anneaux, rompus une heure, se reformaient comme magiquement à la voix de grands chefs. Le 1er avril Guillaume II, haranguant les troupes du XVIIIe corps : « La décision de la guerre de 1870 a eu lieu à Paris. *La guerre actuelle doit se terminer à Verdun. La victoire de Verdun sera une victoire essentielle* (*Wesentlicher Sieg*). » Un mois après le général Pétain, quittant le commandement de la 2e armée, a le droit de dire à ses troupes : « Une des plus grandes batailles que l'histoire ait enregistrées se livre depuis plus de deux mois autour de Verdun. Grâce à tous, chefs et soldats, grâce au dévouement et à l'abnégation des hommes des divers services, *un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande.* »

La première phase était terminée. Verdun avait été le bouclier derrière lequel Joffre continuait à aiguiser lentement le fer que, dans les premiers

jours de l'été, il comptait engager au *défaut* de l'adversaire.

Petain — appelé au commandement du groupe d'armées du Centre dont relevait l'armée de Verdun — passait le bouclier à Nivelle qui le prenait d'une main frémissante de passion.

IX

LE DUEL DE VAUX-DOUAUMONT

1er mai-12 juin.

C'était un autre grand chef que Robert Nivelle et, à cette heure du 1er mai, un astre qui, depuis un mois surtout, se levait à notre horizon. Ne perdant que dans une certaine mesure le général Pétain, puisqu'il restait haut directeur de la bataille, nous vîmes arriver le général Nivelle avec de grandes espérances qu'il devait pleinement justifier. Nous le connaissions par ses ordres du jour pleins de feu suivis d'opérations heureuses. De l'audace dans l'exécution : jamais trop d'audace, avait-il dit. Mais avait-il ajouté : « J'aimerais mieux ne rien faire que d'engager une opération qui serait mal préparée. » Je l'avais aperçu à son quartier général de Bevaux, la figure un peu pâle, le profil régulier, sculptural, l'œil légèrement voilé, la carrure solide : physiquement, il paraissait un réfléchi plus qu'un audacieux ; il parlait peu, d'une voix un peu basse avec une grande sobriété de gestes. Depuis qu'en août 1914, les canons du colonel Nivelle avaient été portés à découvert sur Mulhouse, on savait qu'il était l'homme des grandes résolutions : de l'Alsace à l'Ourcq, de l'Ourcq à l'Aisne, de l'Aisne à la Meuse, il avait gardé sa trempe, l'avait encore fortifiée et affinée.

Une âme généreuse — qui devait un jour se révéler impétueuse — animait ce soldat de marque. Sous des dehors réservés, c'était un agressif. Dès les premiers *rapports* qu'il présida à Souilly, je vis que l'œil avait des éclairs et, au frémissement du bras, je devinai que la main, enfoncée dans la poche de la vareuse, s'y devait parfois crisper de dépit quand les nouvelles n'étaient point bonnes.

Elles ne pouvaient être immédiatement bonnes. Ce 2 mai où Pétain passe les rênes à Nivelle, la bataille qui à certains semble « mûre », ainsi qu'eût dit Napoléon, l'était moins qu'ils se l'imaginaient — j'entends mûre par les grandes reprises que, d'août à décembre, Nivelle exécutera de si magistrale façon.

Les Allemands s'étaient bien — ils s'en rendaient compte — engagés en une aventure. Verdun n'était pas pris après soixante-dix jours de combats, sa défense extérieure à peine entamée, un seul de ses forts occupé ; cependant les pertes étaient énormes, qui commençaient à compromettre sérieusement la force allemande sur le front occidental. Or l'Etat-major impérial était trop bien renseigné pour ignorer que si Verdun n'était pas pris, le général en chef français continuait, en outre, ses préparatifs en vue de l'offensive, tout au plus ajournée de quelques semaines : il pouvait encore moins ignorer que les armées britanniques se préparaient — avec lenteur, mais résolution — à la grande bataille d'été, les Russes, entre les mains d'Alexeief, se refaisaient de leurs défaites et pouvaient fort bien s'associer, avant peu, de loin, à l'offensive alliée d'Occident. Et c'était grosse affaire : car si l'armée allemande, saignée d'une façon tout à fait imprévue et en tout cas funeste, devant Verdun, était battue sur les rives de la

Somme, ce ne serait pas seulement la Russie qui se déclancherait, mais l'Italie qui reprendrait courage, mais la Roumanie qui entrerait en jeu, mais les Etats-Unis qui, plus vivement, s'insurgeraient contre la guerre sous-marine, mais le Monde entier qui se dresserait par demander des comptes. Ce Monde suivait avec une incroyable passion le drame qui se déroulait sur les rives de la Meuse ; j'ai vu alors des lettres venues de tous les coins de l'horizon. il n'y était parlé que de Verdun. Le prestige de la France était maintenant au pinacle : celui de l'Allemagne en pâlissait. Or on avait cru Verdun perdu après cinq jours de combats et, du fait même des grands cris de triomphe de l'Allemagne abusée, on avait attaché à telle mésaventure éventuelle — bien à tort, stratégiquement parlant — une importance immense. Il semblait que Verdun fût, comme l'avait écrit le Kronprinz, le « cœur de la France » et que Verdun pris, la France n'eût plus qu'à rendre les armes : et cette victoire allemande, étant donnés les premiers résultats et les sauvages assauts qui avaient suivi, avait paru événement inéluctable. Et maintenant puisqu'après deux mois et demi de combats, Verdun n'était même pas approché, la situation s'était retournée. Une admiration sans bornes encore mêlée d'une angoisse passionnée entourait — exprimée dans toute les langues de la terre — les soldats français de Verdun. Les neutres jusque-là les plus malveillants pour nous se laissaient aller à des doutes sur la puissance d'un Empire qui, en y jetant toutes ses forces, ne parvenait pas à forcer une barrière, à occuper une ville, — à peine à l'approcher.

Mais précisément parce que l'honneur de l'Alle-

magne était engagé et déjà compromis, elle se devait de poursuivre l'entreprise et, à brève échéance, de la mener enfin à bien. La seule façon de conjurer les périls que son échec accumulait sur sa tête, ou tout au moins d'en atténuer les conséquences, était d'emporter coûte que coûte cette victoire devenue tous les jours davantage « victoire essentielle » : la victoire de Verdun. Verdun pris, ou tout au moins (car les prétentions avaient diminué avec les espérances) la rive droite de la Meuse occupée, cela suffirait, sinon à empêcher l'offensive victorieuse de la Somme, du moins à en diminuer d'avance l'éclat et à en limiter les effets. Ce serait en tout cas sauver l'honneur de l'Allemagne et rétablir son prestige.

Mais le temps pressait : le 1er mai, il était douteux qu'on dût attendre plus de deux mois l'attaque des forces alliées sur la Somme ; par ailleurs, ne tournerait-elle pas en désastre si, pour arriver à Verdun, il fallait sacrifier de nouveau en ces deux mois 200.000 hommes comme dans les deux mois précédents ? Maintenant on pratiquait pour approcher Verdun une nouvelle tactique. Le général Petain, exposant la situation au Grand Quartier le 7 mai, démontrait en ces termes la manœuvre allemande : « Au lieu de disperser leur tir sur de grands fronts, ils canalisent maintenant leurs projectiles sur des fronts restreints qu'ils battent en profondeur : ils *taillent ainsi des couloirs* que leur infanterie peut suivre sans rencontrer ni un obstacle ni un homme... Le nouveau procédé des Allemands qui consiste essentiellement à attaquer avec beaucoup d'artillerie et peu d'infanterie leur coûte, il est vrai, des projectiles, mais permet à l'attaque de durer très longtemps et impose à la défense une usure considérable. En

effet, ignorant les points menacés d'une attaque, la défense est obligée d'être forte partout et de mettre en ligne des effectifs élevés qu'il faut renouveler souvent. Telle est la situation. Nous nous y usons lentement, mais sûrement. » Le général en concluait non à la probabilité d'une victoire allemande, mais à la nécessité pour la France de presser vivement l'heure de l'offensive et consacrant toutes nos forces à Verdun, de laisser nos alliés attaquer seuls.

Joffre qui, de Chantilly, embrassait de son œil froid l'ensemble du front, concevait certes les mêmes inquietudes; mais il estimait (sa réponse qui est admirable de pondération en fait foi) qu'à attaquer trop vite sur la Somme, on risquait un échec, qu'à y laisser attaquer les seules troupes britanniques on risquait pire; il était « du plus haut intérêt que les forces françaises y participassent (à l'offensive) à leur heure, dans toute la mesure compatible avec la nécessité primordiale de rompre la poussee entreprise par l'ennemi contre Verdun... »

Il se « tranquillisait » (c'était son mot favori) de ce que le champ de bataille fût organisé, le Commandement en mains sûres — il comptait beaucoup sur le « mariage » de c s deux cerveaux et de ces deux âmes, Pétain et Nivelle —, et faisait fond sur la valeur du soldat qui, vraiment semblait inlassable. On continuerait à nourrir, le plus qu'on pourrait, la bataille (21 divisions seront expédiées du 1er mai au 1er juillet à Verdun); on comptait sur l'esprit d'organisation de Pétain pour que les forces envoyées fussent sagement administrées, sur l'esprit d'offensive de Nivelle pour qu'elles fussent heureusement employées. Il fallait ces renforts : les Allemands s'usaient, eux aussi, plus que ne le pensaient

les sceptiques ; mais ils allaient, de leur côté, pour l'effort suprême jeter à la bataille, en ces premières semaines de mai, deux nouveaux corps (VIIe et Ier Bavarois), six divisions et demie retirées des secteurs calmes et deux divisions venues de Serbie — en tout douze divisions et demie. L'Allemand compte, avec cette nouvelle armée, enlever l'affaire. Le Kaiser déclare qu'il faut qu'avant le 15 juin, le drapeau allemand flotte sur Verdun.

*
* *

Nivelle avait pensé prévenir l'ennemi. Il avait demandé et reçu la mission de reconquérir le massif de Douaumont avec le fort, ce qui était encore le meilleur moyen de paralyser toute nouvelle tentative ennemie sur le massif et le fort de Vaux.

Tandis que Nivelle préparait la reprise de Douaumont, l'ennemi qui, en cette région de la rive droite, avait perdu du terrain, se rejetait de nouveau sur la rive gauche. Ayant renoncé à attaquer de front le Mort-Homme, il portait tout son effort sur la cote 304 dont l'occupation livrerait le trop fameux massif. L'artillerie allemande concentra ses feux sur le point visé ; et, le sommet bouleversé et comme nivelé, l'ennemi lança, le 4 mai, l'infanterie. Elle n'a qu'à occuper ; les défenseurs ont été anéantis ; mais à peine maîtres de la crête, les assaillants se trouvent à leur tour canonnés, attaqués : le colonel Odent entraîne ses troupes à l'assaut, il y laisse la vie, mais reconquiert la position. C'est, ce 5 mai, une effroyable mêlée autour de cette crête ; elle se termine à notre avantage et le 6 nous pouvons reconquérir les pentes nord... Un assaut en forces massives est tenté

derechef, le 7, par les Allemands : il emporte les positions : nos contre-attaques nous les rendent. Et si l'ennemi continue ses assauts les 9 et 10 mai, c'est avec une évidente lassitude.

Obéissant à l'esprit de son chef d'armée et à sa propre mentalité, Berthelot, qui tient le secteur du Mort-Homme, passe à l'attaque : le 10 mai, il avance nos positions. L'ennemi revient à la charge, attaque sur la cote 304, attaque sur le réduit d'Avocourt. Du 17 au 22 mai une âpre bataille se livre à l'ouest du Mort-Homme : on se dispute, se prend, se reprend tranchées, bosquets, ouvrages : le bois Camard et le ravin de la Hayette sont littéralement encombrés par les cadavres. Alors l'ennemi se rejette sur le Mort-Homme lui-même, ses pentes est, le village de Cumières, qui est par lui enlevé. La bataille a duré deux jours. C'est nous qui, le 26, la réveillerons par une attaque sur Cumières en partie repris, puis reperdu, puis repris encore en plus petite partie : finalement c'est aux lisières que nous nous cramponnons. Et après vingt-deux jours de lutte, il faut bien que l'Allemand renonce à sa manœuvre enveloppante de droite comme de gauche. Le Mort-Homme étend toujours entre Verdun et lui son infrangible barrière.

Si, sur la rive gauche, on se devait contenter de tenir opiniâtrement, Nivelle, sur la rive droite, passait à l'offensive. Depuis le milieu d'avril, on se le rappelle, on essayait de progresser parfois avec succès autour des pentes de Douaumont. Depuis le 2 mai, le commandant de l'armée de Verdun est résolu à reprendre le célèbre fort. Le 19, notre artillerie prend à partie tout le massif : le 20, un de nos gros obus, éclatant dans le fort même, force

les Allemands à une évacuation partielle ; plus de 1.000 ennemis, dit-on, sont restés dans cette explosion, à la vérité, formidable. Restait à donner l'assaut. De cet assaut le général Mangin, commandant la 5e division, était chargé. On sait ce qu'est l'homme : depuis, il a donné de telles preuves et à ce point « sur de grands exploits bâti sa renommée », que l'historien est dispensé de le présenter. Ses troupes le valaient et c'est tout dire. Le 22 mai, à 11 h. 50, elles se lancèrent à l'assaut.

Cet assaut ne pouvait être exclusivement dirigé sur le fort. Des attaques d'ailes devaient en dégager les abords, l'une à droite sur le ravin de Fausse Côte et celui de la Caillette, l'autre à gauche sur l'ouvrage du Bonnet d'Evêque entre Thiaumont et Douaumont. Or l'attaque frontale seule réussit : les troupes, se jetant sur la gorge du fort, pénétrèrent sur la superstructure : de vifs combats s'y engagèrent qui nous en rendirent maîtres : mais l'ennemi restait enfermé dans les casemates où il se défendait et le combat continua. Il eût assurément tourné à notre avantage, si par ailleurs, les attaques d'ailes, ayant à peu près échoué, le fort occupé ne fut ainsi reste quelque peu « en l'air ». Dès le lendemain, une contre-attaque allemande très violente se déclanche sur le fort où les barages ennemis isolaient nos troupes : celles-ci parviennent cependant à défendre notre conquête ; mais, à droite et à gauche, en dépit de nos efforts, la situation reste la même. Une relève de troupes apporte plus de confusion que de renforcement. L'ennemi en profite, parvient à réoccuper par une nouvelle attaque la tranchée d'Udine qui commande la gorge du fort. Celui-ci est, partant, enveloppé, pris entre les feux de

droite, de gauche, du centre et ceux même des casemates. Il faut l'abandonner, se contenter de conserver les tranchées au sud de Douaumont que, les 25, 26 et 27 mai, nous parvenons à défendre, enserrant ainsi étroitement, à notre tour, le fort reperdu.

La nouvelle — un peu prématurée — de la reprise du fort avait produit une immense impression. L'échec final eut sur l'opinion moins d'effet que n'en avait eu le succès initial. Que l'armée de Verdun à qui le pays, nos alliés, le Monde entier tenaient compte d'une défense héroïque, eût pu passer, fût-ce une heure, à une offensive aussi éclatante, c'est ce qui restait de l'aventure; et à déplorer que le succès n'eût pas jusqu'au bout couronné un si audacieux essai de réaction, on n'en louait pas moins — en s'en étonnant — la vigueur qu'avaient mise à le tenter des troupes proclamées « à bout » par l'Allemagne. Quant aux Allemands, ils en gardaient une forte émotion, mais ils n'y voyaient qu'une raison de plus de presser sur la rive droite leurs opérations. S'ils avaient été, de si puissante façon, menacés de perdre le fort, si le massif lui-même restait instable entre leurs mains, c'est qu'ils n'étaient point arrivés à emporter le fort de Vaux. Leurs conquêtes même de février et mars 1916 restaient toutes précaires, si nous restions en possession de l'un et de l'autre. Il fallait en finir avec cet éternel obstacle à tout progrès, forcer le défilé de Vaux, enlever le fort, fortifier ainsi la situation autour de Douaumont, prendre pied alors, entre Froideterre et Souville, sur le plateau: ainsi pourrait-on enfin, en poussant vivement ces avantages, essayer d'enlever Verdun.

Le 31 mai, une forte préparation d'artillerie vint remplir d'obus tous les ravins aboutissant à l'étang

de Vaux, devant lequel — à la sortie même du village — l'ennemi était, depuis le 19 mars, arrêté. Le 1er juin, il s'emparait du saillant d'Hardaumont ce qui tout à la fois assurait sa position sur le massif de Douaumont et lui donnait des vues sur le fort de Vaux. Puis, par les pentes du massif de Douaumont, il parvient à atteindre le ravin du Bazil, tournant ainsi l'étang de Vaux. Il remonte alors par le ravin des Fontaines. Dans le bois Fumin, à l'est du ravin, il se jette sur nos retranchements et les submerge. Le 2 juin, il y est solidement installé. Le fort de Vaux est maintenant menacé de tous côtés : Woëvre, village de Vaux et bois Fumin. L'ennemi, entendant exploiter ce succès, pousse en forces : le 2 juin, des éléments arrivent jusqu'au fort. Damloup que nous tenions encore à l'est a été emporté par surprise dans la nuit du 1er au 2 juin : le fort est donc encerclé. C'est un îlot battu par les flots.

Un grand écrivain a, dans un volume aujourd'hui célèbre, raconté heure par heure et presque chanté son agonie. Je renvoie au livre de Henry Bordeaux ; il est de ceux qui ne se résument pas [1]. Tout le monde sait, grâce à lui, avec quel héroïsme, privé d'eau, encombré d'hommes, à peu près isolé de l'armée, bientôt submergé par l'ennemi, — car celui-ci envahit la superstructure — le fort tint six jours contre toute espérance. « La garnison résolue à tenir jusqu'au bout sous les ordres du commandant Raynal, élève des barricades et bien que bombardée à coups de grenades par les ouvertures, à demi asphyxiée par la fumée et brûlée par

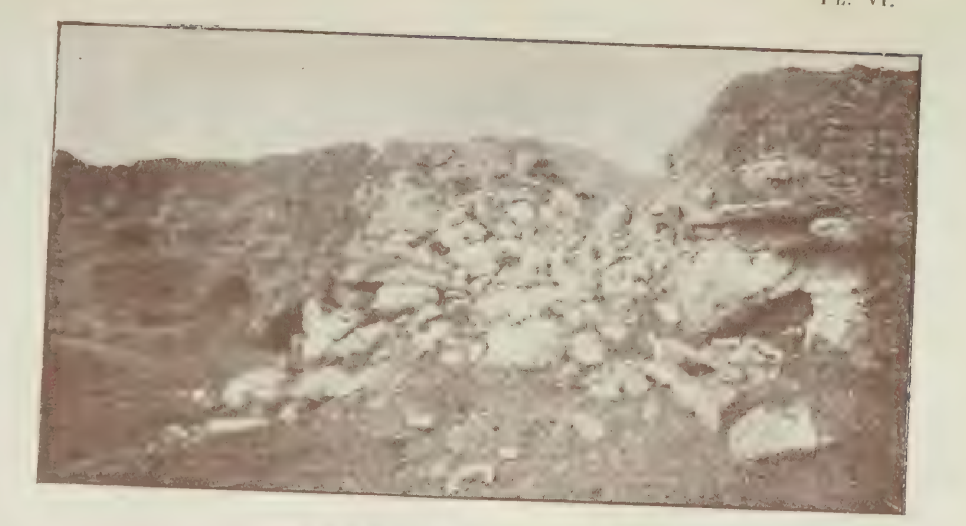
1. Capitaine Henry Bordeaux. *Les derniers jours du fort de Vaux*. Plon, 1917.

les flammenwerfer, défend pied à pied les gaines et le couloir. » Ce dramatique combat allait durer presqu'une semaine. Les attaques restaient vaines de notre côté, destinées à débloquer le fort. L'ennemi tenait sa proie et ne la lâchait pas. L'étreinte se resserre le 4 juin. Des forces considérables achèvent d'isoler le fort. Celui-ci résiste toujours. Ce 4 juin, le dernier pigeon est parti du fort. Restent les signaux optiques. « Le 7, au petit jour, à 3 h. 50 du matin, voici que Vaux réveillé fait des appels. Les postes signaleurs saisissent ces trois mots : « Ne quittez pas — « Ne quittez pas » : geste du mourant qui retient la main aimée. Et puis plus rien. Le fort ne parlera plus. » Une suprême tentative avait été vainement faite, dans la nuit même, pour délivrer les malheureux : nos hommes étaient arrivés jusqu'à la gorge du fort. « Les restes de l'intrépide garnison », suivant les termes d'un rapport ennemi, étaient contraints — il n'existait plus une goutte d'eau — de se rendre au milieu de l'admiration de leurs assaillants.

Cependant, la bataille s'était étendue vers le Nord : elle devenait bien derechef la « bataille pour Verdun ». Maîtres du massif de Vaux, les Allemands maintenant s'engagent vers le plateau : Froideterre, Souville, Fleury deviennent leurs objectifs. Si cette ligne est par eux enlevée, Verdun est gravement menacé. Auparavant, il leur faut encore conquérir entre Douaumont et cette ligne, la butte de Thiaumont : la ferme fut enlevée le 1er, reprise par nous le 2, attaquée de nouveau le 8, réoccupée le 9 : alors l'attaque s'étend à l'ouvrage : les 9, 10, 12, ce sont combats acharnés autour des ruines bientôt nivelées par les deux artilleries, de ce petit fortin : les combats s'étendent au bois Nawé, à l'ouest : Verdun est approché. Le

ravin de la Dame est envahi. Thiaumont a succombé. Et l'ennemi ne s'arrête sur cette conquête que pour préparer le grand assaut du 21 dont elle est le prologue.

Il le prépare également sur la rive gauche. Du 28 mai au 9 juin, ce sont des combats violents, des assauts répétés, autour du Mort-Homme, à l'est, à l'ouest, dans la région des Cumières comme sur les pentes de 304. Maudhuy tient maintenant le secteur avec le 15e corps dont les troupes se montrent admirables de vaillance Et ces combats se répètent les 10, 17, 22, 23, 24 juin sans que la cote 304 soit enlevée. En revanche, le 15 juin, c'est nous qui, partant du Mort-Homme, élargissons notre position, enlevant et gardant plus d'un kilomètre de tranchées ennemies. La rive gauche tient bon et l'ennemi découragé semble maintenant y renoncer. Le dessein est loin d'ailleurs, qui jadis le jetait à l'assaut du Mort-Homme : maître en apparence inattaquable non seulement de Douaumont et de Vaux, mais de Thiaumont et d'une partie du Bois de Vaux, il reporte son ambition sur la seule rive droite et ramasse toutes ses forces pour le grand assaut contre la seconde ligne de défense — à la vérité — serrée de près et qui, tombant de Froideterre à Souville, peut decouvrir enfin Verdun, dès lors presque livré.



Un coin du fort de Douaumont après la bataille.

X

LE SUPRÊME ASSAUT ALLEMAND
21 juin-12 juillet.

Jamais la situation de Verdun ne s'était trouvée si critique. En cette première quinzaine de juin, nous étions tous dans l'état d'esprit d'assiégés serrés de près et qui interrogent anxieusement l'horizon, cherchant à apercevoir l'armée de secours qui leur a été promise. Cette armée de secours ne devait pas, ainsi que dans les anciennes guerres, paraître « sous nos murs » : mais attaquant la ligne ennemie à cinquante lieues à notre nord-ouest, elle jouait très exactement (c'était la mesure de cette guerre à large envergure) le rôle libérateur que les circonstances lui assignaient. Mais l'armée de secours « arriverait-elle » à temps ?

L'ennemi était à nos portes : notre première ligne de défense n'existait plus : les Côtes de Meuse, de Damloup à Bezonvaux, les forts de Vaux et de Douaumont étaient entre les mains de l'ennemi : le plateau déjà envahi, les côtes nord de la rive droite, de Thiaumont à la côte du Talou, étaient également perdues, tandis que, sur la rive gauche, nos troupes ne tenaient qu'un mur démantelé, le Mort-Homme aux trois quarts envahi, la côte 304 investie. Le danger était pressant.

Il l'était d'autant plus que, la grande opération de la Somme se préparant, le Grand Quartier ne pouvait plus distraire de troupes de sa réserve générale pour alimenter notre défense. En vain le général Pétain, transmettant les pressantes demandes du général Nivelle, laissait-il, dès la fin de mai, percer ses angoisses, en vain affirmait-il que les ressources propres de son groupe d'armées qui, depuis un mois, nourrissaient la bataille étaient épuisées : le général Joffre continuait — avec son habituelle ténacité que l'avenir devait justifier — à opposer aux requêtes de Pétain, la résolution prise de ne pas sacrifier l'offensive libératrice aux exigences de ceux qu'elle devait libérer. Il fallait au contraire retirer de Verdun pendant les premiers jours de juin de grandes unités à qui il importait de donner le temps de se refaire avant la grande bataille qui s'allait engager. Pétain insistait : « L'usure des grandes unites sur le front de Verdun doit être évaluée non plus à une division tous les deux jours, comme précédemment, mais bien à deux tous les trois jours », écrivait-il le 27 mai. D'autre part, en face de l'artillerie allemande renforcée, nous nous trouvions dans un état d'infériorité sensible dans les moyens. Mais chacun restant dans son rôle, Pétain et Nivelle en réclamant et Joffre en refusant, l'Armée de Verdun à qui *l'économie* était, du Grand Quartier, instamment ordonnée, restait dans la situation la plus scabreuse. Les actions offensives du général Nivelle n'avaient eu pour résultat — et il était déjà grand — que de retarder d'un mois la nouvelle poussée allemande. Celle-ci était maintenant imminente et nous n'avions à lui opposer que des troupes inférieures en nombre. Pétain demandait qu'au moins on pressât

l'offensive de la Somme : il faut avoir lu sa correspondance avec Joffre pour se rendre compte de la crise que nous traversions. « *Verdun est menacé*, écrit Pétain, *et il ne faut pas que Verdun tombe.* » Les positions de la rive droite sont en péril : qu'adviendra-t-il si la ruée allemande victorieuse oblige à repasser sur la rive gauche précipitamment? Ne s'expose-t-on pas à perdre le matériel considérable qu'il aura fallu jusqu'à la dernière minute y laisser ? A cette lettre si légitimement angoissée, Joffre oppose une réponse admirable de fermeté : « Nous devons à tout prix nous maintenir sur la rive droite de la Meuse *au risque d'y abandonner une partie du matériel qui y est disposé* » ; le général en chef promet d'ailleurs l'envoi de troupes fraiches et de matériel nouveau. « *Je compte*, ajoute-t-il, *sur votre activité et sur votre énergie pour faire passer dans l'âme de tous vos subordonnés, chefs et soldats, la flamme d'abnégation, la passion de résistance à outrance et la confiance qui vous animent...* » Le fait est que, tout en prémunissant le Grand Quartier contre tout optimisme exagéré, Petain a déjà pris des mesures pour que, sans attendre la nouvelle poussée prévue de l'ennemi, l'armée de Verdun prît une attitude agressive et ce n'est certes pas Nivelle qui se dérobera à une tactique qu'il a toujours prônée. On préparait imperturbablement les reprises.

L'armée de Verdun se sentait en péril. L'échec final de l'attaque de Douaumont, s'il avait produit dans le pays un moindre effet que la passagère reprise avait, par contre, causé aux soldats de Verdun une assez sensible déception. Pour la première fois, je vis ce bel Etat-major de Souilly ébranlé dans son admirable foi ; les troupes allaient, de leur côté, au

combat, avec une sombreur insolite. Les lettres des soldats ne parlaient que de la « fournaise » de Verdun, de « l'enfer » de Verdun, — ayant d'ailleurs comme contrepartie celles des soldats allemands qui, avec plus d'amertume peut-être, se servaient d'expressions toutes pareilles. Au reste, Etat-major et troupes n'en étaient que plus résolus à tenir au delà des forces humaines. Je me rappelle qu'un soir de juin, un officier de liaison ayant parlé de la fatigue excessive des troupes en des termes désespérés, le colonel de Barescut, qui présidait le rapport, le reprit d'un ton dont l'émotion insolite me frappa . « C'est la bataille de Verdun. Chacun doit y donner toute sa fatigue et, au delà de toutes ses forces, tout son effort » et je lisais en une lettre de *poilu* cette phase : « Je sors de la fournaise et ce n'est pas *rigolo*, mais ils ont beau faire, ces vaches de Boches, ils ne prendront pas Verdun et on se fera tuer plutôt jusqu'au dernier. »

L'offensive de la Somme était prête, ou peu s'en fallait. Il fallait *tirer* une semaine encore. Mais c'était la semaine critique ; les Allemands savaient qu'en cette semaine, ils allaient jouer leur va-tout. Ils n'avaient pas dix jours devant eux pour emporter Verdun. Une armée allemande fraîche est prête à être jetée à l'assaut, tandis qu'une artillerie formidable a été accumulée, les Ie et IIe corps Bavarois, le XVe corps, le corps alpin, les XIXe, Ire et CIIIe divisions sont identifiés sur notre front. Cette fois est la bonne ; on va enlever enfin Verdun. C'est le résumé des ordres du jour enflammés des généraux, du Konprinz, de l'Empereur. « La prise de Verdun, dira un officier allemand prisonnier, était escomptée dans un délai de quatre jours. » Les drapeaux des

régiments, fait insolite, avaient été amenés pour être déployés à l'entrée dans la ville.

Dès le 21, ce fut un bombardement sans précédent sur la zone Froideterre, Fleury, Souville, Tavannes. C'est la ligne qu'on pense emporter le premier jour. Après quoi, le combat sera porté sur la ligne Belleville, Saint-Michel, Bellerupt, la dernière ceinture de Verdun. Dans la ville elle-même, écrasée par les obus, le général Dubois organisait, suivant une expression dont il se servit devant moi, une « défense à la Saragosse ».

Par tous les ravins qui, à travers les côtes convergent vers le plateau, ravin de la Couleuvre qui descend de Douaumont sur le bois Nawé, ravin de la Dame qui les conduira à Froideterre, ravin de la Caillette, ravin de Bazil qui les amèneront à Fleury, ravin des Fontaines qui, de Vaux, escalade la pente vers Souville, les colonnes s'infiltreront : le plateau va se remplir de cent mille *Feldgrauen*.

Le 22, une attaque rapproche l'ennemi de Souville à travers le bois de Vaux-Chapitre, tandis que le bombardement s'intensifie où les gros mortiers 420 et 380 interviennent pour écraser nos ouvrages. La soirée fut sinistre : l'ennemi inondait le plateau de ses obus à gaz; 100.000 furent tirés : l'atmosphère était irrespirable; c'était bien l'enfer dont parlaient nos hommes.

Le 23, l'attaque se déclancha : elle portait tout d'abord sur les ailes : à la droite allemande, le bois Nawé, à la gauche, le bois Fumin. Nos feux arrêtèrent ces assauts. Alors l'attaque centrale se déchaîna. Elle semblait démesurée : un corps bavarois à cinq régiments sous Thiaumont détruit, en direction de Froideterre, contre Souville, toute une division, et sur le misérable village de Fleury déjà presque dis-

paru, le fameux corps alpin — l'un des plus redoutables de l'armée allemande.

Les *sturmbataillons* marchaient à rangs serrés : derrière eux, les reserves — troupes de soutien et d'exploitation — se tassaient dans les ravins.

L'ouvrage en ruines de Thiaumont fut submergé avec ses derniers défenseurs. Le flot bavarois déferla sur le plateau : il vint se heurter à Froideterre qu'un instant, il recouvrit. Soudain, les casques bleus de France reparurent : ce fut une terrible contre-attaque. Chassés de Froideterre, bousculés, massacrés, les Bavarois étaient reconduits jusqu'à Thiaumont.

Mais Thiaumont restant occupé, Fleury était découvert au nord-ouest et le ravin de Chambitoux forcé donnait accès à la lisière est. Les Alpins bavarois débordèrent le village. Notre artillerie faisait barrage : le ravin du Bazil fut bientôt plein de morts. Un régiment alpin cependant put passer, se jeta dans la partie est du village, s'y accrocha, tandis que nos soldats défendaient avec succès le sud-ouest et la station.

Le flot roulait, d'autre part, sur Souville, mais de ce côté il fut arrêté. Les premières vagues, ayant franchi notre première ligne, mais bientôt brutalement rompues par nos feux, vinrent mourir en face du fort. Ce fut un grand massacre.

La journée n'en avait pas moins été terrible. L'Allemand n'avait pu passer, mais notre défense était démantelée. Le soir même, la voix du chef s'élevait : « L'heure est décisive, disait Nivelle : se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées, dans l'espoir d'arriver aux portes de

Verdun, avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées. *Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades.* Le pays vous demande encore cet effort suprême : l'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les obus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois : elle saura conserver sa gloire intacte. »

On s'attendait à une nouvelle poussée pour le 24 : elle ne se produisit pas. La journée avait été si meurtrière pour l'assaillant qu'une fois de plus, il restait hors de souffle. C'est nous qui, les 24, 25, 26 juin, essayions — parfois avec succès — de reprendre un peu du terrain perdu.

L'alerte avait été très vive : Nivelle cependant ne s'était pas départi d'un grand calme : « bien en possession de lui-même », il jugeait, le 23 au soir, la « situation sérieuse », mais ne la jugeait pas compromise. L'événement lui donnait raison. On avait perdu du terrain, mais arrêté l'Allemand en lui infligeant de telles pertes, qu'il en restait pour quelques jours « crevé ». C'était l'éternelle bataille de Verdun : la victoire morale continuait. Et fort de cet inlassable moral, et l'ennemi semblant s'affaisser au seuil du succès, nous reprenions nos avantages : le 27 juin, l'Allemand qui avait essayé de nous chasser de la partie de Fleury occupée par nous, était repoussé et, profitant de son désarroi, nous sautions sur Thiaumont et, après vingt-quatre heures d'une lutte acharnée, nous y réinstallions le soir.

Or — à cette heure même — les armées alliées de la Somme se massaient pour attaquer. Le 1er juillet, elles marchaient à l'assaut avec l'admirable élan et le bonheur que l'on sait. Verdun était « secouru ».

* * *

Ainsi derrière ce bouclier de Verdun, Joffre avait pu mener à bien ses desseins. Et maintenant la Somme allait « faire ventouse » obligeant à brève échéance l'ennemi à retirer du front de Verdun forces et moyens pour les porter sur le secteur de bataille où il était si violemment attaqué.

A la vérité, l'Allemand avait, les premiers jours, fait contre mauvaise fortune bon visage et affecté de ne se point préoccuper de cette « diversion ». La Presse officieuse affirmait que le Haut Commandement ne se laisserait pas troubler dans ses plans offensifs et qu'il saurait parer aux situations nouvelles créées sur les différents points.

C'était pure fanfaronnade. Mais pour lui donner une apparence de vérité, le Kronprinz, au fond désespéré, essayait avec ce qui lui restait de forces — elles étaient encore considérables — de pousser les avantages acquis le 23 juin.

Dès le 2, il avait fait attaquer, au sud-ouest du fort de Vaux, la batterie de Damloup, à l'entrée du bois du Chenois. Après un âpre combat, l'ennemi avait été rejeté. Le 4, il put encore reprendre pied dans l'ouvrage de Thiaumont, mais il fut arrêté quand il essaya d'en déboucher. Sur toute cette ligne — des ruines de Thiaumont à l'entrée du sinistre tunnel de Tavannes, dans Fleury disputé, dans les bois de Vaux-Chapitre, dans les fourrés de la Haie Renard et du Vaux-Regnier, aux lisières du bois de La Laufée, se livraient, avec une rage sombre, des combats obscurs où la valeur des soldats de Verdun s'affirmait plus méritoire, parce que, suivant leur

expression, la tâche était « galeuse ». J'ai vu à cette époque tous ceux qui « descendaient » et, par une autre voie, j'ai entendu leurs cris intimes de souffrance et d'orgueil à la fois. L'épopée n'était pas close, mais l'attention publique allait aux vainqueurs de la Somme. Et cependant il fallait encore à Verdun tenir bon — et sous quels « marmitages » !

Le Kronprinz voyait venir l'heure où l'affaire de la Somme, devenue âpre bataille, allait promptement lui enlever la disposition des réserves. Il tenta un suprême effort. Après un bombardement intense du secteur Froideterre-Fleury-Souville, ses troupes furent rejetées, le 12, à l'assaut suprême. De Thiaumont à la « batterie de Damloup », l'infanterie allemande se rua. Elle échoua à sa droite ; à sa gauche, elle pénétra dans la « batterie ». Au centre, après avoir progressé dans le bois de Vaux-Chapitre, elle put pousser de grosses forces sur Fleury et en direction de Souville. Le village de Fleury tout entier fut par elle occupé. La vague, par ailleurs, roula jusqu'à cette mythique « chapelle Sainte-Fine » — nom d'origine incertaine qui désignait l'intersection de la route de Vaux à Verdun et de l'aile de Souville à Fleury. Quelques unités entraînées par l'élan allèrent même jusqu'aux fossés de Souville où elles furent anéanties. L'Allemand se cramponna à la « chapelle Sainte-Fine ». Là devra s'élever un jour un petit monument, une grande borne de granit qui ferait image et serait un symbole. C'est en effet à ce point précis que, le 12 juillet 1916, se sera pour toujours arrêté — en attendant qu'on le fit refluer — le flot qui avait menacé Verdun. C'était fini. La dernière tentative du Kronprinz avait fait long feu et l'heure sonnait des reprises.

XI

LA RÉACTION FRANÇAISE

17 juillet-15 septembre.

Une dépêche du général en chef au général Pétain du 9 juillet caractérisait l'attitude qui devait et allait prendre l'armée de Verdun. Joffre était d'accord avec le général commandant le groupe des armées du Centre et le général commandant la 2e armée sur « l'impérieuse nécessité de reconquérir sur l'une et l'autre rive de la Meuse une série de points d'appui dont la possession était indispensable pour asseoir sur des bases particulièrement solides le système de nos lignes de résistance ». Mais « les nécessités et les premiers résultats des opérations entreprises sur la Somme avaient déjà conduit le général en chef à prélever des forces sur le groupe d'armées et l'amèneraient peut-être à y opérer de nouveaux prélèvements ». L'armée de Verdun ne devait donc compter que sur des moyens mesurés pour accomplir le programme d'opérations offensives qui s'imposait : « Dans ces conditions..., ajoutait Joffre, il est indispensable d'échelonner dans le temps et d'après leur ordre d'urgence les attaques que vous méditez. »

La bataille de la Somme, après de brillants débuts, commençait, elle aussi, à tourner en lutte

d'usure : les Allemands, après le 15 juillet, y précipitaient leurs gros. L'armée de Verdun, relativement soulagée, pouvait, en prenant une attitude offensive, retenir sur son front une partie de leurs forces. Le général Nivelle acceptait cette mission avec joie : nous savons quel était son tempérament, et après l'avoir attendue avec impatience au milieu des vicissitudes d'une bataille acharnée, il voyait arriver avec joie l'heure où l'initiative repasserait enfin entre ses mains. On commencerait petitement. Il fallait reprendre Fleury après l'avoir dégagé, reporter notre ligne où elle était avant l'attaque du 23 juin. Après quoi l'on verrait à le ramener aux forts, à « délivrer ces captifs ».

Le secteur où semblait maintenant se concentrer l'action — car l'énorme bataille de Verdun tournait à devenir une simple « bataille de Thiaumont-Fleury » — était en bonnes mains. Le général Mangin, placé à la tête du 11e corps, était venu prendre le commandement de toute cette partie du champ de bataille. Il s'était juré de ne pas la quitter sans avoir remis la main sur Douaumont. Mais auparavant fallait-il rejeter « le Boche » de Fleury.

Les troupes étaient disposées à « y aller » : après avoir traversé, dans la seconde quinzaine de juin, une crise de sombre tristesse, nos hommes reprenaient, sinon leur joyeuse belle humeur, du moins une foi magnifique en l'avenir. « Vous me demandez si cela est vrai que les Boches ont pris Verdun, écrit l'un d'eux aux siens. Mais non ! *Jamais ils ne le prendront. Maintenant c'est trop tard.* » Cette foi se fortifiait d'une terrible haine de l'ennemi. « Sois certaine qu'*ils* garderont *un très mauvais souvenir de Verdun*. Car *l'on est sans pitié* pour eux lorsqu'ils

vous attaquent avec des liquides enflammés. » Enfin l'orgueil « *d'avoir été de Verdun* » consolait parfois des atroces souffrances. « Le séjour là-haut est horrible, mais *on en est pas moins fiers pour autant et l'on peut elever la tête d'avoir fait son devoir.* » Un brave territorial écrit : « Ils croyaient nous effrayer. Ils ne nous ont pas fait peur... *Ils nous ont appris à connaître le régiment* » et, par ailleurs, un sous-officier écrivait que les jeunes *bleuets* aspiraient à « *goûter du Boche* ». La seule idée que l'on allait reprendre l'offensive faisait courir une confusion de joie et d'orgueil : « Nous allons essayer de reprendre Fleury et Douaumont et si Fleury est repris, *tu pourras dire que ton fils y participait.* » Et un autre : « Le bruit court que nous prendrons position vers Fleury. *C'est un poste d'honneur, de périls et de danger ; néanmoins je suis prêt à vendre chèrement ma vie.* » Après l'affaire du 12, tous avaient conclu comme ce revenant du combat qui écrit : « A Verdun, on oppose aux Boches une résistance vraiment digne de soldats français... Tous *leurs* efforts se brisent comme les vagues contre les falaises. *Ils n'auront pas Verdun.* »

Une attaque sur Fleury les 15 et 16 cependant avait été vaine : l'Allemand s'était cramponné. Le général Mangin avait alors adopté la tactique à laquelle l'impossibilité de monter encore une opération d'ensemble réduisait Nivelle : on chercherait par une poussée continue et des offensives partielles à atteindre la ligne que nous occupions avant le 23 juin.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, un sous-lieutenant, qui, dans « le civil », était employé de banque se glissait avec quelques hommes vers la « chapelle

Sainte-Fine » et en reprenait possession. Ce geste modeste fut le premier d'une série de reprises qui allaient bientôt se magnifier. Le reflux commençait.

Du 29 juillet au 5 août, malgré deux violentes contre-attaques allemandes, le 1er et le 5 août, nous réussissons à réduire le saillant des Vignes au sud de Thiaumont et à nous établir aux abords immédiats de Fleury. Nous avions pénétré, le 3, dans le village d'où nous avions été de nouveau rejetés. Mais le général Mangin dénombrait 3.000 prisonniers. C'était un commencement et qui encourageait grandement nos hommes : « C'est ma division, écrit fièrement l'un d'eux, qui a fait, du 13 juillet au 1er août, les progrès mentionnés au *communiqué* devant Fleury... Nous avions devant nous le 48e Poméranien et le 11e Bavarois... On leur avait promis la paix à Verdun pour le 14 juillet. Mais ils avaient compté sans la 37e division marocaine. On leur a montré qu'on était toujours un peu là. »

Ils étaient tous « toujours un peu là », car le 15 août, le régiment d'infanterie coloniale du Maroc reprenait Fleury d'un beau coup de main, tandis qu'une partie du bois de Vaux-Chapitre était enlevée. Notre ligne était reportée aux points que nous tenions avant le 23 juin. Déjà nos hommes triomphaient bruyamment de ces premiers succès qui, jusqu'au 26 août, se poursuivaient. « Ces cochons-là, écrit un homme, croyaient qu'ils allaient rentrer chez nous comme chez le *bistro* » et déjà les quolibets se mettaient à pleuvoir — comme naguère — sur la déconfiture, la mésaventure des Boches » — leur affaire « bel et bien *loupée* ». L'ennemi ne semblait plus disposé à bouger : depuis la reprise de Fleury, il se terrait. Des canonnades assez vives

seulement s'échangeaient : du fait des Allemands, la bataille de Verdun s'affaissait. Le Monde le comprit : c'était fini : *l'Allemand avait échoué devant Verdun.* La victoire défensive — en attendant la grande contre-offensive prochaine — était acquise et un concert d'admiration, que, cette fois, ne troublait plus l'inquiétude, s'élevait de toutes les parties de la Terre.

On voulut consacrer cette heure magnifique. Le gouvernement ayant conféré à Verdun la Légion d'honneur, les souverains alliés entendirent s'associer à l'hommage. Le président Poincaré, escorté des représentants du gouvernement de la République et de toutes les puissances, vint apporter à Verdun même cette magnifique manne d'honneur. La ville était encore bombardée à merci ; c'était la sauvage et puérile vengeance du vaincu furieux. L'apothéose eut lieu dans une des casemates. J'eus le privilège d'y assister et peut-être, plutôt que de résumer mes impressions, faut-il les laisser parler quand, toutes chaudes, elles s'exprimaient quatre jours après :

« Devant l'*écoute* de la citadelle, porte basse qu'on a ornée pour la circonstance des vieux canons de 1870, une compagnie de chasseurs est là pour rendre les honneurs. Ah ! ce ne sont point les soldats flambants et « astiqués » de nos cérémonies de la paix armée ; mais c'est bien plus beau : ces uniformes lavés par les pluies et pâlis par les soleils, noircis par la poudre et blanchis par la poussière, ces casques tachés et bossués sur ces faces hâlées, ces cuirs fauves que le sang a éclaboussés, ces croix de guerre au ruban terni, ces mines presque farouches, quelle épopée ils évoquent ! Songez que ces deux cents hommes représentent ici l'armée de

Verdun, aujourd'hui aussi célèbre de par le monde que la Grande Armée. Une seule coquetterie qui marque le *gala* : les clairons ont leurs draperies bleues au cor de chasse jaune que notre Detaille a dessinées. Et le drapeau flotte au vent.

« Sous la porte Neuve mutilée, un général apparaît : c'est le héros de la bataille actuelle, le petit « Africain » au teint jauni, l'un de ceux qu'on vit à Fachoda et qu'on revit à Fez et qui, en ce moment, à Verdun, *tient* le secteur en bataille, au nord-est de la place. Batteries, clairons. Puis une autre apparition, prestigieuse. Un tout autre type d'homme, grand, droit, superbe, la figure pâle, la moustache de vermeil où maintenant l'argent apparaît, les yeux bleus clairs et froids, mais où passe, en franchissant ce seuil de la ville sauvée, un éclair de légitime orgueil. Et malgré la discipline, le long des rangs, un murmure court : Pétain ! Les députés et sénateurs de la Meuse, représentants du sol, s'avancent d'un élan vers le Chef.

« Une voiture franchit la porte : le généralissime en descend, toujours plein d'une bonhomie souriante, accompagné de l'autre vainqueur, ce colonel d'avant-hier qui, par ses batteries, permit à nos troupes cette inoubliable joie : l'entrée à Mulhouse, et qui, succédant à Pétain, a repris la suite de la victoire : Nivelle,

« Enfin, voici le Président, grave, pénétré de la mission qu'il vient remplir et derrière lui avec les ministres, un général russe, un général anglais, un général italien, un major belge, un général serbe, un général monténégrin — qui tous sont porteurs d'une des hautes décorations de leur pays.

« Le cortège restreint — mais combien intéressant !

s'engage sous la voûte sombre de l'écoute. Et dans la casemate où, tandis que la *Marseillaise* éclate, chacun a pris rapidement sa place, le Président, de sa voix claire, incisive, frémissante, dit ce qui l'amène et avec lui les représentants des armées alliées : on a lu son discours à la gloire de la cité martyre et de l'armée héroïque. Verdun ! Le nom de la vieille cité court aujourd'hui le Monde, auréolé d'une gloire immortelle. La bataille gigantesque, où se sont affrontées, corps par corps, les deux Nations, la bataille qui, au dire du Kronprinz, devait en quelques jours livrer à son père avec la ville violée, la France abattue, la bataille qui, des Côtes de Meuse aux pentes de l'Argonne, a coûté tant d'efforts sanglants aux deux partis et finalement rompu la force allemande, nous a valu plus de prestige que la Marne elle-même. Souffrances atroces supportées, actes d'héroïsme inouïs, la terre soulevée contre l'Allemand, le sang qui a coulé à flots, les effroyables réponses de notre artillerie à l'attaque ennemie, les assauts supportés par notre infanterie, puis donnés à son tour par elle, tout criait ici : « Messieurs, voici les murs où se sont brisées les suprêmes espérances de l'Allemagne impériale... » a dit le Président. Mais ces murs mêmes éclataient sous la poussée de notre émotion. Nous voyions, bien au delà, de Malancourt aux Eparges, le champ de bataille, le corps qui, les trois premiers jours, se fait écraser pour donner aux autres le temps d'arriver, ceux-ci accourant et, gelés, bleus de froid, empoignant les fusils et arrêtant l'ennemi, les collines se garnissant d'artillerie, la lutte sanglante sur les croupes de Vaux et de Douaumont, le terrible bois des Corbeaux où la

neige était devenue rouge, le Mort-Homme et la cote 304 fumant ainsi que des volcans, puis les combattants du printemps ne cédant que pied par pied le terrain sur la rive droite et, en reculant de mois en mois l'échéance, faisant échouer l'entreprise, puis l'arrêt soudain de l'ennemi : « Pas plus loin ! » et les poitrines humaines faisant un rempart infrangible, puis l'inaction imposée à l'ennemi sur la rive gauche, la reprise, sous le ciel brûlant, de la lutte par nous cette fois sur la rive droite — et les soldats tombant en criant : « Ils n'ont pas passé. »

« Au centre, la ville payait de sa vie la déception allemande : soixante mille obus l'écrasant — un jour, 750 du matin au soir. Et c'est cette ville écrasée qui, debout, domine l'Univers. Et lentement le Président faisait maintenant en quelque sorte l'appel des puissances qui, représentées par de vaillants soldats, apportaient à Verdun médailles et croix. C'était d'une grandeur admirable. Et dans mon petit coin je revoyais mes vingt-cinq mois de Verdun — et fièrement, pour mes vieux camarades d'avant la grande bataille autant que pour mes chers camarades de la terrible mêlée, je contemplais cette apothéose et les y associais.

« On sortait : le général Nivelle venait de recevoir la plaque de la Légion d'honneur ; et lorsqu'il apparut sur le seuil de l'*écoute*, le général Pétain qui l'attendait, d'un mouvement spontané, se jeta dans ses bras. Le protocole n'avait pas réglé cette accolade-là. A voir ces deux beaux soldats de Verdun s'embrasser, on sentait le cœur battre plus fort qu'à l'ordinaire. La victoire fut le fruit, autant que la surhumaine vaillance des soldats, de cette constante communion des chefs dans l'amour de la France.

Et comme il fallait répondre à cette cérémonie qui fermait la bataille — provisoirement (car nous l'avons reprise), le Kronprinz, huit jours après, adressait à ses troupes cet ordre du jour embarrassé, piteux, lamentable où il s'en remettait à « l'avenir » du soin de fixer si les efforts faits n'avaient pas été vains.

« Ils l'ont été, puisque, Verdun sauvé, l'Allemagne est actuellement assaillie par l'ennemi qu'elle avait cru y briser pour jamais. »

XII

LES GRANDES REPRISES

21 octobre-16 décembre.

La bataille défensive était close, la victoire morale affirmée par cette apothéose. Maintenant les chefs de l'armée de Verdun aspiraient à recommencer une autre bataille, celle qui anéantirait les résultats de la première et, reconduisant l'Allemand, à son point de départ, mettrait le sceau à la gloire de Verdun.

Le 20 septembre, Pétain, après avoir exposé les résultats des petites opérations de détail menées à bien depuis le 1er août, partait de là pour en réclamer de plus grandes : « Le front ainsi atteint ne saurait être définitif... La méthode des opérations de détail suivie jusqu'ici, en obligeant les troupes à stationner sur les portions de terrain battues, occasionnerait de grandes pertes sans conduire à des succès définitifs. Il est plus logique de franchir la crête d'un seul bond pour venir s'installer sur la nouvelle contrepente visée. *Une action de grande envergure s'impose donc.* » Et transmettant les propositions du général Nivelle, il ajoutait qu'il lui donnait l'ordre de commencer la préparation de l'opération. Le 22 septembre, le général en chef approuvait l'idée et mettait trois divisions à la disposition du général Nivelle.

La magnifique attaque qui, du 21 octobre au 3 novembre, allait nous rendre toute une partie de nos anciennes positions, a trouvé un historien : le récit solide et pittoresque qu'en a fait mon cher compagnon de Verdun, le capitaine Henry Bordeaux, me dispense d'entrer dans le détail de l'opération [1]. Le résumer serait tenter l'impossible ; tout l'esprit — et tout le cœur — de la victorieuse contre-offensive est dans les incidents héroïques de l'assaut formidable lancé à travers ce champ de bataille raviné, bouleversé, retourné. C'est la Victoire de Verdun qui marche à travers les sombres ruines et les vient éclairer de son lumineux reflet.

Le 8 octobre, Nivelle a préparé l'opération, en a tracé les grandes lignes : d'un mot, Mangin a reçu de lui la mission de « rejeter l'ennemi au delà du fort de Douaumont. » Mais, du 8 au 21 octobre, c'est entre les deux hommes que s'est débattu le plan qui ne laisse rien à l'imprévu.

Trois divisions ont été amenées qui, toutes, ont étudié l'opération : Guyot de Salins avec des zouaves, des tirailleurs et des marocains, Passaga avec sa *Gauloise*, chasseurs et fantassins, Lardemelle et ses beaux régiments, et, derrière, trois autres divisions se tiendront prêtes à appuyer, relever, occuper. Artillerie formidable : on entend montrer au « Boche » qu'on peut — même en cela — le surpasser : la préparation sera faite par 265 pièces d'artillerie de campagne, 369 d'artillerie lourde, 20 d'artillerie lourde à grande puissance. Cette artillerie jouera un rôle considérable : non seulement elle « préparera », mais l'assaut déclanché, « accompagnera » ou plu-

1. Capitaine Henry Bordeaux. *Les Captifs délivrés*, Plon, 1917.

tôt « précédera », grâce à une application parfaite de la liaison entre les armes, assurée par une observance exacte de l'horaire arrêté, l'infanterie « collera » au barrage.

Deux phases sont prévues : dans la première, les troupes devront atteindre la ligne Carrières d'Haudromont — ligne en contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Dame — batterie de la Fausse côte, Eperon nord-est du bois de Vaux-Chapitre — tranchées de Fulda, de Seydlitz, Steinmetz et Werder. Dans la deuxième phase, on s'emparera de la ligne : contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Couleuvre, village de Douaumont, forts de Douaumont, pentes nord-est du ravin de la Fausse côte, tranchée de Siegen, batterie à l'ouest du fort de Vaux. On prévoit une dure lutte : nos trois divisions vont trouver en face d'elles sept divisions allemandes. Mais nous avons le bénéfice de l'initiative et le privilège de la foi. La foi, elle court des chefs aux hommes : un Mangin qui, depuis trois mois, « flaire » le fort de Douaumont et ne l'a jamais perdu de vue, s'y voit sans l'ombre de doute installé après quelques heures d'assaut et les grands chefs partagent sa confiance. Bordeaux a, dans un saisissant tableau, peint les trois hommes, Pétain, Nivelle, Mangin, soulevant la toile de tente qui sert de portière au cabinet du Commandant du 11e corps, au Quartier Général de Regret et se présentant au groupe d'officiers anxieux : si différents d'aspect, ces trois hommes n'ont de commun, à cette heure, que la résolution peinte sur les trois visages et une confiance égale. Guyot de Salins, Passaga, Lardemelle, chefs d'élite à la tête de troupes d'élite, partagent cette confiance et la communiquent.

L'artillerie tonna quelques heures : cela suffit : l'intensité du tir fut telle que le terrain en parut soulevé sous les pieds des défenseurs allemands. Mon ami le capitaine Louis Gillet, écrivain évocateur qui mettait une âme d'artiste au service d'un cœur de soldat, a peint ce champ de bataille raviné. « ...On parle de paysages de cratères ; ce qui en donnerait l'idée la plus exacte, ce sont les abords fangeux d'un abreuvoir piétiné par des milliers de bêtes. Mais il faut se figurer, au lieu d'empreintes de sabots, des entonnoirs où des cadavres flottent comme des mouches dans un bol. Car, avec l'habitude qu'ont les sources dans ce pays convexe de se percher sur les hauteurs, chaque trou devient un trou de boue rempli d'un dépôt visqueux de vase et d'eau croupie..... A de certains combats, autour du fort de Douaumont, cette argile détrempée, suante comme du beurre, a été tellement brassée, fouettée par les obus qu'elle a pris tout entière une boursouflure d'écume, la consistance d'une mousse de savon, l'apparence de ces grands bouillonnements de lait qui est celle des mers en furie. » C'est sur ce terrain que nos hommes devaient, sous le feu des batteries allemandes, courir à la reconquête de nos forts.

Les hommes étaient pleins d'ardeur : une noble émulation les animait. Les soldats de Passaga disaient de ceux de Guyot de Salins : « Pourquoi leur a-t-on *donné* Douaumont ? »

A 14 h. 40, ces belles troupes sortirent de leurs tranchées : et d'un élan magnifique elles s'élancèrent vers leurs objectifs : la division Guyot de Salins, renforcée du 11e d'infanterie, de la carrière d'Haudromont au fort de Douaumont, la division Passaga

des angles sud-est et nord-est du fort au ravin des Fontaines ; la division de Lardemelle entre le bois Fumin et le fond de la Horgne face au fort de Vaux.

Le brouillard couvrait l'attaque ; on put craindre une minute qu'il ne l'égarât. Mais l'ordre était parfait, le terrain étudié, on marchait à la boussole comme les conquistadors en route à travers l'Océan. Et malgré la brume, les avions survolaient l'assaut. Une heure après le départ, on ne recevait, que de belles nouvelles : « Haudromont, ravins de la Dame et de la Couleuvre, Thiaumont, Douaumont village et fort, bois de la Caillette, ravin de la Fausse Côte, bois Fumin, batterie de Damloup, tous ces coins du sol si chèrement disputés depuis huit mois, enjeu de cent combats, arrosés de tant de sang, illustrés de tant de gloire, tombaient entre nos mains. » La division de Lardemelle seule, rencontrant une résistance opiniâtre en avant du fort de Vaux, avait dû s'arrêter. L'enthousiasme soulevait les cœurs : le rire même qui, depuis des mois, ne sonnait plus ou sonnait faux en cet « enfer », était revenu sur les lèvres : les soldats du 11e régiment avaient assailli les carrières d'Haudromont en chantant : « Nous entrerons dans la carrière quand les Boches n'y seront plus. » Le point culminant était le fort de Douaumont ; il était « donné » au régiment d'infanterie coloniale : celui-ci devait encercler le fort tandis que le bataillon Nicolaï l'attaquerait de front. Mais l'élan était tel dans toutes les troupes, que la gauche de Passaga — frôlant le fort et ayant appuyé à gauche — se trouva portée sur l'angle est et y jeta quelques *biffins* : ils coururent sur la superstructure, puis redescendirent continuer leur marche, tandis que le commandant de Nicolaï abordait le fort

par la gorge. Les soldats étaient en face de la proie. Tel était le prestige du fort que tous les cœurs battaient. Dans l'admirable récit qu'a laissé Nicolaï, cet émoi se peint en termes brefs. « Les têtes de colonne s'immobilisèrent *et regardèrent...* » On croit voir les croisés se jetant à genoux devant Jérusalem aperçu. On mâta facilement les défenseurs ; ils étaient démoralisés par ce que surpris. De tout le camp de Verdun les regards convergeaient, à cette heure, sur la cime de Douaumont. Le brouillard était encore épais à 3 heures ; soudain il se déchira et chacun put voir le drapeau tricolore flotter sur le fort reconquis.

L'avance avait été foudroyante : l'ennemi avait, çà et là, opposé une résistance assez âpre, mais elle avait été maîtrisée et brisée et six mille prisonniers restaient entre nos mains.

Seule la division de Lardemelle, arrêtée par la résistance acharnée de la gauche allemande très forte n'avait pas atteint tout son objectif dont le point principal était le fort de Vaux. Mais la reprise de ses abords immédiats par Lardemelle devait entraîner à brève échéance la chute du fort. La division Andlauer, ayant relevé le 27 les soldats de Lardemelle, y travaillait. L'ennemi, s'il maintenait une garnison dans le fort ruiné, l'exposait à une capitulation que l'orgueil allemand voulut éviter. Le 3 novembre, à 2 heures du matin, les soldats du 298e se présentaient devant le fossé, puis, escaladant le mur, trouvèrent le fort évacué. Dans la nuit du 1er au 2, les Allemands, après avoir essayé de faire sauter le fort et de l'incendier, pris de panique étaient soudain partis : « départ brusqué, écrit Henry Bordeaux, qui ressemble à celui des voleurs quand l'aube menace ».

* * *

L'éclatant et plein succès d'une opération qui avait, dans les premières heures, paru presque téméraire, était encourageant. Il devenait clair que l'Allemand était devant Verdun matériellement et moralement affaibli. Par contre, nos hommes, surexcités par le succès, entraînaient presque les chefs. Le soir du 24, des régiments se fussent volontiers engagés plus avant — ce que n'eût pas souffert la sagesse de Pétain. L'opération avait, par ailleurs, justifié le système d'attaque dont Nivelle pouvait, à juste titre, réclamer la paternité : cette savante méthode qui, liant, « collant », par un horaire minutieux, scrupuleusement observé minute par minute, l'assaut de l'infanterie au barrage d'artillerie en marche, semblait avoir déconcerté l'adversaire jusqu'à le paralyser.

Nivelle en l'âme de qui bouillonnaient les plus légitimes ambitions, aspirait à l'appliquer derechef pour parfaire la victoire par un nouveau succès. Le champ de bataille fumait encore que, le 26, le général prescrivait à Mangin de mettre à l'étude une opération ayant pour but de porter nos lignes à la Côte du Poivre et en avant du fort de Douaumont vers les Chambrettes et Hardaumont. Ainsi seraient complètement reconstituées les anciennes positions du camp de Verdun au nord-est. Le 11 novembre, Nivelle soumettait au général en chef les nouveaux projets de reprise. Ils ne présentaient point qu'un intérêt local. Reconstituant le camp de Verdun, la nouvelle attaque nous rendrait des lignes de départ pour une offensive générale, un tremplin solide d'où nous

élancer ou vers Briey ou vers Sedan. Par ailleurs à l'heure où, sur la Somme, l'Allemand opposait, en y précipitant de grosses forces, une vive résistance, on retiendrait l'ennemi devant ce Verdun auquel maintenant nous le tenions enchaîné. Aussi bien la situation locale suffisait-elle à justifier l'attaque.

Le projet fut approuvé le 18 novembre : il répondait aux intentions de Joffre en conformité avec les décisions prises récemment dans les réunions des Etats-majors alliés « de persévérer pendant l'hiver tant sur le front de la 2e armée que sur la Somme dans l'attitude offensive ».

En conséquence, le général Mangin recevait de Nivelle, dès le 18 au soir, mission de prendre, vers le 15 décembre, l'offensive sur la rive droite de la Meuse pour enlever à l'ennemi ses observatoires de la ligne des hauteurs que l'on sait. La ligne des objectifs était jalonnée par Vacherauville, le chemin de Vacherauville à Louvemont, les cotes 347 et 378, la cote 307, la station de Vaux, la lisière est de Vaux et son cimetière. Les troupes s'établiraient solidement sur cette ligne et les succès seraient exploités sans hésitation en poussant vers le centre dans la direction des Chambrettes de manière à atteindre les batteries ennemies de cette région. Quatre divisions (les 126e, 38e, 37e, 133e) attaqueraient : quatre autres seraient en soutien. L'attaque serait préparée et accompagnée par 382 pièces d'artillerie de campagne, 339 d'artillerie lourde, 40 pièces à grande puissance. Nous savions que nous nous heurterions à cinq divisions ennemies entre Vacherauville et Damloup, quatre autres étant à portée, et nous abordions un terrain pour lequel vaut la description

saisissante qu'on a lue plus haut. Par surcroît, maître de ce terrain depuis le commencement de la bataille — car nous revenions sur le théâtre même des premiers combats — nous y trouverions une organisation que, depuis près de dix mois, l'ennemi avait singulièrement perfectionnée et fortifiée.

En dépit de cette situation, les journées des 15 et 16 furent plus brillantes encore pour nos troupes que celle du 24 octobre. Le récit en fut fait, tout vibrant encore d'enthousiasme et nourri de documents, presque au lendemain en un article où sous le voile de l'anonyme se cachait un brillant écrivain, alors officier de l'Etat-Major de Verdun, le capitaine Louis Gillet, et j'y renvoie le lecteur qui entendrait connaître les incidents héroïques de ce magnifique assaut[1].

Dans les journées des 12, 13 et 14, notre artillerie qui, on l'a vu, dépassait en puissance celle qu'en octobre, nous avions mise en batterie, avait écrasé les travaux allemands. L'ennemi épouvanté voyait maintenant se retourner contre lui l'arme avec laquelle il avait, en février et mars, entendu nous paralyser. Le troisième jour du bombardement, un officier allemand jetait, après une lettre désespérée, ce cri de damné : « Ah ! sortir, sortir de cet enfer ! » « Dans la soirée du même jour, sept déserteurs venus de la tranchée de Ratisbonne, se présentèrent dans nos lignes : c'étaient les restes d'une compagnie ».

L'infanterie partit à l'assaut le 15 à 10 heures :

1. Un témoin. *L'Epilogue de Verdun. Illustration* du 13 janvier 1917.

depuis cinq minutes, les chasseurs, à droite, impatients, frémissants étaient debout sur le parapet des tranchées. Le même élan entraînait toutes les âmes ; les soldats avaient suivant le conseil de Nivelle, « jeté leurs cœurs par-dessus les tranchées ennemies ». Et derrière le rideau presque dense du barrage, les fantassins s'élancèrent comme un seul homme sur les neuf kilomètres de la ligne de départ.

A gauche, la division Muteau se jetait sur Vacherauville et la côte du Poivre ; l'assaut fut foudroyant, forçant même les réseaux non détruits. La côte du Poivre tomba comme un fruit mûr ; rien ne résistait au formidable élan des « gars de Muteau ». Vacherauville était devenu une petite place forte ; ce bastion fut enlevé d'un grand coup. Enveloppé, pénétré, submergé, le village était en quelques instants à nous, les officiers pris dans leurs lits. La cote 342, plus à l'est, était également emportée, mais plus à l'est encore la brigade du Maroc se heurtait, en direction de Louvemont, au « camp de Heurias » où une âpre mêlée s'engagea : elle ne fut pas longue ; excités par la mort de leur chef, l'admirable commandant de Nicolaï, ces braves enlèvent le camp, font un hécatombe des défenseurs, renversent tous les obstacles, abordent Louvemont, le cernent, l'envahissent, l'emportent. Les zouaves de Richaud, ce pendant, balayant de leurs feux le ravin de Helly, à la lisière du bois Chauffour, escaladent la cote 378 d'où ils dominent la situation et, sans vouloir s'arrêter, descendent d'un bond à la ferme des Chambrettes que, dès 13 h. 20, ils occupent.

Dans le bois de la Vauche, le combat fut très âpre :

la division Garnier du Plessis s'y heurtait devant le « camp d'Atilla » à des ennemis résolus à résister « jusqu'à la mort » : la nuit tomba avant qu'on fut parvenu à briser cette résistance. Ce pendant, la division Passaga venait d'enlever les ouvrages d'Hardaumont et attendait qu'à sa gauche, la position ennemie fut forcée pour s'élancer plus avant.

Dans la nuit, l'effort porta sur les tranchées du « camp d'Attila » : en dépit de mille difficultés qu'augmentait la neige commençant à tomber, les zouaves l'assaillirent trois fois. Elles tenaient. Mais à droite, les chasseurs, descendant les pentes nord d'Hardaumont s'étaient jetés sur Bezonvaux et, par le Fond du Loup, se rabattaient sur les tranchées disputées, les prenaient ainsi de revers, tandis que, de l'autre côté, les zouaves, s'infiltrant par le Fond des Rousses, les tournaient carrément. L'obstacle tombait et les assaillants, traversant tout le bois des Caurières, arrivaient sur le bord du plateau.

La bataille était gagnée : douze mille prisonniers et cent quinze canons étaient tombés entre nos mains. Maintenant était reconstituée en son ensemble la ceinture de fer, brisée par l'Allemand du 21 au 26 février : de Louvemont à Damloup, qui avec Vaux, avait été sans grande résistance occupé, la défense de Verdun était intégralement réédifiée : tout le demi-cercle de collines qui couvraient la ville désormais inviolable était en notre pouvoir et Nivelle pouvait s'écrier, en cet ordre du jour, triomphant : « Victoire ! Victoire éclatante ! »

Ce n'était plus le commandant de la 2e armée qui poussait ce cri de joie. C'était le général en chef des armées de France. A l'heure même où la bataille de Verdun s'achevait en une admirable et

indiscutable victoire, le général Nivelle avait été appelé au commandement suprême. Et c'était là, en même temps que la reconnaissance d'une grande valeur personnelle, un éclatant hommage à cette armée de Verdun qui, après avoir, avec les troupes de Herr, mis entre le pays et la ruée allemande un rempart de poitrines bientôt trouées, après avoir, avec les troupes de Pétain et de Nivelle, couvert d'un bouclier sans cesse et sans cesse martelé le pays en train de forger ses armes, venait, aux journées des 24 octobre, 15 et 16 décembre, au milieu de l'admiration du Monde, depuis dix mois penché sur la cuve bouillante de Verdun, donné à la Nation la joie immense d'une Victoire toute française.

XIII

L'ÉPILOGUE (1917-1918)

Au lendemain de la reprise du front nord-est de Verdun, on put penser que, du tremplin reconquis, les troupes entraînées s'élanceraient vers de nouvelles conquêtes. Il fut question de Briey une fois de plus. Mais c'eût été, par rapport à la situation générale du front, opération excentrique et, par ailleurs, opération hasardée tant que l'ennemi, au nord de Verdun, tenait la région de Mort-Homme, tant qu'au sud de la place il resterait maître du saillant de Saint-Mihiel. Le général Nivelle, reprenant en partie les plans du général Joffre pour 1917, entendait attaquer l'Allemand non sur une de ses ailes, mais sur son centre, et la grande bataille de l'Aisne se préparait qui allait, de longs mois, absorber nos armées.

Verdun avait, avec la Somme, rempli l'année 1916. Le Chemin des Dames remplit le printemps de 1917.

Pétain, nommé au mois de mai, à son tour, général en chef des armées françaises, encore que décidé à en finir avec le Chemin des Dames, qu'en octobre 1917 il devait faire tomber, ne pouvait détourner son attention de la situation de Verdun. Le général Guillaumat, qui avait, à la fin de

décembre 1916, succédé dans le commandement de l'armée de Verdun au général Nivelle, estimait qu'il fallait recouvrer les collines de la rive gauche et achever, de ce côté aussi, de réédifier la barrière de Verdun. Si, fortifiés et exaltés par l'affaissement du front russe, les Allemands reprenaient en France l'offensive, notre grande place de guerre, tenaillée entre les deux saillants que tenaient encore les Allemands, entre la Meuse et l'Argonne, au nord, entre les côtes et la Meuse au sud, se trouvait exposée à une aventure. Si par suite de circonstances favorables, c'étaient nous qui, au contraire, montions la grande manœuvre concentrique vers la région ardennaise, nous serions singulièrement gênés par la nécessité de réduire au préalable l'un et l'autre saillant allemand — particulièrement celui qui, entre l'Argonne et la côte de Poivre, paralyserait l'action de Verdun.

Pétain s'était toujours, à la tête de l'armée de Verdun, montré plus préoccupé encore de la rive gauche que de la rive droite. Il n'était pas installé au Grand Quartier depuis un mois que, déjà, il chargeait le général Guillaumat de préparer une opération qui nous rendrait les collines de la rive gauche.

Elle se déclancha le 20 août 1917 avec un succès foudroyant, sur un front de 18 kilomètres, d'Avocourt à la côte de Talou, à cheval sur la Meuse. En quelques heures la côte de Talou, les villages de Champ, de Champneuville, de Samogneux, dans la boucle de la Meuse, à notre droite; à notre centre, le village de Cumières, les bois de Cumières et des Corbeaux, la côte de l'Oie et le village de Forges, la colline de Mort-Homme et Bethincourt, à notre gauche la cote

304 et les bois d'Avocourt et de Malancourt étaient enlevés par des troupes d'élite avec plus de 8.000 prisonniers et 33 canons. Les Allemands perdirent en moins de vingt-quatre heures ces positions dont la conquête avait coûté à l'armée du Kronprinz trois mois d'efforts et, dit-on, près de 200.000 pertes.

La réduction du saillant de Saint-Mihiel déjà était à son tour à l'étude; le général Hirschauer, qui, à Souilly, avait à son tour succédé au général Guillaumat, en mûrissait le plan quand, à la fin de l'hiver 1917-1918, l'Allemand, prenant l'offensive quel'on sait, engagea cette grande bataille de France qui, après avoir, près de quatre mois, menacé notre Coalition d'un désastre, allait, au mois de juillet, par un renversement de la Fortune, nous acheminer à la victoire finale.

Verdun jouait dans la phase défensive de cette bataille le rôle qu'en septembre 1914, il avait rempli : bastion qui, au flanc de notre défense, la couvrait si puissamment que, pas un instant, le Kronprinz ne pensa l'attaquer derechef. Mais quand Foch, ayant, par ses magnifiques contre-offensives du 18 juillet et du 8 août, repris aux Allemands le terrain perdu entre mars et juillet, résolut de ne pas plus attendre pour rejeter l'Allemand hors de France, il entendit qu'avant toute autre action, il fût, au préalable, chassé du saillant de Saint-Mihiel. Le canon retentit de nouveau dans la région de Verdun. Ce n'était cependant point l'armée de Verdun qui attaquait, mais, appuyée à la vérité par les forces de la 2e armée française, cette jeune armée américaine qui, venue à la rescousse, faisait en cette région de Saint-Mihiel son coup d'essai qui fut un coup de maître. Ainsi, les

journées des 12 et 13 septembre 1918, tomba le dernier point d'appui de l'ennemi en ces contrées. C'est adossé à la place désormais reconstituée que quelques jours après — le 26 septembre — la même armée américaine allait, de l'Argonne à la Meuse, puis bientôt à cheval sur le fleuve, s'élancer vers la région ardennaise. On verra alors tomber Montfaucon, Septarges, Consenvoye, et l'Argonne septentrionale reconquise. Bientôt ce ne sera plus de Verdun qu'il s'agira, mais de Metz directement menacée le 9 novembre par l'attaque projetée du général Mangin et où, le 19 novembre 1918 nous verrons entrer en triomphateur le maréchal Pétain. Il paraît impossible qu'à l'heure où, passant devant la porte Serpenoise, le premier vainqueur de Verdun se dirigeait vers la place d'Armes de Metz, il n'ait pas évoqué en son esprit la matinée neigeuse de février où il s'installait à Souilly. « On les aura » avait-il dit et c'est à Verdun que, tout d'abord, il les avait eus.

XIV

LA BATAILLE DE VERDUN

Au mois de décembre, je revenais de Metz et ma voiture, me ramenant à Châlons, je voulus revoir ce camp de Verdun auquel m'attachent ving-six mois de souvenirs et quels souvenirs !

Le temps avait fait son œuvre : sur le sol bouleversé les broussailles déjà repoussaient ; mais les formidables stigmates de la bataille demeuraient indélébiles : les villages où j'avais passé mes quinze premiers mois de guerre, Damloup, Vaux, Fleury, Douaumont avaient disparu de la surface de la terre ; la campagne que le givre recouvrait derechef semblait paysage lunaire ; les grands trous d'obus, les milliers d'entonnoirs géants restaient béants où la neige fondait dans une eau trouble.

Le fort de Douaumont semblait presque rasé. C'est de là haut qu'il faut contempler le champ de bataille : la vue s'étend sur les deux branches de ce compas formidable — resté comme tordu — qui a, sur cette butte, son fort pivot : de la côte de Talou au massif de Vaux, on *tient* sous son regard le rempart nord-est de la place. Mais il faut monter dans une des tours ébrêchees de la cathédrale pour apercevoir en son ensemble le cirque de Verdun.

Dans un cercle de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait ses sombres bataillons.

Les vers du poète s'évoquent. Oui voici la cuve où, dix mois, bouillonnèrent de grandes passions, le colysée géant où nos soldats connurent la gloire du martyr et d'où la victoire s'éleva.

Dix mois ! Du 21 février au 16 décembre, je vis nos frères entrer dans la fournaise, et la France avec eux. Cette lutte atroce, je l'ai vu se dérouler sous la neige, par le froid vif encore d'un hiver tardif, dans la boue glacée, dans les tempêtes de pluie et de grêle, puis dans la brûlante poussière, sous les rayons d'un dur soleil, puis encore par les rafales de l'équinoxe et les tourbillons de la neige revenue, sous le ciel noir, sous le ciel pâle et sous le ciel bleu : les bourgeons ont paru quand déjà on se battait et les feuilles tombaient qu'on se battait encore. Mais dans le décor changeant la même vertu ne cessait de se dépenser sur les deux rives du fleuve.

Le terrain, bouleversé comme par un cataclysme sans précédent de la nature, ne semblait plus de ce monde-ci ; des villages entiers avaient disparu ; des collines avaient été précipitées dans les ravins : les eaux arrachées à leurs cours s'épandaient en marécages ; la terre semblait alternativement cendre et fange ; le sol avait été comme les hommes martyrisé et, par son martyr même, ajoutait à celui des hommes.

* * *

Les hommes, cependant — sans y prétendre — avaient par leur vertu dépassé l'humanité. Ils l'avaient fait avec simplicité. Ceux qui avaient opposé leurs

poitrines à la ruée allemande l'avaient fait parce « qu'il ne fallait pas que le Boche passât ». La France éternelle s'incarnait en eux : ils étaient les fils de ceux qui, depuis des siècles, d'instinct, se portaient au-devant des hordes d'outre-Rhin et les arrêtaient. La bataille était « galeuse » : elle ne cessa de l'être de six mois : « Voilà trois semaines que c'est terrible, je t'assure, écrit l'un d'eux en juin. Je n'avais rien vu d'aussi terrible : c'est un enfer : pas de tranchées, on n'a que des trous d'obus : on reste dix jours sans ravitaillement ; ça sent mauvais : ce ne sont que cadavres, hommes et chevaux ; une pluie de ferraille nous retombe sans arrêt ; attaque sur attaque. Je ne sais pas comment je suis échappé ». Mais le même jour, un camarade écrit : « Au bout de quinze jours, nous retournerons à notre poste d'honneur pour continuer à battre le Boche ». Du reste ne s'estimant des héros que lorsque la France, d'une voix unanime, puis le monde entier les proclamaient tels : « Tu as vraiment raison de garder comme un pieux souvenir l'article *Soldats de Verdun*. Tout ce que l'on pourra dire et écrire ne fera pas comprendre ce dont est digne le soldat qui aura passé par ici ».

Ils n'étaient plus gais que par éclairs : ce n'était plus le soldat celte qui plaisante ses maux ; pendant dix mois, ils serrèrent les dents, le regard fixe et d'autant plus terrible, une sorte de gigantesque « carré de Waterloo » mais qui tint deux cents jours et ne se laissa pas réduire. Quand Nivelle les rejeta à l'assaut, le rire alors seulement revint, rire superbe d'ironie triomphante, le sourire bon enfant du chasseur qui, voyant un capitaine allemand prisonnier s'inquiéter de sa compagnie disparue devant Douaumont, lui dit : « Ne te *bile* pas, mon vieux, tu la retrouveras à

Verdun, ta compagnie. *On te la rassemblera* ». Mais à côté de ce Gaulois qui rit à la victoire et joue avec le drame, l'armée de Verdun a connu tous les Roland, tous les Bayard, tous les d'Assas de notre histoire. Elle fut la suprême expression de toutes les vertus de la race. « Monsieur, dira le 24 octobre au commandant de Clermont-Tonnerre devant Douaumont un capitaine allemand, vos soldats sont les plus beaux que j'aie jamais vu de ma vie ». C'était tout simplement des soldats français défendant la porte de leur maison. Mais leur vertu suffisait à faire, suivant l'expression de Gabriel Hanotaux, du camp retranché « une force de la Nature ».

Les deux tiers de l'armée française passèrent par Verdun : les soldats entraient « dans la fournaise » tout à la fois avec horreur et avec orgueil : ils en sortaient avec plus d'horreur et avec plus d'orgueil. « On ne peut dire, écrit l'un d'eux, qu'on revient content d'avoir vu Verdun parce qu'en somme ça n'a rien d'agréable, cette fournaise, mais on en avait tant entendu parler qu'on a maintenant une certaine satisfaction. *On a pris part à la célèbre bataille.* » Plus brièvement, un autre dit : « *Ça barde, mais ça marche* ». Même aux pires heures — en février, en avril, en juin, ils eurent le sentiment qu'ils étaient des vainqueurs ; on leur disait : « On les aura » ; quelques-uns répondaient : « On les a ». Ils ne méprisaient pas leurs ennemis ; ils louaient parfois leur bravoure : « Ces Boches, ils se battent fameusement. Mais leur *clown-prince* les a menés au *bec*. C'est une boucherie : il y a des heures qu'on croit qu'il n'en sortira pas un, tant on en tue ». Leur confiance en eux-mêmes s'accroissait de la force de l'ennemi repoussé, de l'ironique assurance

que le « clown-prince » « *loupait sa commande* ».

De cette cuve de Verdun devait sortir un soldat nouveau — encore que formé des éléments anciens. Ce fut le creuset où se forgea l'*armée bleue* qui, sur la Somme en 1916, sur l'Aisne en 1917, pendant la bataille de France de 1918, se montra si supérieure encore à ce qu'on l'avait vue en 1914 et 1915. La vaillance restait la même au fond, mais elle s'était fondue en ce creuset de Verdun. Parce qu'il avait vécu les pires misères, le guerrier de France sortait de là endurci et durci. Il méprisait l'avenir parce qu'il avait connu un présent affreux. « On a vu bien pire à Verdun », dira-t-il aux *bleus* de 1917, de 1918. « Allons, les hommes de Verdun », crieront les officiers dans les mauvais moments. C'était la légion sacrée : acier bleu, souple et fort dont Pétain fit l'arme qu'il devait mettre un jour dans la main de Foch : à Verdun la principale vertu de ce métal précieux avait été la résistance ; on avait plié sans rompre ; mais le tranchant de l'arme par ailleurs, s'était affiné. Par cette conséquence déjà, Verdun fut une des grandes étapes vers la Victoire ; cette bataille de trois cents jours en aura forgé l'instrument.

*
* *

Grâce à cette valeur, Verdun remplit son rôle. Il se résume en deux mots : *tenir* et *retenir*. On tint de février à juillet, on retint de juillet à décembre. Verdun fut d'abord le bouclier qui couvrit le pays à une heure critique : des pentes du Mort-Homme aux falaises de Vaux, c'est bien, nous l'avons vu en bouclier dont la « boucle » s'appelle Douaumont,

le bouclier fut martelé, bossué, en certains points rompu ; il ne fut pas arraché de la main du gladiateur et tout était là : défoncé, fendu, déchiré, il restait ferme au bras de la France. Et, ce pendant, de l'autre main, celle-ci dégaînait lentement, sous ce couvert, l'arme qu'elle allait engager dans le défaut de l'adversaire qui, tout à son fameux assaut, ne se couvrait plus ailleurs. Le soldat qui, chez nous, trahit en mots vulgaires une grande finesse d'intelligence, comprenait parfaitement à quoi il avait servi : j'ai lu, le 5 juillet, cette phrase : « On les a tenus devant nous pendant qu'on préparait la danse ». Lorsqu'attaqué sur la Somme, l'Allemand voulut enfin — avec une amertume extrême — abandonner Verdun, nous ne le permîmes pas : il avait entendu que son Empereur entrât à Verdun revêtu d'un manteau triomphal, Siegfried vainqueur du dragon : nos chefs décrétèrent que le manteau teint de pourpre deviendrait, pour celui qui avait voulu s'en draper, tunique de Nessus ; l'Allemand ne pouvait l'arracher de son corps qu'avec des lambeaux de sa peau.

Pour que telle aventure tournât ainsi, il avait fallu, au-dessus de soldats incomparables, de très grands chefs. L'attaque sur Verdun avait dérangé les plans de notre Etat-major ; elle les eût rompus et réduits à néant, n'eût été l'imperturbable sang-froid d'un Joffre, la sagacité d'un Castelnau : celui-ci ayant aperçu dans sa plénitude le danger que présentait la soudaine attaque, distingua nettement que le péril n'était pas à Douaumont ou à Vaux, mais sur la rive gauche et qu'un « Sedan mondial » comme le disaient nos ennemis, se préparait qui devait être déjoué : quand la rive droite était seule atta-

quée, il réclama Pétain, avant tout pour la rive gauche ; le stratège avait deviné quel coup se combinait et y para. Joffre le délégua une heure à cette bataille : il entendit, lui, tout en y portant son attention en y jetant pour quelques semaines ses réserves, ne se laisser cependant par elle ni détourner, ni absorber ; et, tandis que Castelnau décevait la manœuvre de Verdun, Joffre, par cette fidélité tenace et méritoire au plan conçu, décevait plus largement encore la grande manœuvre préventive de l'adversaire sur le front d'Occident. Joffre et Castelnau, ce pendant, désignaient très exactement l'homme qu'il fallait pour tenir parce que, dans ce saillant aventuré — et quasi isolé — de Verdun, la condition de la résistance était dans l'*organisation.* L'Allemand avait tout organisé avant la bataille. Pétain organisa tout pendant la bataille. Ce fut le triomphe du travail d'Etat-major dirigé, stimulé, talonné par un organisateur, *la méthode ordonnant la vertu.* Il voulut des routes, fortifia celle qu'il avait, créa celles qu'il fallait, estima la situation sauvée quand des rails furent jetés sur une voie créée par un miracle d'activité. Et sur tous les autres terrains, ce grand consul à la romaine agit de même ; il bâtit une bataille et par là prépara et on pourrait dire gagna la victoire puisqu'il la rendait possible, tandis que d'admirables lieutenants, ces superbes commandants de corps, ces divisionnaires avertis, ces jeunes colonels qui, lorsqu'ils n'y restèrent point, y conquirent leurs étoiles, tenaient ferme sur la périphérie attaquée. Rien de plus beau que ces « rapports de généraux » qui, à Souilly, groupèrent parfois alignés comme des caporaux devant le grand chef un Berthelot, un Maud'huy,

un Nivelle, après un Balfourier, un Maistre et un Guillaumat. En face d'eux Pétain gardait la hauteur du chef, mais ses yeux disaient la confiance en de pareils soldats.

Son successeur vint à l'heure qu'il fallait. Aux reculs forcés, mais sans cesse limités — devait succéder l'ère des reprises. Nivelle apporta à les préparer l'audace d'une âme que rien n'effrayait, cette « invention » que rend seule possible un optimisme généreux et ce désir de gloire qui est ressort non seulement précieux, mais à certaines heures nécessaires. Pas un instant, il ne perdit de vue la mission qu'il avait non seulement acceptée, mais réclamée et qui était de reprendre. Ne s'en laissant jamais distraire par les plus pressants soucis d'une défense que les coups d'un ennemi désespéré rendait plus difficile, il poursuivit son dessein, le fit sans cesse prévaloir contre certaines craintes, retarda les progrès de l'ennemi en se portant contre lui en mai et quand celui-ci, ébranlé, parut mûr pour la défaite, prononça sa condamnation : ayant trouvé dans Mangin le meilleur des chefs d'assaut, il jeta celui-ci contre l'Allemand et consomma la victoire.

* * *

La France seule avait combattu à Verdun : près de quatre mois, le soldat de France fut seul en Europe à tenir tête à l'Allemand. Le pays que la Marne auréolait déjà, en acquit un prestige que rien ne pouvait plus ruiner. Nos alliés, les neutres et nos ennemis mêmes durent s'incliner devant l'effort surhumain qu'une Nation opposait — en des circonstances difficiles — à une ruée d'autant plus

effroyable qu'elle était tout entière dirigée sur un petit morceau du grand mur français. Chaque coup porté à cette pierre d'angle retentissait aux confins de la terre : penché sur cet amphithéâtre de Verdun, le monde assistait, le cœur battant, à la mêlée sanglante. Chaque fois que le mur paraissait lézardé, il frémissait de crainte — et de joie chaque fois que l'assaillant s'affaissait dans le sang sans avoir pu faire s'écrouler le rempart ébranlé. Nous avons vu — avant même que la bataille fut terminée — Lloyd George se lever, dans cette casemate de la citadelle où les soldats se pressaient et proclamer, les yeux étincelants, de sa belle voix de tribun : « ... Verdun a sauvé non seulement la France, mais notre grande cause commune et l'humanité entière. » C'est ce que pensait le Monde. Mais Verdun n'avait été fait que de poitrines françaises. Notre soldat y acquit, avec la foi dans sa supériorité, le prestige qui, aux pires heures, devait nous valoir la confiance entêtée de nos amis.

« La bataille de Verdun, écrivait dès février 1917 un journal neutre, marquera le déclin de la puissance allemande ». Un instant — de mars à juin 1918 — la suite parut démentir ce jugement. En dernière analyse il reste vrai. L'Allemand avait reçu à Verdun une blessure profonde. Il en sentit la douleur et en comprit un instant la gravité. « Ce sont les combats stériles devant Verdun qui ont déprimé notre armée » disait, à l'automne de 1916, un officier allemand. A la fin de cette « année de Verdun », l'Allemagne s'affaissa en effet — j'en ai donné ailleurs bien des témoignages. La blessure parut cependant se cicatriser. Mais trop de sang avait coulé : l'Allemagne en restait affaiblie, irrémédiablement. Elle

avait perdu dans les combats aux champs de Meuse près d'un demi-million d'hommes ; elle se pouvait consoler de ses pertes par les nôtres ; mais nous avions, nous, terminé la bataille en triomphe. Le sang des soldats allemands avait au contraire coulé en vain. « Tant de morts, écrivait, dès le printemps de 1916, un soldat allemand. Tant de morts, et rien ! Verdun même pris vaut-il tant de sang ? » et Verdun, ne fut pas pris. Falkenhayn avait payé de son poste de chef d'État-major général l'échec de Verdun, mais le Kronprinz impérial en restait marqué. Il avait voulu ce prestige : sa couronne en recevrait plus tard un éclat de plus. Il resta le vaincu de Verdun. Et quand, à l'été de 1918, pourchassé par Foch, l'Allemand voyait si rapidement fondre des réserves qui, si fortes qu'elles fussent, s'étaient trouvées trop minces encore pour l'énorme bataille qu'il avait lui-même engagée, il avait le droit de se tourner vers son prince impérial et de crier : « Varus, Varus, rend-moi mes légions ». Les légions allemandes qui manquaient alors engraissaient les champs de Verdun par nous reconquis où, la vertu de nos soldats et les talents de nos chefs ayant par ailleurs valu à la Nation un prestige immortel, notre victoire finale s'était ainsi préparée.


v Stenay 27k. Mézières 80k
Bois de Consenvoye
Ormont Fe
v. Damvillers 9k
v Longwy 38k
Septsarges
Gercourt
Consenvoye
Flabas
Ville devt Chaumont
Azannes
Cuisy
Drillancourt
Bois de Forges
Meuse R.
Brabant-sur-Meuse
Haumont
Bois d'Haumont
Bois des Caures
Gremilly
Forêt de Spincourt
MONTFAUCON
Forges
Samogneux
Beaumont
Herbebois
les Jumelles d'Ornes
Béthincourt
Regnéville
Côte de l'Oie
Ornes
Malancourt
Haucourt
Champneuville
Louvemont
Bezonvaux
le Mort-Homme
Cumières
Côte de Talou
Côte du Poivre
Vacherauville
Douaumont
Bois de Malancourt
Chattancourt
Meuse R.
Ft de Douaumont
Avocourt
Esnes
Ch. de fer
CHARNY
Bras
Marre
Ft de Vacherauville
Thiaumont
Vaux
Ft de Marre
Ft de Bois Bourrus
Côte de Froide Terre
Fleury
Ft de Vaux
Damloup
Montzéville
Bois Bourrus
Ft de Souville
Ft de Choisel
Ft de Belleville
Belleville
Ft St Michel
Eix
Bois de Recicourt
Béthelainville
Thierville
VERDUN
Ft de Tavannes
Ft de Moulainville
Ft du Chana
Ft de la Chaume
Moulainville
Fromeréville
Ft des Sartelles
Ft de Belrupt
Sivry-la-Perche
Belrupt
Ft du Regret
Belleray
Haudainville
Bois de la Ville
Bois de Thierville
Ft du Rozellier
Routes
Chemins de fer
Canaux
224 Cotes d altitude
Cours d'eau
Eglises
0 1 2 3 4 5k.
v Ste Menehould

TABLE DES PLANCHES

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

DU MÊME AUTEUR

Fouché (1759-1820). 2 vol. in-8°.

La Rome de Napoléon. *La domination française à Rome de 1809 à 1814.* 1 vol. in-8°.

France et Rome. 1 vol. in-16.

L'Aveu. *La Bataille de Verdun et l'Opinion allemande.* 1 vol. in-16.

La Victoire de la Marne. 1 vol. in-16.

La Mêlée des Flandres. 1 vol. in-16.

L'Expansion française. *De la Syrie au Rhin.* 1 vol. in-16.

Croquis lorrains. 1 vol. in-16.

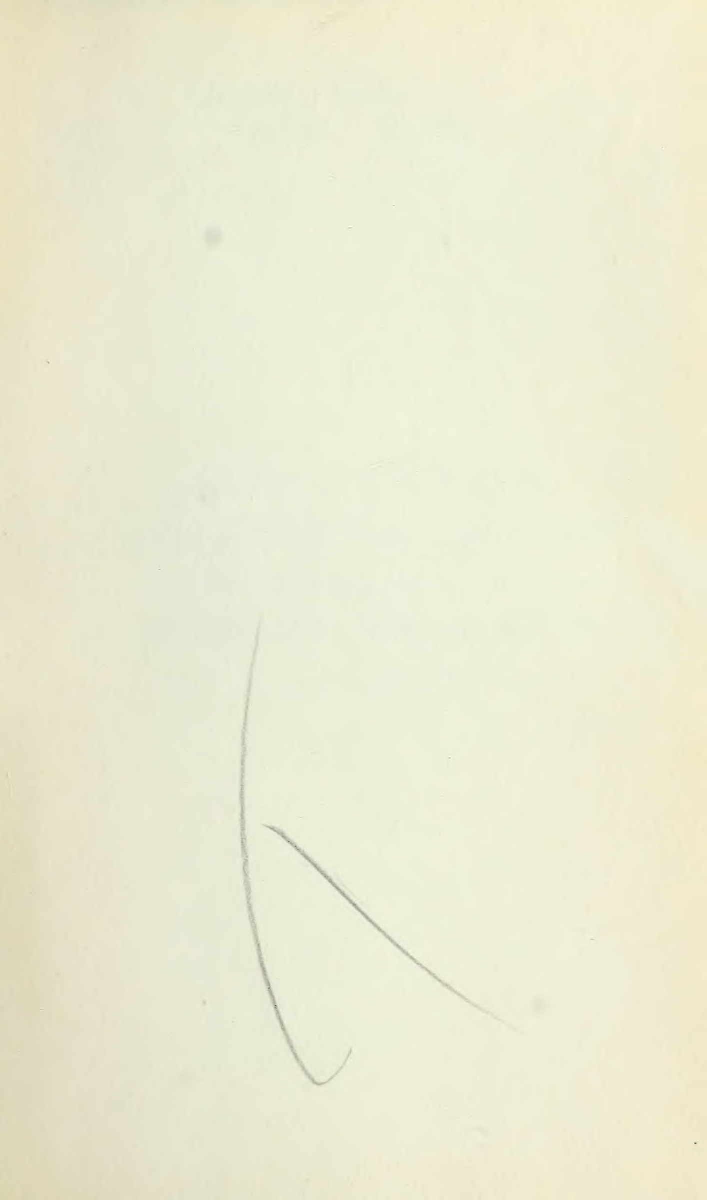
La Révolution. 1 vol. in-12.

Danton. 1 vol. in-8°.

Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine.







Madelin, Louis
Verdun 4. éd.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 06 13 001 8